



11

LES MERCURIELLES DE L'ENFANCE EN LITTÉRATURE

Les Ateliers d'écriture de l'agglomération Cherbourgeoise
Bibliothèque Raymond Queneau Cherbourg-Octeville

LES MERCURIELLES

2011

avec

Marie Frering

Abdelkader Djemai

Mohamed Hmoudane

Fabienne Jubel

et le soutien de :

L'Agence Nationale pour la Cohésion Sociale et l'Égalité des Chances

La Direction Régionale des Affaires Culturelles de Basse-Normandie

Le Conseil Général de la Manche

La Ville de Cherbourg-Octeville

La Ville de La Glacière

Il y a plus d'une façon d'instiller le thème de l'enfance dans cette littérature si particulière que nous propose Les Mercurielles. Issus d'ateliers animés par des écrivains qui ont tous ce point commun d'avoir imaginé des histoires où l'enfant tient la première place.

La dimension historique, celle de la nostalgie d'années révolues aurait pu constituer un fil conducteur. Mais le Tour de France de deux enfants ne constitue plus qu'une curiosité pour bibliophile. L'univers du conte aurait pu être exploré. Toute histoire pour les enfants n'est-elle pas d'abord comptine, puis récit plus ou moins inspiré des légendes d'antan. Mais ces contes là n'ont plus le même charme depuis les travaux de Vladimir Propp qui nous en disséqua la structure.

Il y aurait encore ces histoires à dormir debout, à s'endormir que l'enfant écoute, invente souvent avant de sombrer dans le mystère du sommeil où le rêve poursuit encore les aventures à peine esquissées. Mais ces histoires là, si particulières, si révélatrices de l'intime sont aussi galvaudées dans la lucarne qui remplace aujourd'hui le feu de cheminée.

Et puis il y a ces récits, autour de l'enfance, la sienne, celle de l'autre qui refont surface quand des écrivains de talent vont pêcher les mots et les aventures que, peu à peu, chacun(e) construit dans un atelier d'écriture. Manière de se retrouver en retrouvant l'autre, les ateliers des Mercurielles sont toujours des temps forts qu'il faut encourager et soutenir.

Chaque année, et en particulier pour cette édition 2011, ces travaux que publient Les Mercurielles remettent en perspective l'écrit, qui restera, malgré les technologies les plus sophistiquées, le moyen privilégié de (se) raconter.

*Votre Député-Maire
Bernard Cazeneuve*

*Les textes qui composent cet ouvrage sont issus d'ateliers courts et n'ont donc pas été retravaillés.
Tous les participants n'ont pas souhaité apparaître et tous les textes recueillis n'ont pas été
publiés, faute de lisibilité et de place.*

De l'enfance en littérature

Les thématiques sont des contraintes bienvenues, celle de l'enfance comme d'autres. D'abord pour le choix des écrivains. Parce que l'enfance n'était pas ma première idée, voulant traiter de la liberté. Abreuvée de l'actualité des Printemps arabes, et incitée par les acteurs de L'Elan bleu qui ayant mené des ateliers au Maroc à Taroudant, avaient le désir de passer les frontières avec les mots, d'évoquer la vie là-bas et la vie ici et d'en faire un spectacle. Soit.

Donc pourquoi pas Abdelkader Djemaï ? Depuis longtemps Hubert Haddad m'avait glissé son nom, mais je ne l'avais guère lu, pas du tout devrais-je dire. Pourquoi donc commencer par *Camping*, ce formidable récit de premières vacances dans le pays natal de l'auteur, l'Algérie, récit émouvant et humoristique, écrit simplement, et campant des personnages inoubliables. Tout simplement parce qu'il était sur le rayonnage de la bibliothèque...

A la recherche d'un auteur marocain, que de difficultés ! Abdelah Taïa n'étant pas libre, et les auteurs marocains vivant en France pas si nombreux, Internet me fit découvrir Mohamed Hmoudane, plutôt poète, dont le dernier titre accrocheur *Le ciel, Hassan II et maman France* était déjà toute une promesse. J'invitais Mohamed sans avoir lu son livre. La prose sans complaisance que j'y découvris plus tard fut parfois roborative et la seconde partie du livre, axée sur l'enfance du héros au Maroc, enfance pleine d'aspérités, emporta mon adhésion. Avec Mohamed, l'enfance n'est pas un conte de fées. Entretemps, ayant subi plusieurs déconvenues d'auteurs indisponibles, Delphine De Vigan, Emmanuelle Pagano et Frédérique Cléménçon entre autres, j'avais pris conseil auprès de la MEL*, par l'intermédiaire de Monsieur Hervé, auquel je demandais des auteurs femmes, parité oblige.

Marie Frering et sa *Désirée* furent alors encore des découvertes. La femme et le livre. Puis son autre livre. Restons sur *Désirée*, cette enfant orpheline, dont le prénom résonne accessoirement entre les pages dans la recherche d'une identité qui ne fut pas « posthume ». Désirée est fille de silence nourrie d'histoires d'Oncle Pelam, Désirée a une intériorité révélée par son commerce avec le monde concret, qu'elle réinvente. Très beau court texte immémorial. Et puis Fabienne Juhel - *La verticale de la lune* - dont l'univers se rapproche du précédent par la texture consacrée à la nature, mais qui campe une enfant confrontée à la mort et à la culpabilité et qui tente de s'en échapper par la mythomanie. Texte sensuel, ou l'adulte perce dans l'enfant. Deux héroïnes qui reconstruisent un monde insatisfaisant.

Et puis nous aurons raté la présence de Chantal Portillo, autre conteuse, victime d'un épisode invalidant avant de rejoindre Cherbourg. Une autre fois peut-être.

Merci encore à nos écrivains qui ont su transmettre cette confiance vis-à-vis de ce qui fonde notre rapport au monde, l'expression. Marie Frering ne me contredira pas, il y a tant de manières.

Merci aussi aux vis-à-vis des écrivains, tout un chacun dans l'atelier, d'avoir joué le jeu et de nous offrir leurs textes.

Brigitte Poulain
Organisatrice des Mercurielles

**MEL : Maison des écrivains et de la littérature*

MARIE FRERING



Cherbourg. J'y ai rencontré Mich, un muet. Sourd je ne sais pas. Pour sûr muet. Un homme maigre, très beau, avec un foulard qui cachait peut-être un trou dans sa gorge. Il avait de grandes et fortes mains qui empoignaient et serraient, et qui ont fait peur à l'écrivain ce dernier soir sur les quais. Nous, écrivains, nous tordons le cou aux mots, aux phrases, aux sens. Lui, le muet, ses mains étaient sa parole et sa force. A Cherbourg, j'ai reçu une leçon de littérature. Aux Mercurielles, j'ai rencontré Mercure en Mich, le messager des dieux. Maintenant, à moi d'écrire les paroles imprononcées de cette rencontre. Mich m'a mis des mots entre les mains, il a malaxé des mots en me tordant les mains. Je ne sais pas lesquels ils sont. Cherbourg, c'est Mich. Quelque chose de cher d'un pays inconnu. Je voudrais le remercier. Si quelqu'un de vous le rencontre dans l'ancienne rue de la soif, qu'il l'embrasse pour moi.

Marie Frering

Atelier Le fil de l'eau



Désirée n'a pas de poupée. Elle a un livre qu'elle réveille le matin, qu'elle habille, qu'elle coiffe, à qui elle fait une toilette attentive. Un livre qu'elle déshabille le soir, qu'elle couche à ses côtés. C'est un livre ancien qui a bien besoin de soins car la couverture verte est devenue plus proche d'une écorce de bois mort que du carton, les pages sont vérolées de traces brunes qui produisent souvent des trous dans la lecture.

Désirée - Quidam Editeur -2008

Un enfant est assis sur une pierre et rêve ou bien une histoire de solitude, on oublie un enfant

Il s'était retrouvé au fil de l'eau, l'enfant oublié. Il marchait à petits pas, attentif à ne pas écraser les brindilles sèches qui trahiraient son existence. Il marchait le nez en l'air, et, bouche ouverte, aspirait les effluves des branches inconnues qui se penchaient vers lui. L'eau glissait à ses côtés. Côte à côte, ils allaient. Pas un instant il ne pensa que le flux pouvait se détourner, le fuir ou le mener quelque part. Il marchait confiant et ses poumons disaient oui, ses jambes disaient oui. Il était chenille, il était papillon, il était vivant l'espace d'une éternité d'un quart d'heure. Déjà on l'appelait de l'autre côté du monde.

Brigitte

Un jour d'été Pierre se lève à 6h du matin en chantant. Il prend son lait chaud et une tartine beurrée. Il prend son sac avec une bouteille d'eau et du pain complet et se dirige vers les chèvres et son chien. Il monte à la montagne et guide ses chèvres jusqu'à une bonne vue et s'assoit sur une pierre et rêve de partir à la ville et de rentrer à l'école, d'avoir de beaux habits, un cartable, mais il se dit que la ville est bien pour lui et qu'il peut y vivre avec sa petite famille pauvre, on y arrivera.

Zahera

Mon fils est tombé dans un trou : au secours, venez me chercher, j'ai peur du noir. Je veux revoir mes parents et toute la famille et les amis, voir le jour, la mer et la nature, les montagnes et la neige et le soleil, trouver mon chien.

Quand j'étais petit, j'avais peur de tout, le pire c'était l'incendie, le feu, perdre une personne proche et les enfants, et la solitude pèse beaucoup pour les personnes âgées.

Sylvie

Un enfant est assis sur une pierre dans un champ. Il regarde les fleurs et il décide de faire un bouquet pour l'offrir à sa grand-mère qui est hospitalisée et qu'il aime très fort. Elle est atteinte de la maladie d'Alzheimer. Mais malheureusement, elle ne le reconnaît pas. Alors il sort de la chambre et il pleure.

Véro

Un enfant est assis sur un rocher : la vie d'un brelin. Un brelin est un crustacé qui reste fixé sur un rocher sans bouger jusqu'au moment où on vient le décoller. On le retrouve ensuite dans une assiette avec du pain et du beurre. Lui qui rêvait qu'il n'y ait plus de grande marée, pour qu'il ne soit plus à découvert.

Pascal

Un enfant est assis sur une pierre et rêve...

Pierre rêve qu'il écrit et le vent souffle. La pluie sur lui, en gouttelettes fines, tombe drue. Ses mains pianotent comme si ses doigts couraient sur un clavier. Une idée, puis une autre, l'une après l'autre glissent au bout de ses doigts humides. Le goutte à goutte de ses pensées fluides absorbe son attention toute entière. Plus rien n'existe autour de lui, l'air ambiant l'enveloppe. Seul sur son rocher au milieu de ses idées, Pierre raconte l'histoire d'un poisson qui vole, un poisson d'eau douce qui voudrait voir la mer. Au-delà de l'étang, il y a la dune et puis la mer. Un terrain sec entre deux zones humides. L'eau s'infiltre par l'encolure de son pull et coule en rigole dans son dos. Si j'étais un poisson se dit-il, je ne saurais que faire, ce serait normal, je n'aurais pas froid et ça ne me ferait pas bizarre, comme des frissons qui m'électrisent. Le plus difficile maintenant, c'est de bouger, de se désengourdir. Etirer ses jambes, bouger la tête, se lever et se mettre au sec. Pierre fait ce constat froid et lucide : je ne suis pas un poisson. Le poisson de mon histoire attendra un jour plus favorable pour rejoindre la mer.

Brigitte J.

Un enfant est assis sur une pierre et rêve de voyages vers l'inconnu pour trouver le monde qui lui correspond. Celui-ci ne lui ressemblait pas, trop de barrières, trop de tout et pas assez d'amour... Ce rêve le poursuivait sans jamais voir la fin. Déception, tristesse, revenaient à son esprit, l'émotion était grande puis la réalité reprenait le dessus...

Cathy



Une fratrie décide d'abandonner les parents. Le plan.

Abandon des parents

Mathys, avec ses copains, décide de quitter la maison, il fait son sac à dos et il prend :

un téléphone portable, 2 pantalons, 2 pulls, 2 slips, 2 paires de chaussettes, une brosse à dent et du dentifrice, un savon, 2 gants et 2 serviettes. Son goûter : pain et jambon, bonbon, boisson, et gâteaux. Il casse sa tirelire, il y a 30 euros. Sa lampe de poche, et une couverture. Il donne rendez-vous à ses copains au jardin public et ils vont à la montagne du Roule où ils vont passer la nuit.

Nous les parents, on les cherche partout. Je téléphone sur le portable de Mathys, mais personne ne répond, personne ne l'a vu, donc, on décide d'appeler la police. Toute la brigade le cherche. On est tous inquiet. Ils ont pris un goûter pour le soir et le lendemain, ils ont faim et décident de rentrer à la maison et tout le monde est content.

Véro

Les jeunes de maintenant veulent partir très tôt de chez leurs parents à 13 ou 14 ans pour trouver la liberté. Ils ne supportent pas l'autorité, c'est l'âge rebelle, ils croient que la vie va être mieux ailleurs. Des fous les jeunes. Revenez voir les parents. On demande pardon. C'est très dur pour les parents.

Sylvie

Ras le bol, on s'en va

Nous allons partir dans la nuit pendant qu'ils dorment, vers 1 heure, ça ronfle fort, surtout le vieux. Il faut prendre des habits, des couvertures, du pain frais, car si on part longtemps, il sera dur et j'aime pas ça. Pense aux bonbons, la pile électrique car la nuit, j'ai peur. Casse ta tirelire car si on veut partir plus loin, il y aura le train à payer. On aurait bien prit le chien, si on se perd, il saura retrouver la route.

Pascal

Et si on s'en allait ? dit Emeric, 12 ans

Et si on les laissait, poursuit Jeanne, 10 ans et demi

Et tant pis pour eux ! s'écrie Luc, 8 ans

On va faire comment ? interroge Lucie, 13 ans

Juste un moment de silence. Puis Luc éclate de rire et dit : On leur fait le coup du petit Poucet !

Ah ! très drôle, rétorquent les deux plus grands.

Jeanne se lève d'un bond, tourne sur elle-même et lâche : on les emmène à un concert et on se fait la belle pendant l'entracte.

Quel concert, et où et quand ? interrogent les autres, pas convaincus.

J'en sais rien moi, trouvez des idées vous aussi. En tout cas, on sait pourquoi il faut qu'on les quitte. Silence à nouveau. Emeric rebondit sur l'idée de Jeanne et propose le concert de Deep Purple au Zénith de Caen. C'est qui Deep Pur...le Zénith, coupe Luc, un peu perdu.

C'est un groupe rock et une salle de concert, lui lance Lucie tout en se concentrant sur cette idée qui fait son chemin.

Mais vous avez de l'argent vous ?

C'est les parents qui payent, c'est leur concert après tout.

Et comment tu vas les convaincre de nous emmener ?
Mais c'est eux qui y vont pour nous, tu me vois toi aller voir Deep Purple ! Ils partent et quand ils reviennent on n'est plus là.
Ah non pas moi s'exclame Luc affolé, c'est pas moi qui part c'est eux, moi je reste dans ma maison.
Jeanne qui ne disait plus rien jette des coups d'œil à Luc pour lui signifier qu'elle pense comme lui. Lucie se met en colère : c'est toujours pareil avec les petits, vous dites mais vous ne faites pas. Moi j'veux partir, les quiller, je prends mon sac et hop asta la vista baby.
Ouais frime toujours dit Americ mais ça fait une heure qu'on discute et on n'est pas plus avancé.
Jeanne et Luc se lèvent d'un bond prêts à s'en aller en courant, ils lâchent avant de partir : D'abord il faut qu'on rentre, c'est l'heure.

Brigitte J.

« Le plan B » dit Pascal qui était l'aîné, et il s'empara du caddie à provision multicolore de maman.

« Les tagada, les sucettes à l'anis et les ptits Lu dans la poche rose »

« Mes converses et mon Perfecto sur moi ».

« Tes culottes Petit bateau ok mais ton soutien-gorge XXX tu crois que tu en as vraiment besoin ? »

« Zut » dit Véronique « on a bien dit matériel de survie ? »

« Justement, prends plutôt des pansements URGO, parce qu'avec tes semelles compensées, on n'est pas sorti de l'auberge maternelle. »

En vrac, le doudou de Jean-Yves, le pot de Perrine, le Bobby Lapointe de Katy allèrent rejoindre dans la poche centrale les indispensables à chacun. Zahera s'empara de la crème solaire sous le front plissé de Pascal, mais il avait décidé de laisser faire dans la limite du contenant.

Il lui semblait qu'il manquait quelque chose à leur fuite, ça lui échappait. Michel ne disait rien, mais à lui rien n'échappait : « Le plan B, c'est bien, mais le plan géographique me semble indispensable »

Brigitte

Atelier ASO



Désirée court comme une orpheline, à chaque bras auxquels elle se cogne, une caresse chatouille la peau reptile de son ventre. Elle se sent projetée sur le dos, amoureuxment vaincue, transie de reconnaissance. Le vin coule sur ses doigts et déborde de la cruche. Elle pousse le petit robinet de bois, ses gueules de chaussure sont saoules, imbibées jusqu'aux lacets.

Cruche à la main, déjà elle a goûté à un autre monde avant même d'être déçue de celui vers lequel elle retourne retournée.

Cette petite me fait peur parfois, dira Pelam lorsqu'il aura fini la cruche de vin.

Désirée - Quidam Editeur - 2008

Je m'appelle Robert, j'ai été tout petit jusqu'à mon âge de 16 ans, jusqu'à la fin de l'école. Je me rappelle les bons temps que j'ai passés à l'école avec mes professeurs, mes copains et copines, le sport, les sorties, le football, les devoirs quand j'en faisais, suivant les punitions, ou l'école buissonnière, sans récréation, la punition de lignes à faire vu que mon professeur était assez strict. Mes parents étaient assez sévères, c'était normal, pas de pardon, c'était ça ou la chambre. Les leçons d'abord, l'amusement après. Pour mes frères et sœurs, c'était pareil, sinon pas plus que les autres. Pendant les vacances scolaires, c'était à toi de te débrouiller. Pour pouvoir aller à la fête foraine, on allait pêcher à la rocaille, puis on revendait notre pêche de porte en porte pour se faire de l'argent de poche, sinon, rien du tout. Mes parents ne cédaient pas devant l'école buissonnière. J'ai été obligé de me cacher sans me faire voir ou alors il me fallait un mot d'excuse signé par mes parents et le remettre à mon professeur.

Robert

Les enfants quittent leurs parents

Garçon, 12 ans Sam

Fille 10 ans Kim

Garçon 6 ans Pom

P'pa vit pour le travail, porte une cravate.

M'man femme d'intérieur, possessive, collectionne les bibelots.

Sam se sent responsable de la situation, il s'invente comme homme d'action, décideur.

Kim est la conscience du groupe, elle sait titiller, adoucir, aiguillonner, stimuler.

Pom vit dans une relative insouciance, fait semblant d'avoir besoin de l'aide de Kim, il aime mimer Sam quand celui-ci parle gravement.

P'pa et M'man se disputent pour des broutilles, révélant un problème plus profond : une existence morne, des enfants ingrats.

- 1 - Préparatifs : Les enfants font leur sac pendant que les parents se disputent.
- 2 - Evasion : Tard le soir, les enfants font leurs adieux à leur enfance.
- 3 - Gare : Les chiens errants, train de nuit, rencontre avec le contrôleur.
- 4 - Auto stop : Rencontre du clodo en voiture.
- 5 - Les enfants n'ont plus d'argent : Voler ? Mendier ? Retourner à la maison ?

Sam, ça va, on en a déjà parlé. Elle parle doucement.

Pom n'est pas idiot, tu sais. Il est mûr pour son âge.

Sam continue de fixer Pom du regard.

Pour Pom, une seule chose compte, c'est qu'ils soient tous unis. Il est prêt à obéir aveuglément à une condition : que son frère et sa sœur soient toujours d'accord pour tout, qu'ils n'hésitent jamais, qu'ils parlent d'une même voix comme ils l'ont toujours fait jusqu'à présent. Pendant ce long silence qui s'installe, on entend des bribes d'éclats de voix à travers les murs. Toujours la même rengaine : « Je me tue au travail, je t'ai toujours laissé faire ce que tu voulais, ne mêle pas les enfants à tout ça, tu n'as jamais manqué de rien. »

Sam vide ses poches, s'empresse de parler fort pour couvrir les bruits de la dispute : « Nous avons quatre mois d'argent de poche, la cagnotte de la brocante, plus les 100 euros de Mémé, ça nous fait, voyons, 315 euros et des bananes. M'man cache de l'argent dans sa trousse de couture, P'pa a toujours un paquet de fric dans sa veste. Pour l'instant, ils sont dans le salon, mais ils vont se rabibocher sur l'oreiller, on en profitera pour partir.

« Ils vont se rabibocher ? » dit Pom, hilare.

Kim s'approche du petit : « Voilà, j'ai fini ton baluchon, tu peux emmener ton doudou si tu veux, c'est à toi de décider ».

« Je suis grand maintenant ! » dit Pom. Il regarde intensément sa peluche en forme de lapin, comme s'il attendait d'elle une réponse, ou qu'elle lui dise : « Pars, quitte-moi ». Kim dit : « ça y est, M'man pleure, c'est la phase 2, P'pa va culpabiliser. Ils se disputent ».

« Cesse de faire le guet, Pom. Ils en ont pour la soirée. Fais ton sac,

habille-toi, bouge ! » Sam parle avec irritation. Ce n'est pas à cause de Pom. Sam a l'impression de commettre l'irréparable. Kim a un air paisible et concentré pendant qu'elle plie soigneusement sa robe dans sa valise. Seul Pom semble subir l'excitation du départ.

« On le fait ? Je veux dire, on le fait ? On part ! » Pom est pris d'inquiétude en voyant le regard noir de son grand frère. Puis il porte son attention sur le visage à la fois ferme et doux de Kim.

« Je vais t'aider », dit-elle. Elle commence par écarter tous les jouets futiles que Pom a mis de côté. A 6 ans, on n'a aucun sens pratique, se dit-elle.

« Ne garde que l'essentiel, prends plus de chaussettes, jette cette horreur, prends plutôt celui-là, c'est du solide, que compte-tu faire de ça ? »

« On en aura besoin » dit le petit, égayé, « pour se diriger ».

Une boussole ? Kim adorait diriger son petit frère avec douceur, sans moquerie. Sam intervient. Il s'agenouille devant Pom, pose ses mains sur les épaules et lui parle avec un ton qu'il jugera trop dur, après coup.

« Pom... on ne part pas faire du stretching, c'est pas des vacances... on quitte nos parents, on quitte la maison. On va apprendre à vivre comme des grands, dans la réalité des grands. On ne joue plus, on ne fait plus semblant. C'est une nouvelle vie qui commence pour toi, Pom. Il va falloir que tu te fies à moi, que tu me fasses confiance. L'imminence du départ noua brutalement l'estomac de Sam. Pom est de plus en plus excité et cherche dans le regard des autres un signe de départ. C'est Sam qui brise le lourd silence :

« Bon, je fais le magot de M'man, Kim celui de P'pa, toi Pom, tu prends tous les sandwichs qu'on a préparé hier. Rendez-vous dans le garage.

Cédric

Partir. Scénario.

Elle a 15 ans, c'est la plus grande. Parce que ses parents ne veulent pas qu'elle sorte, sa copine, elle, elle sort quand elle veut.

Lui il a 6 ans, c'est le plus petit. Il ne veut pas vraiment partir, mais sa sœur part et sa sœur il l'aime, alors il part aussi.

Eux les jumeaux, ils ont 12 ans et les parents sont casse-pied, elle la grande elle est chouette parce qu'elle sort toujours plein de trucs.

Ils se réunissent toujours dans sa chambre à elle. Lui, le petit, passe son temps blotti à elle et il l'écoute.

Elle, elle veut partir à la plage. Elle dit que c'est beau la plage.

C'est important ce qu'on emmène. Elle, elle emmène des vêtements. Ca donne une bonne image.

Eux, ils veulent emmener la TV, mais elle dit que c'est pas possible, que c'est trop gros et trop lourd. Ils disent qu'il en faudrait une toute petite et qui tienne dans la main, qu'ils ont un copain qui en a une comme ça mais elle dit non. Ils boude un peu.

Lui, il veut juste son doudou parce qu'il sent la maman.

Jeudi après l'école, ils ont choisi ce scénario parce que la mère est à l'aérobic et que le père rentre tard. C'est elle qui garde tout le monde, ses parents lui donnent un peu d'argent pour ça. Elle a tout économisé. Elle voulait s'acheter un truc pour elle mais finalement elle s'en servira pour partir. C'est mieux au printemps sinon il fait nuit.

Elle a tout préparé : dans le frigo il n'y avait plus de jambon, mangé à midi, alors ce soir du rosbif, enfin pas pour elle parce qu'elle a lu que manger de la viande ça donnait des boutons, alors pour elle, elle s'ait pris les yogourts.

Eux, ça les arrange pas trop parce que le soir il y a une super série à la télé, alors déjà qu'ils peuvent pas l'emmener.

Elle dit que les jumeaux peuvent rester avec les parents si ils préfèrent. Ils hésitent.

Eux ils veulent emmener la glacière et des glaces. Elle dit que c'est pas possible, ils disent qu'elle est aussi chiant que les parents, maintenant c'est elle qui fait la tête. Elle s'est enfermée dans sa chambre. Elle dit qu'elle va partir sans eux.

Les jumeaux sont sur le canapé, mangent des glaces et regardent la télé. Pour ou contre ?

Lui, il attend au pied de sa porte à elle. Il mange une glace qu'ils lui ont donné.

On sent les jumeaux la regarder, elle dit qu'on emmènera des Twixts mais pas glacés. Ils sautent de joie sur le canapé, elle a toujours une solution à tout la sœur. Lui aussi il est content parce que sa sœur a le sourire et qu'elle est belle quand elle sourit.



Ils se remettent à préparer. Du rôti, des Twixts, des vêtements, les vêtements de la mère, des Tupperware parce que les assiettes ça casse, de l'argent, l'argent de poche des jumeaux, des suppositoires en cas de maladies. Et le gel douche qui pique pas les yeux...

Marine

Atelier Esprit Foyer des Jeunes Travailleurs



T'as les catalogues ?

Le facteur ! Il manque de tomber, cogné par l'impatience de la fillette.

Désirée compare, d'une année sur l'autre, les présents et les absents des Trois Suisses et de La Redoute. Il s'agit de son peuple, trente pages d'un peuple d'enfants photographiés sans parents. Le peuple des orphelins.

Désirée - Quidam Editeur - 2008

Un animal vous parle

Le secret

Un animal raconte un secret à l'enfant.

Un secret raconte un animal à l'enfant.

L'enfant est sourd, l'animal est muet,

Le secret reste.

Qui de le dire, de l'entendre,

Moi ?

L'enfant ne raconte pas le secret à l'animal.

Un secret ne raconte pas l'enfant à l'animal.

Un secret ne raconte pas.

Un animal ne raconte pas.

Un enfant sourd ne raconte pas.

Un animal muet ne raconte pas.

Un secret est sourd et muet.

Franck

Un lapin me raconte qu'il vit dans la forêt et s'amuse toute la journée avec d'autres lapins. Un jour en se baladant seul, il aperçoit une petite lumière au bout d'un chemin, il me dit qu'il s'était approché doucement au bout de la lumière ; il y avait un grand terrain magnifique avec un grand lac et un grand champ de carottes juste à côté. Il allait tous les soirs là-bas tout seul quand il n'était plus avec ses amis, pendant plusieurs semaines il était libre, pouvant faire ce qu'il voulait. Et à la fin, il en a eu marre d'être tout seul, il a montré le grand terrain à tous ses amis qui n'en revenaient pas. Il était heureux, il s'amusait tellement bien qu'il ne voulait plus partir, alors ils décidèrent d'habiter tous dans le terrain.

David

Je vais te raconter quelque chose, mon chat, tu sais, c'est pas facile ce que j'ai à te dire, c'est une chose qu'on ne doit pas dire, qu'un enfant ne doit pas dire, mais tu garderas le secret, n'est-ce pas ? De toute façon, tu t'en fiches, tu passes, tu ronrones, tu viens manger de temps en temps. La vie doit être belle pour toi ! Alors voilà, puisque tu daignes m'accorder quelques instants, j'en profite pour te dire ce que j'ai sur le cœur : je crois que je n'aime pas mes parents ! C'est horrible de dire une chose pareille ! Quel enfant peut avoir de telles pensées ? Mais c'est pourtant vrai, c'est ce que je ressens. Ils sont toujours après moi, ils me grondent pour un oui, pour un non, fais pas ci, fais pas ça ! Et moi dans tout ça ? Est-ce que j'ai le droit de vivre ma vie d'enfant sans toujours avoir un adulte qui me dise ce que je dois faire. Peut-être qu'ils ne veulent pas que je grandisse, pour me garder toujours avec eux, mais moi, je veux exister, juste exister... Pour moi-même. Et puis, les grandes personnes sont si bizarres, je ne suis pas sûr qu'elles aient un jour été des enfants. Elles sont si sérieuses ! Elles ne rient jamais, parlent avec des grosses voix impressionnantes. Moi, j'ai des copains, on fait des bêtises, c'est ça qui est drôle ! Elles, elles ont des amis, elles parlent de choses que je ne comprends pas pendant des heures autour d'une table. C'est si triste ! Ce sont papa et maman mais franchement, nous sommes si différents. Comment peut on s'entendre avec des gens qui nous ressemblent si peu ? En fait, ils ont peut-être raison, je ne suis pas si sûr d'avoir envie de grandir. Peut-on rester un enfant toute sa vie ? Après ce terrible aveu, je n'ai eu droit comme réponse qu'à un « Miaou » atterré, puis Jojo, préférant écouter la conversation me tourna le dos et partit prendre un bon bain de soleil sur la terrasse. C'est si bon de parler avec quelqu'un qui me comprend !

François

Mon chien me parle. Il n'a pas la parole mais il me parle plus qu'un humain. Il me parle avec ses yeux, il me parle avec son cœur et je l'entends très fort. Nous avons communiqué pendant 14 ans. 14 ans de partage, de joie et de malheur mais surtout de joie. Jusqu'au dernier instant nous nous sommes parlé, nous nous sommes compris. Les dernières secondes de sa vie furent les plus émouvantes pour nous deux car il savait ce que je faisais et pourquoi je le faisais. Il a fermé les yeux à tout jamais en me souriant, en me disant merci et combien il m'aimait. Pendant 14 ans, nous avons tout partagé. Lorsque mon chien est arrivé, il a tout de suite trouvé sa place dans la maison, dans la famille, dans mon cœur. Très vite, nous sommes devenus amis : je lui parlais, il m'écoutait et me comprenait. Lorsque je lui racontais mes tristesses, il prenait un air compatissant et me léchait la main comme pour me dire : « ne t'inquiète pas, je comprends et maintenant, je suis là, tu n'es plus seule. » Nous sommes devenus inséparables. Lorsque je rentrais du travail, je lui racontais ma journée, il m'écoutait tranquillement, attentif. Il était toujours là pour moi ; quelque soit mon humeur, il m'acceptait et savait se montrer patient et attentif. La plus belle chose que l'on ait vécu ensemble, c'est ma grossesse. Jusqu'à la fin, il a partagé ces moments car il savait que j'étais enceinte. Et lorsque je suis rentrée de la maternité, il savait que ce bébé que je tenais dans mes bras était celui qui avait été dans mon ventre. Il a veillé sur ce bébé comme une mère. S'il trouvait que quelque chose n'allait pas, il venait me chercher pour me le dire. Mon chien n'avait pas besoin de la parole pour parler. Il a veillé sur ma fille jusqu'à la fin. Quoiqu'elle fasse, il était près d'elle mais s'il avait un mauvais pressentiment, il venait aussitôt me chercher. Je n'ai jamais trouvé de nounou qui soit aussi attentionnée ni capable d'exprimer ce que ma fille ressentait. Mon chien était un membre de la famille à part entière. Malheureusement pour tous, sa vie était plus courte que la nôtre. Mais jamais, nous ne l'oublierons : il est toujours présent dans notre cœur : il était notre ami, notre confident.

Patricia

Super cachette ! Sur, c'est la meilleure ! Sont pas prêt de me trouver ! Cette fois, je vais la gagner cette partie de cache-cache. Une souche d'arbre, quelques feuilles en guise de camouflage, je suis vraiment le plus fort ! Ce qui m'inquiète un peu, c'est le silence. J'entends bien le souffle du vent et les bruits de la forêt mais ils sont passés où mes copains ? Ca fait quand même pas mal de temps qu'on a commencé. Allez ! J'attends encore un petit peu, cinq minutes... Je suis quand même pas un trouillard ! Bon, je jette un œil !... personne ! Mon cœur s'accélère, je ne veux pas rester tout seul ici. Mais non, ne t'inquiète pas, ils veulent te faire une blague, c'est pas le moment de flancher. Et puis, t'as pas envie qu'ils se moquent de toi. Courage ! Mais quand même, je commence à avoir un peu peur, et tous ces sons qui m'étaient familiers deviennent maintenant tellement angoissants. Un craquement, y'a quelque chose près de moi, j'en suis sûr ! Ou alors, c'est mon imagination... Tant pis, j'en ai marre ! Je sors. C'est pas du jeu, ils sont trop bêtes mes copains ! Ohé ! Vous êtes là ? Alexandre, Jules ! Pas de réponse... Je suis seul, j'ai peur, je vais mourir ici. Et puis, tout à coup, des voix ! Dans cette direction ! Je cours à toute vitesse et je tombe nez à nez avec mes parents. Ouf !

« Une heure qu'on te cherche et que tes copains sont rentrés. Tu te rends compte de notre inquiétude ! »

« Fallait pas ! J'ai gagné alors ? »

François

Il était comme un vieil enfant qui se rappelait de sa cachette, la cachette dans le panier à linge. Difficile à trouver mais difficile à y rentrer. Que lui apportait ce souvenir ? Une bonne partie de rigolade ou est-ce un mal être dans lequel se retrouvait-il à cet instant ou encore se retrouve-t-il actuellement ? Nombreuses questions qu'une partie de cache-cache peut dévoiler.

X



On m'a oublié, un après-midi avec des amis, on décide de faire un cache-cache. Quelqu'un compte deux minutes et commence à chercher. J'entends mes amis se faire trouver. On était plus que deux. Vingt minutes après, mon ami s'est fait trouver. Il avait trouvé une bonne cachette dans un buisson. Il ne restait plus que moi, caché en haut d'un arbre. Je suis resté plusieurs heures. A la fin, il n'y avait plus personne. Ils croyaient que j'étais parti.

David

Ils m'ont oublié ? Pas encore tout à fait. D'où je suis, je les entends qui circulent. L'endroit est paisible. J'y suis habitué. Je pourrais sortir, mais non. Je pourrais appeler, mais non. Quelque uns viennent parfois me visiter. C'est une amabilité que je tolère. Les règles du jeu, si c'en est un, sont anciennes. Nul besoin de les apprendre ; les ignorer, c'est déjà jouer le jeu. Je les entends. Ils reviendront, ils sont venus, ils reviendront encore. Ils acceptent que j'occupe désormais cet espace de façon permanente. Le jeu admet ce genre de tour. Sortir n'interromprait pas le jeu. Rester ici, non plus. C'est juste un intéressant statu quo. Je vais rester encore, je vais attendre. Qui sait comment finit le jeu ?

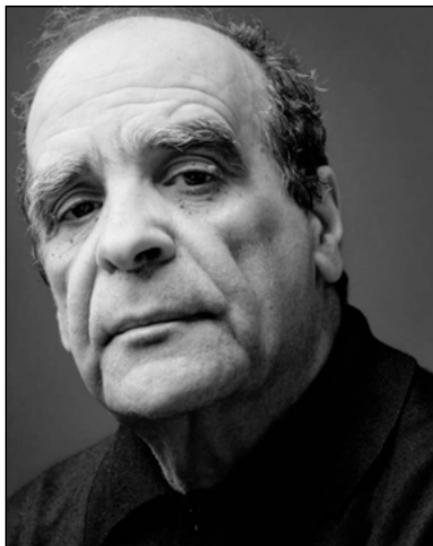
Franck

Ils m'ont oublié !

Un enfant est assis sur une pierre et rêve. Son esprit commence peu à peu à se promener dans un monde imaginaire. Tout à coup, il se retrouve dans un parc en pleine nature. Il y a beaucoup de bruit, beaucoup d'enfants. Ils ont tous l'air de bien s'amuser. L'enfant les regarde, les envie car il est seul, là, sur sa pierre. Et puis un enfant semble remarquer sa présence. Il se dirige dans sa direction. Lui attend, sans bouger. Alors, le 2^e enfant l'interpelle et l'invite à venir jouer avec lui et ses amis. Maintenant, tous les enfants jouent ensemble. L'un d'entre eux propose une partie de cache-cache. Tout le monde accepte avec joie. Le parc est tellement grand qu'il offre une quantité indénombrable de cachettes. Un des garçons se cache les yeux et commence à compter. Tous les enfants se mettent à crier et c'est la course à celui qui trouvera la meilleure cachette. Chacun à son tour, les enfants sont découverts. L'enfant est ravi qu'on ne l'ait toujours pas trouvé. Et puis, au bout d'un moment, les rires et les cris des autres s'estompent. Lui, il est toujours dans sa cachette. Il est content, mais les premiers signes d'inquiétude commencent à arriver. Et si on ne le trouvait pas ? Et si les autres étaient vraiment partis et qu'ils l'aient abandonné, seul dans sa cachette. L'angoisse se fait sentir. Ce jeu qui devait être une partie de plaisir se transforme en cauchemar. Alors, l'enfant prend peur et se met à crier. Pas de réponse. Il recommence et là, il entend son propre prénom comme un écho lointain ; et puis, plus proche, et puis, tout proche. En fait, il n'avait pas bougé de sa pierre, il s'était juste assoupi !

Patricia

ABDELKADER DJEMAÏ



APPRENTISSAGE est un mot du dictionnaire que j'affectionne particulièrement pour sa sonorité et son sens. Il réunit également deux verbes simples et profonds qui sont importants pour moi: apprendre et tisser. Car dans la vie de chaque jour comme dans la création qui demande un perpétuel effort et une grande patience, il faut apprendre à tisser, à croiser les fils et à marier les couleurs. C'est à ce prix que l'étoffe sera belle, souple et solide.

Les mots de la littérature comme canevas, trame ou texte qui signifie en latin « tissu », appartiennent aussi au monde du travail, de l'artisanat. Tout cela pour dire que l'écriture est un vaste chantier et un long apprentissage. C'est le sens et l'esprit que j'ai trouvés aux Mercurielles 2011.

Au cours des ateliers, j'ai pu rencontrer le groupe qui recevait une formation dans les métiers du bois au Centre de Promotion Sociale (CPS) et celui, composé d'étrangers, qui apprenait les bases de la langue française et celles de l'écriture (FJT).

Avec celui de l'INFREP, il s'agissait là aussi d'initier les participants à s'exprimer par l'écrit pour les aider à intégrer d'autres stages de retour à l'emploi.

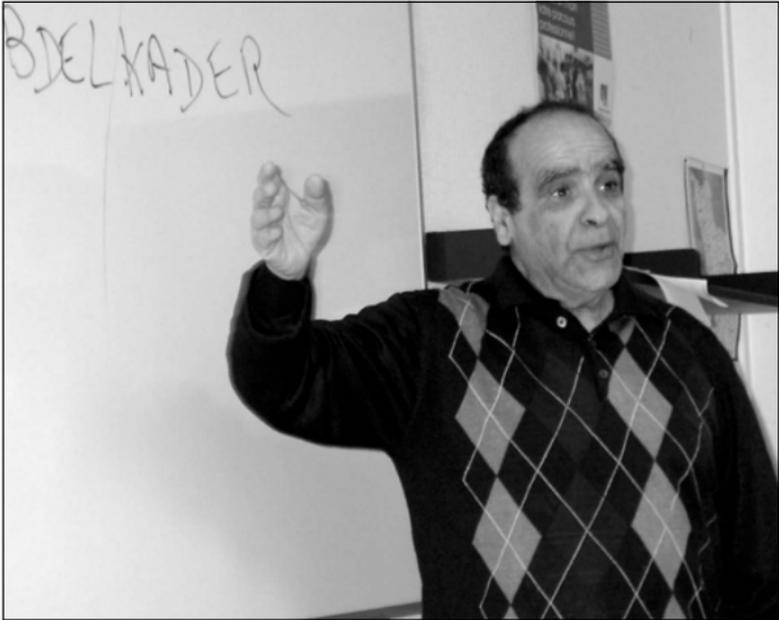
Au Lycée Professionnel Alexis de Tocqueville, les élèves de Seconde ont imaginé et construit des textes à partir de reproductions photographiques notamment de Robert Doisneau.

Durant les ateliers, après les propositions d'écriture, chaque texte était lu par son auteur ou, parfois, par des comédiens de la compagnie L'Elan bleu.

Ma rencontre avec le public de la Médiathèque Jacque Prévert m'a permis d'échanger avec les lecteurs des associations Atoutlire et Le café littéraire autour de certains de mes ouvrages et des questions concernant le travail de l'écrivain. Cette expérience fut pour moi bénéfique à plus d'un... titre.

Abdelkader Djemai

Atelier CPS Bois



Quand il a commencé, avec son accent de là-bas, à me parler de la tour Eiffel, de Kinder Bueno et d'Aubervilliers, j'ai compris qu'il voulait m'ésquinter le moral. Grassouillet et prétentieux, il était venu, par avion, de l'autre côté de la mer, et moi j'essayais de passer de bonnes vacances dans le camping de Salamane. Ce matin-là, il portait un maillot de bain orange orné d'un Mickey aux grandes oreilles noires qu'il avait, bien sûr, acheté à Eurodisney et des palmes plus longues que ses jambes. Je n'étais pas non plus jaloux de sa montre de plongée, mais je ne sais pas pourquoi, je me suis mis à pisser tranquillement dans l'eau.

Camping - Seuil - 2002

*1 mot au vol, 1 verbe, 1 prénom, 1 jour de la semaine, 1 saison, 1 chiffre :
lumière, maison, espoir, chat, champ, pluie, foot, cheminée, chanter, aimer,
jouer, Odile, mardi, automne, septembre.
Ecrire un texte avec ces mots*

Un mardi d'automne, Odile, sans toit ni loi, errait dans la campagne environnante. Elle traversait les champs mouillés par la pluie incessante. Son seul espoir à ce moment était de trouver refuge. Elle continua sans cesse sa route quand le ciel finit par s'éclaircir. La lumière du soleil l'éblouit et ne voyant plus ses pas, elle trébucha et dévala une pente. Sa course s'arrêta dans une clairière et elle s'étonna de trouver une jolie petite maison en pierre. Quelle fut sa surprise en y entrant d'y trouver un feu de cheminée crépitant. Elle s'en approcha de plus en plus près et elle s'en réjouit. A côté de la cheminée se trouvait un chat qui faisait de même, profiter de cette chaleur. Elle aimait ce moment. Le chat qui était ravi d'une présence se mit à jouer. Odile, comblée, se mit à chanter, elle se sentait apaisée.

Laurent

La pluie d'automne chante pendant que les 7 chats d'Odile jouent à la lumière de la cheminée. Dans cette maison seule au milieu d'un champ immense comme un stade de foot, l'espoir d'un mardi prochain qu'on aimerait plus ensoleillé, s'éteint.

Myriam

Le chat d'Odile aime aller jouer dans le champ devant la maison. Une fois, le petit chat s'étant éloigné trop loin de la maison, s'était égaré. Odile le rechercha pendant 7 jours, avant de le retrouver un mardi, sous un arbre trempé. Elle le ramena chez elle pour le réchauffer devant la cheminée.

Laurent

Tous les mardis, Odile rentrait de son match de foot. Avant de franchir le seuil de la maison, elle traversait le champ du voisin. Puis, les soirs d'automne, elle préparait une flambée. Dès lors, le chat se blottissait sur un coussin proche de l'âtre de la cheminée. Les flammes jouaient de leur lumière. Odile sortait de son écriin le violon que lui avait offert son grand-père et jouait un morceau irlandais. A cet instant précis, elle ressentait toutes les vibrations de son violon et avait toujours l'espoir de pouvoir un jour enregistrer un CD. Elle aimait chanter surtout lorsque la pluie battait sur les volets comme pour donner les 7 notes de la gamme.

Annie

Par ce beau matin d'automne, Odile partit accompagnée de ses 7 amis pour se promener dans les champs. Tous ensemble, ils ont joué au foot avec l'espoir que la pluie n'arrive pas. A la fin de la journée avant que la nuit arrive, ils rentrèrent à la maison pour pouvoir continuer cette journée afin de chanter auprès de la cheminée.

Paul

Dans une maison avec une cheminée, vit une jeune fille qui s'appelle Odile. Tous les mardis elle invite ses 7 amis pour jouer au foot dans un champ près de chez elle. Mais ce jour-là, il s'est mis à pleuvoir.

Anthony

Dans le champ à côté de la maison, un footballeur, espoir, joue avec Odile. C'est l'automne. De la pluie s'abat dans mon cou. La grand-mère qui aime les regarder, allume la cheminée qui fait peur au chat. Ils rentrent dans le petit coin de la maison, ils regardent le feu qui fait de la lumière dans la salle. Ils se mettent à chanter en attendant que leurs vêtements soient secs.

Bernard

Odile sort de la maison pour aller jouer au foot avec les 7 chats dans le champ.

Sonia

Un mardi, en automne, je suis allé chanter avec Odile dans un champ jusqu'à ce que la pluie tombe. Nous sommes rentrés à la maison nous réchauffer près de la cheminée avec notre chat Bidule.

Stéphane

Le chat d'Odile jouait dans le champ. Le feu dans la cheminée donnait à la maison une étrange lumière. Une pluie fine chantait sur les vitres. Comme j'aime venir ici le cœur plein d'espoir les soirs d'automne.

Michel

Odile aime jouer au foot avec son copain le mardi dans un champ où il y a un chat abandonné.

Donovan

Dans la maison se trouve au milieu du salon, une grande cheminée. Odile aime jouer dans le champ avec son chat.

Nathalie



*Ecrire un texte avec ces mots : rivière, pêcheur, arbre, chat
Travail sur le détail, comme un coloriage, atmosphère.*

Un pêcheur somnole, adossé à un arbre. Son bouchon se balance doucement au grès du courant de la rivière. Un chat noir chasse les oiseaux dans l'arbre, quand soudain la branche où il se trouvait casse et il tombe dans l'eau. Le pêcheur réveillé par les miaulements plonge sans réfléchir et se cogne violemment la tête sur un rocher. Ce jour là, il y eut deux morts : un chat et un pêcheur.

Michel

Un vieux pêcheur s'assoie tranquillement et paisiblement au pied d'un arbre et attend d'attraper un énorme poisson quand soudain un chat surgit au-dessus de sa tête. Le pauvre pêcheur lâche sa canne à pêche et tombe à l'eau.

Nathalie

Assis sur un tabouret au bord de la Divette, un pêcheur s'endormi sous un arbre. Un chat qui avait grimpé sur l'arbre tomba sur le pêcheur et le réveilla.

Laurent

Un pêcheur pêche auprès d'un arbre, assis sur son siège. Un chat affamé se jete sur le pêcheur et le mange.

Donovan

Dans un petit coin de la ville de Cherbourg traversait une rivière qui s'appelait la Divette. Sous un arbre, un pêcheur attendait tranquillement que ça morde mais il n'avait pas vu le chat qui était dans le peuplier et tout d'un coup, il se jeta sur son béret pour s'amuser. Le pêcheur perdit son sang froid et lâcha sa canne.

Bernard

Et si on jouait au jeu du chat perché qui du bout de son arbre observe un pauvre pêcheur, qui au bout de sa ligne vous invite à taquiner, bien autre chose que des poissons avant de jouer, prenez garde aux remous de la Divette.

Laurent

Je suis allé hier me promener auprès de la Divette où j'ai croisé un ami qui pêchait. Au bout de 5 minutes, j'ai vu un chat dans l'arbre et on l'a aidé à descendre.

Stéphane

Michel a pour habitude de se promener sur les bords de la Divette, une à deux fois par semaine. Aujourd'hui, il a décidé de prendre sa canne à pêche ainsi qu'une chaise de camping pour profiter de cette journée ensoleillée. Il décida donc de s'installer à l'ombre d'un saule pleureur et de mettre sa ligne à l'eau sans grand espoir d'y pêcher un festin de roi. Il faut dire que c'était surtout pour se reposer un petit peu. C'est alors qu'il fut réveillé par des miaulements. Il chercha partout et en relevant la tête, il tomba nez à nez avec un petit chat tigré. Il monta sur sa chaise pour libérer cette adorable boule de poils. Michel joua tout le reste de l'après-midi avec le chat qui l'avait adopté.

Paul

Tous les dimanches après-midi, un jeune garçon allait pêcher dans une petite rivière près d'un grand arbre. Mais ce jour-là, il s'était endormi, la canne à pêche à la main et la ligne dans l'eau. Quelque temps après, il eut une prise. Comme le jeune garçon était endormi, il ne s'en rendit pas compte. Le poisson bougea et attira l'attention du chat qui était dans l'arbre et il sauta pour attraper le poisson. Le chat commença à se noyer et réveilla le garçon qui le secouru, avec le poisson à la gueule.

Anthony

Ce matin là, malgré les nuages de brouillard suspendus aux arbres, Corentin, pêcheur en herbe, décida d'aller « taquiner » le poisson sur les bords de la rivière. Il s'installa sous un magnifique chêne. Il déplaça sa chaise, sortit de sa besace les hameçons, sa canne à pêche. Il se sentait bien. Un vent doux et léger soufflait à peine. Il imaginait déjà les bonnes truites grillées qu'il allait déguster. Tout à coup, un bruit... puis le silence, puis à nouveau ce même bruit. Il regarda autour de lui, à droite, à gauche, mais rien... Il se concentra sur sa pêche et sentit quelque chose. Bien sûr, une truite ! Il était content, son premier poisson. Il tourna le moulinet et vit une magnifique truite. Au moment même où il voulut prendre le poisson, il vit comme un éclair un chat jaillir de l'arbre et se jeter sur le fruit de sa pêche. Il tenta en vain de le faire fuir, mais la bonne grillade ne resta qu'au stade du rêve. Ce fut par contre un festin pour le chat.

Annie

Henry part à la pêche toute la journée. Henry n'a rien pêché de sa journée, il est très déçu. Henry rentre chez lui tout triste. Soudain, il lui arrive une surprise : le chat lui a rapporté du poisson. Le lendemain, Henry et le chat partent à la pêche.

Sonia



*Ecrire une lettre avec post-scriptum à qui vous voulez.
Donner de l'épaisseur au texte, le rendre vivant, imaginer.*

Ex ami,

Après le cirque que tu as mis chez moi le week-end dernier, il est désormais impensable que tu franchisses le seuil de ma maison. Tu ne sais pas te tenir en société. Tu es incorrect et injurieux envers les gens. Je suis déçu de ton comportement et je m'en veux de m'être ainsi trompé sur toi.

PS : Quand on a le vin mauvais, on reste chez soi !

Michel

Chère Martine,

Aujourd'hui nous avons encore progressé sur la ligne allemande. La libération de la Normandie avance. Nous espérons que nous pourrons continuer à survivre. J'ai fait la connaissance d'un anglais hier. Nous avons dialogué pendant plusieurs heures, sa plus petite fille a le même âge que la notre. Je pense à vous deux et j'espère rentrer au plus vite. Continue à prendre soin de vous.

PS : J'ai bien eu ton dernier courrier et garde votre photo avec moi.

Paul

Chers amis, amies inconnus

En cette année d'automne, je ne saurais pas qui ouvrira cette lettre qui est enfermée dans cette bouteille et que j'ai lancée de Cherbourg dans la Manche. Mais quiconque l'ouvrira pourra lire ceci : cette année 2011 est difficile pour tout le monde. Nous sommes dans l'impasse.

Bernard

Cher Yoann

Ca fait bientôt 3 ans que l'on ne s'est pas vu. J'espère que tout le monde va bien chez toi. Je te laisse avec toute mon amitié.

PS : Fais des bisous à tes enfants.

Anthony

Cher François

Je t'envoie ce petit mot pour te féliciter, j'ai bien reçu ton faire-part de naissance et je te joins un petit présent pour ton petit David. Bonjour à Marie-Chantal

PS : Pense aux boules Kiess, les nuits risquent d'être longues.

Stéphane

Cher papa,

Je reviens de ton petit jardin où les roses ont cédé la place aux pieds d'alouettes et aux capucines. Les potirons et les courgettes sont en fleurs. L'aneth a envahi la ciboulette et le basilic. L'estragon se meurt ainsi que la sauge mais je te promets de prendre soin de tout ce petit monde pour que lorsque tu rentreras de ta convalescence, tes yeux s'illuminent de leurs couleurs et que tes narines frémissent de leurs parfums. Je t'embrasse.

Ta fille Myriam

PS : Dois-je planter les fraisières ou attendre ton retour ?

Myriam

Chers amis,

Les heures me sont comptées. En effet, j'ai décidé de rompre avec ma vie, de fuir tous les soucis, tous les tracassés, le quotidien...Je souhaite partir au gré du vent, profiter autrement et partager différemment. Je pars sans destination précise. Mais avant de partir, je voulais vous dire à quel point vous m'avez apporté. Tous ces moments de bonheur, de rire, de tristesse en votre compagnie, m'auront tissé un doux et agréable parcours qui m'aura donné la possibilité de me construire. Quelques photos, quelques souvenirs et vous serez à mes côtés.

Bonne continuation à vous.

PS : Ne changez surtout pas, restez comme vous êtes !

Annie

Ma bien aimée,

Ici, l'hiver a tout recouvert de son long manteau blanc. Le temps s'est arrêté, l'hiver s'est installé pour la nuit du réveillon. En ce qui concerne les assauts, l'accalmie s'est installée pendant la nuit, le froid paralyse nos membres sans compter que la disette s'est installée. Je garde l'espoir de rentrer pour la nouvelle année. Ton dernier courrier a réchauffé mes pensées.

PS : je ne t'oublie pas. Ne m'oublie pas.

Signé : ton bien-aimé.

Laurent M.

Chère Mélissa

Coucou, comment ça va. Je vais bien. Maintenant je suis PDG du CPS et je suis bien à mon poste.

PS : Je suis marié et j'ai 2 enfants.

Bisous,

Donovan

Aujourd'hui pays des savanes

Mon cher crocodile,

Tu as toujours subvenu à nos besoins, à moi et à bien de mes congénères, et nous nous rendions service mutuellement. Ta grande gueule de carnivore nous a de tous temps épargnés, parce que tu connaissais l'utilité de nos becs dé pourvoyeurs des déchets qui s'accumulaient entre tes mâchoires.

Hors si je t'écris, c'est que tu es devenu la honte de nos contrées, car tu as contracté de mauvaises habitudes et rompu l'équilibre écologique de nos espèces séparées. Nous sommes maintenant obligés de chercher pitance ailleurs au grand dam de l'éducation de nos nichées.

Bref cette lettre pour te crier notre mécontentement car tu as choisi la voie de l'égoïsme sans penser à ton prochain.

Signé : Moineau

PS : Si un jour tu te résous à ne plus utiliser Colgate, et à revenir à des mœurs plus partageuses, fais-nous signe.

Brigitte

Atelier Foyer des Jeunes Travailleurs



A ce moment-là, je ne savais pas où j'allais mais je savais d'où je venais, et je pensais quelquefois au métier que je ferais plus tard. Si je me débrouillais bien, je serais peut-être chanteur de variétés ou chauffeur d'une star de cinéma qui finirait, c'était fatal, c'était écrit, par tomber définitivement amoureuse de moi.

Camping - Seuil - 2002

A partir d'une photo de Doisneau.



On est dans une ville merveilleuse, un peu petite, mais avec des maisons extraordinaires de type colonial. Dans les rues, tout semble normal, un petit groupe de frères sont en train d'aller à l'école, le plus grand est très attentif, il regarde partout pour savoir s'ils peuvent traverser la rue. C'est un peu dangereux. Après, passe rapidement un monsieur sur son vélo, et à côté d'eux un couple d'étrangers qui semblent heureux sont en train de marcher sans préoccupation, et en même temps profitent du soleil et de la musique qui sort de toutes les fenêtres. Ils sont en train de choisir un bon bar pour prendre une bière et se rafraîchir un peu.

Julio

C'est un jour où il fait beau, je vais en ville dans mon pays le Viêt-Nam. J'ai 4 enfants. Ils traversent la route, ils sont contents, ils regardent de très belles voitures et les grands magasins, les gens et les touristes. C'est une ville magnifique, mais il n'y a pas trop de vélos.

Hang

Mais qu'est-ce que vous faites là, Vous savez bien qu'il faut attendre jusqu'à ce que le feu soit vert, non ? Ici en Allemagne, on fait comme ça, d'accord !! Alors, tenez vos mains et Franz, tu prends ma main et on y va. Allez, est-ce que vous avez déjà mangé ? Il est midi, l'école vient de se terminer, il faut manger quelque chose. Voulez-vous une « wurst » ? Bien allons chez « Klaus Imbiss » là-bas. Et après on ira jouer dans votre parc de jeux préféré, près de la maison. Mais n'oubliez jamais de faire attention dans la rue, les voitures sont nos ennemies.

Monica

Les enfants reviennent de l'école et marchent sur les trottoirs de Cherbourg, regardant à droite et à gauche avant de traverser, pour aller au jardin public se détendre et s'amuser. Ils regardent passer les vélos sur la route faite de pavés.

Christophe

Les enfants étaient sur la route avec les mains serrées, avec leurs sourires sur leurs visages. Le garçon portait des vêtements comme mon grand-père qui m'a donné les photos de quand il était petit et puis il a raconté toute sa vie pour que je comprenne la vie passée. Avant les enfants pouvaient sortir dehors facilement mais maintenant si les enfants veulent sortir sur la route, il faut qu'ils sortent avec des adultes et puis aujourd'hui, il n'y a pas beaucoup de vélos sur les routes. L'image de la photo est calme mais maintenant ma ville est bruyante. La vie a passé.

Chau

Poisson, écouter, amour, rencontrer, saule, crayon, voiture, finir, mercredi, Julien, huit, imperméable. Avec ces mots, construire un texte.

Un mercredi, vers 8 heures du matin, Julien prend sa voiture pour aller au bord de la mer, à cet endroit où il avait rencontré son premier amour. Sur la plage, il observait les poissons et écoutait la magie des vagues qui caressaient le sable. A la fin de la matinée, il est parti finir sa journée sur ce saule, son crayon sur l'oreille et son imperméable à la main. Enfin posé sur le calme et la douceur du silence de la campagne.

Nassurati

Je vais au marché d'Octeville, j'achète les poissons avec mon chéri que j'aime. Je rencontre des amies, j'écoute les oiseaux chanter sur un saule. Je vais à ma voiture. J'ai pris mon crayon, j'ai dessiné huit oiseaux. Ce mercredi, Julien est habillé avec un imperméable parce qu'il pleut.

Cirou Hang

On est le mercredi 8 septembre. C'est mon anniversaire. J'ai invité Julien et d'autres amis pour passer une bonne fête. La journée, j'ai pris une feuille avec un crayon pour écrire la liste de courses, comme ça je n'ai rien oublié, j'ai noté les pains et les poissons etc, et puis je suis parti. Mais il fait froid. J'ai mis mon imperméable pour avoir chaud. Je suis monté dans la voiture et je pars directement au magasin. Là-bas, je rencontre un ami avec son amoureuse. Nous allons ensemble au magasin et finissons les courses, et après j'ai repris ma route pour rentrer.

Alaeddine Ben Rahal

Les huit poissons se sont rencontrés mercredi, dans un bocal qui appartient à un petit garçon prénommé Julien. Le petit garçon est sorti écouter le calme auprès d'un saule, sous la pluie avec son imperméable. Il dessinait au crayon, une voiture.

Amélie

J'écoute la radio dans ma voiture et je vais tous les mercredi à la mer pour pêcher le poisson avec mon ami qui s'appelle Julien.

Mahmud

Le petit garçon à la voiture rouge :

Mercredi 8 mars 1999 : Julien a acheté un poisson rouge chez le marchand mais sa compagne ne supporte pas la liaison qu'il a avec son nouvel ami. Alors par amour pour elle, il va abandonner, un mois plus tard, le poisson dans un étang près d'un saule pleureur. Attristé par son geste, il veut écrire un dernier adieu à son poisson mais il ne trouve pas de crayon dans son imperméable. Pendant ce temps, un jeune garçon, tenant une petite voiture rouge à la main, l'observait. Il va finir par sortir de sa cachette et lui demander pourquoi il a fait ça. Cette rencontre va définitivement changer le sort de ce poisson.

Kamel

Elle m'a dit qu'elle l'avait rencontré il y a deux jours et que c'était l'amour de sa vie, qu'il était si gentil, si drôle, si compréhensible et qu'il savait bien raconter des histoires. Oh, comme elle aimait l'écouter, sa voix douce l'a fait rêvé et parfois, Annabell n'a fait rien d'autre que l'écouter, rêver, l'aimer...Surtout mercredi quand ils sont allés au parc où ils se sont assis sous un saule pleureur. Dans ce parc là, il y avait un grand lac avec le plus grand poisson qu'ils aient vu de leur vie : plus long que 20 mètres, avec plein de couleurs, comme un arc-en-ciel, avec des yeux extraordinaires, noirs. Mais ce poisson était leur secret, personne d'autre qu'eux ne le connaissait.

Un jour, Annabell et son ami ont pris la voiture pour aller aussi loin que possible, sans arrêt, sans retour. Le poisson et le saule leur ont manqués...Ils ne voulaient pas croire que ça devait finir. Ils s'en sont allés huit jours et ils sont arrivés dans un tout petit village où un joli enfant leur a souhaité la bienvenue. Il avait plu, l'enfant portait un imperméable et il y avait un arc-en-ciel si beau - et l'enfant a écrit son nom sur la main d'Annabell avec un crayon bleu : Julien *Monika*

Atelier Bibliothèque de La Glacerie



J'ignorais que le coup de foudre, ça pouvait être ça, c'était fatal, c'était écrit. Comme une pierre au fond de la mer ou dans le puits de ma tante qui habitait la campagne, j'allais tomber amoureux de la sœur de Kinder Bueno. Il ne faut pas croire que j'étais un hypocrite ou un petit malin mais j'en ai fait - par la force des choses - mon copain bien qu'il continuât à me les gonfler avec ses Adidas à trois bandes et sa casquette qui s'allumait comme la lampe-tempête de Butagaz les nuits où l'électricité s'amusait à jouer les fantômes.

Camping - Seuil - 2002

*Construire un texte à partir de mots jetés à la volée :
bisou, samedi, verre, jeu, automne, Isia, tatouage, deux, cafetière, poupée.*

J. avait mis deux verres sur les yeux de sa poupée, ça l'aiderait à mieux voir. Elle avait des lunettes depuis samedi et il n'y avait pas de raison que sa poupée reste aveugle. Par un souci précoce d'équité, sa poupée recevait la même chose qu'elle. Quand elle avait un bisou de son papa, J. embrassait le jouet de chiffon. De même, J. avait été contrariée quand la cafetière lui était tombée dessus. D'une part ça lui avait fait mal et d'autre part, elle n'avait pas pu aller prendre la cafetière pour la jeter sur le pied de la poupée.

Plus grande, J. aurait pu dire : « Je est un autre » mais à son âge elle disait : « Je c'est ma poupée ». A voir la tête de la poupée, on voyait bien que J. n'était pas maltraitée. En fait, la poupée ne datait pas de très longtemps, elle l'avait eu pour son anniversaire, à l'automne dernier. J. lui avait juste fait un point au crayon bleu sur le ventre, près du nombril. C'était un peu comme sur le ventre de l'enfant où son frère lui avait fait un point avec un compas et un stylo plume, la poupée aussi avait son premier tatouage.

Julien

J'y crois pas, cette petite poupée dessinée sur mon bras... personne ne la voit mais elle est juste là comme un tatouage à jamais tracé sur ma peau. Elle a grandi avec moi, parfois oubliée, parfois retrouvée... Ma grand-mère me l'a donnée quand j'étais petite, elle trône sur une petite chaise en bois... Elle était mon amie, Izia, elle n'a pas bougé... mais moi, je suis partie. On se retrouvait les samedis après l'école ; Maman faisait un bon café à la cafetière, j'avais le droit d'en servir un verre à ma petite compagne assise à une petite table.

X

La cafetière chinoise sur le fourneau fait tchou-tchou, rejette un panache de fumée blanche. Je joue avec Isia, jouons sans jouet, jeux libres, joie de créer, joue contre joue... Deux verres en équilibre précaire, jusqu'à ce que l'un tombe, rebondisse sur le carrelage et s'écrase avec un Paf sonore libérant mille éclats... de rire ! Il en reste un, de verre, en faisant tourner dans le gras de la peau du bras ou de la cuisse, on en fait des tatouages, des anneaux olympiques. Isia a marché sur les éclats, elle saigne au talon, elle le pose sur mon bras et colore les anneaux, mon bisou sur son pied arrête l'hémorragie et lui ferme les yeux, comme une poupée quand on la couche. Samedi mange. Ça ne me dérange pas, ça me donne faim ! Oui, l'oncle Jules le disait bien : « l'un dit et l'autre m'a redit, il faut faire maigre, dis !... Je dis ce que mon ventre dit, ça me dit : mange !
Dehors les feuilles tombent ! Janine a dit qu'il fallait sortir, c'est vrai c'est déjà l'automne.

Daniel



C'est samedi. C'est l'automne. Ça crachine depuis ce matin. La brume s'accroche aux arbres de la cour mais la cour reste vide. Le nez collé à la vitre, je guette. Ce matin, ça s'est drôlement engueulé à la maison parce que mon père a cassé la cafetière. J'ai eu beau me boucher les oreilles, j'ai quand même entendu. Du coup, mon père est sorti en claquant la porte et ma mère a remué ses bassines plus fort que d'habitude. Sûr que le père, il va encore aller se taper sa gnole chez l'Fernand, et un grand verre en plus !

Je guette toujours à la fenêtre. Izia, elle a promis qu'elle va venir, Izia. Faut que je dégage ma sœur de la chambre, elle n'a qu'à jouer dans la cuisine avec sa poupée. « Imbécile » que j'ai appelée, sa poupée. Ma sœur, elle aime pas. Ma mère ne sera pas contente de l'avoir dans les pattes. Elle veut toujours des bisous, la sœur. Moi, j'aime pas les bisous, les bisous baveux de ma sœur, ceux qui piquent de mon père, ceux de ma mère qui sentent l'oignon et le poireau. Peut-être que Izia me donnera un bisou et peut-être même deux, et même qu'on pourrait en faire un jeu et puis si elle me fait un bisou, je lui montrerai mon tatouage.

Cécile

« Ysia, range les verres ! Izia range la cafetière ! ».

Ce samedi 2 octobre de l'automne 2016, Izia savait ce qu'elle ne ferait pas, plus tard, question rituelle des clients affalés ou tenus par le comptoir. Les poupées, et la dinette qui va avec, très peu pour elle. A six ans les tatouages de l'Indien près de la porte l'intéressaient davantage. Cet Indien grandeur nature n'était qu'une enseigne publicitaire ventant l'eau de feu américaine, le whisky. Izia tatouait son Indien d'un bisou coloré à chaque fois qu'on lui posait cette question d'avenir. Son avenir n'avait qu'un nom : jouer, et la palette de cosmétiques de sa mère suffisait à détourner l'artifice féminin pour produire son œuvre d'art éphémère.

Brigitte

Ne me dites pas que c'est l'automne. Le soleil brille et la cafetière restée au chaud au coin de la cheminée semble bien inutile. Les journées sont encore assez longues et pour occuper mon « bout de chou Izia », que va-t-on pouvoir imaginer ? Bien que ce soit samedi, son père nous a lâchement abandonnées et nous sommes deux à meubler notre solitude. Izia plonge dans le coffre à jouets. Oh, merveille ! Une poupée qui porte bien son âge, les cheveux sont clairsemés, les jambes pendantes et le visage quelque peu disgracieux. Mais qu'importe, elle a été si souvent la compagne de jeu d'Izia que l'esthétique pour elle n'a que peu d'importance. En bonne mère, la petite fille couvre son trésor de bisous.

-As-tu soif, lui dit-elle ? Elle s'empare d'un verre, le remplit d'eau et une dose de peinture rouge transformera la boisson en sirop de grenadine. Un tube de peinture noire. Il faut être de son époque. Izia confectionne un superbe tatouage.

-Tu ne trouves pas, me dit-elle, qu'on dirait un dragon. Je vais lui entourer le cou d'un serpent et sur le dos, je vais essayer de dessiner un éléphant. Si sa poupée avait été un mille pattes, la journée aurait été bien occupée.

Mimi

Izia était alors une petite poupée de deux ans. Le soleil d'automne jouait dans ses boucles rousses, ses joues rebondies appelaient un bisou que jamais je ne m'autoriserai à lui donner. Elle vint chez nous les samedis après-midi de l'hiver 1995, accompagnée de sa grand-mère aussi blanche et froide qu'Izia était couleur et chaleur. La grand-mère commandait immanquablement un petit verre de grenadine pour la petite et un café bien serré pour moi s'il vous plait. Elle ne me regardait jamais, mais de sa prestance glaciale me fit rapidement comprendre qu'il était hors de question que j'entre en relation avec la petite. A l'insu de la terrible gardienne, j'observais cette enfant solaire, qui savait transformer en jeu le moindre petit morceau de chose. J'admirais son combat silencieux, sa force, son courage, sa rage. Izia tatouage sur mon cœur.

Isabelle

En automne, un samedi, qu'est-ce qu'on peut faire pour changer les habitudes, en plus quand on est seule. J'en ai marre de coucher ma poupée toujours dans les mêmes draps. Elle pleure, elle rit quand je le décide. Elle est trop obéissante. J'aimerais qu'elle se révolte un peu plus souvent, comme j'ai envie de le faire parfois. Je l'ai déjà fait d'inventer un nouveau jeu, de voir ce qui va se passer quand je remplis la cafetière avec toute la boîte de sucre avant de faire couler le café. Ce jour là, je n'ai pas eu le plaisir de constater la déconfiture de mes parents. Ils n'avaient pas fini le repas pris avec leurs amis quand on m'a gentiment dit : Isia, donne des bisous et va te coucher. Le lendemain, personne ne m'a rien dit, ce qui est encore plus vexant qu'une fessée. J'ai une idée, je vais partir dans le petit bois, comme le petit chaperon rouge, juste un peu, au bord pour ne pas me perdre, mais avant, sait-on ce qui peut arriver, au cas où on ne me retrouverait que dans 10 ans, je vais me faire un tatouage ou plutôt deux. Avec un morceau de verre, sur chaque bras, je vais écrire mon prénom. Allez, courage, juste quelques gouttes de sang, tu ne vas pas reculer devant la souffrance. Sur le bras gauche, ça va, mais à droite, pas terrible, mais bon sang, que ça fait mal !

Janine

Je ferme les yeux. Je te vois Izia. Ma fille, ma poupée. J'imagine ta joue rose sur laquelle je pose des bisous, de tendres baisers. A l'automne, tu auras bientôt 1 an, une saison à tout jamais gravée, un tatouage en mon cœur, le jour où tu es née et où ma vie fut bouleversée. De deux, nous sommes passés à trois, je m'angoissais, m'affolais. De longues discussions interminables le samedi soir autour d'une cafetière, où les amis me rassuraient, eux le verre à la main, refusant de devenir parents maintenant. Nous avons décidé d'entrer dans ce jeu, de débiter la partie les premiers, quelle belle partie vient d'être commencée ! Je suis prête à jouer éternellement.

Florence

Par un bel après-midi ensoleillé d'automne, mon chéri et moi-même flânon en plein cœur de Central Park. C'est samedi, il y a foule...des enfants s'amuse ici et là, courent, rient, shootent dans les feuilles mortes tandis que leurs chers parents veillent tranquillement sur un banc à proximité. Une petite fille pleure, apparemment, elle est tombée et s'est égratignée le genou. Son papa à première vue très bodybuildé et couvert de tatouages accourt pour la réconforter. « Viens ma poupée, papa va s'occuper de toi. » Ils se mettent à l'écart tous les deux, hop, un petit coup d'antiseptique, un gros bisou sur le bobo, un pansement décoré de motifs de petites cafetières du dessin animé « la belle et la bête » de Walt Disney. Il lui tend tendrement un verre d'orangeade, le gros chagrin est passé ! Super papa a géré. « Va ma belle Izia, tu peux retourner vaquer à tes jeux.

Llie

C'était un samedi matin d'automne, lugubre et pluvieux. Manon se retrouvait seule dans la maison. Il pleuvait fort, impossible d'aller jouer dehors avec les copines. Enfermée dans sa chambre, elle jouait avec Izia, sa poupée préférée. Mais elle en eut assez. Elle sortit dans le couloir, elle aimait bien le carrelage qui ressemblait à un grand tatouage, traits et courbes mêlées sur fond blanc. Un pied sur le noir, deux pas sur le blanc...Elle en avait marre. Elle entra dans la cuisine. Sans réfléchir, elle grimpa sur la table et par jeu, décida de sauter à cloche-pied entre le verre et la cafetière rouge posés là au hasard. Une porte claqua : « Mais qu'est-ce que tu fais encore ? » Elle savait qu'elle n'aurait pas de bisous.

X



Après la promenade dominicale dans la forêt aux couleurs d'automne, la famille s'est réunie autour de la tasse de café vide et attend. Attend patiemment le glougloutement du « récaud » qui bouillonne dans la cafetière. Izia n'y tenant plus se faufile dans la chambre où elle le sait, les paquets pour son anniversaire sont cachés dans l'armoire sur l'étagère du haut. Ni une ni deux, elle grimpe allègrement sur les planches de bois pour atteindre le carton. Le plus gros, où elle imagine la poupée aperçue dans la vitrine de « Jeux club » samedi dernier. Elle se voit déjà la serrant dans ses bras et l'inondant de bisous. L'immense fracas des étagères dégringolant sous son poids fit sursauter tout le monde et encore plus maman, qui en lâcha le café. Il s'étala tel un tatouage sur le carrelage de la cuisine. Ils accourent tous, apeurés de ce qu'ils auraient pu trouver. Papa et tonton Michel soulevèrent l'armoire et on pu voir Izia lovée entre deux étagères tenant la poupée qui lui chuchotait tendrement : je t'ai sauvée, tu aurais pu te faire très mal à faire ces bêtises là.

Emmanuelle

Izia est un prénom, qui à lui seul, incite à la rêverie et aux voyages. La seule personne qui le porte, dans mes connaissances, est une enfant à l'âge des jeux et des bisous à ses premières poupées, cependant, j'imagine aisément les membres de sa famille en partance pour de lointains horizons.

Les sœurs, les mères et les tantes de cette enfant me semblent d'une lignée de voyageuses, prêtes à partir chaque automne, les yeux soulignés de khôl, sur les routes immémoriales des pays de la soie.

Leurs valises légères portent en guise de tatouages des visas, accrochés à leurs coutures, aux noms disparus : Byzance, Samarcande, Trébizonde... Leurs talons portent mes rêves et tous les samedis, à la suite de leurs traces ténues, penché sur une cafetière, derrière les deux verres de mes lunettes, en songe, je devine Izia et sa tribu s'en aller au-delà de l'horizon...

Philippe

20 lignes. 20 lignes pour un souvenir. C'est peu et c'est trop 20 lignes pour un souvenir. Car moi, monsieur, je n'ai pas de souvenirs, ou plutôt je n'ai de souvenirs que ceux qu'on m'a fabriqué. J'ai eu des parents paraît-il, ça, je m'en serais douté. Ils étaient paraît-il musiciens. Bon. Des frères ? Des sœurs ? Deux frères dont je ne vois plus le visage. Sauf celui d'un monsieur qui vient me voir de temps en temps. On dit qu'il me ressemble. Ce que j'ai fait comme études ? Dans quelle école je suis allée ? Ce monsieur qui me ressemble écrit des choses quand il vient. Il me demande de les lire. Quand il revient, je dois tout lui réciter mais je n'y arrive pas. Il y a une jeune femme blonde aux yeux bleus qui vient me voir aussi. Ils ont cru que c'était ma fille. Elle m'appelle Tantine. On me dit que ce n'est pas mon prénom. Moi, je n'ai de souvenir que deux phares, un grand bruit et ma tête qui explose. C'est ce que je répète tout le temps mais personne ne veut me croire.

Cécile

Je me souviens...

Je me souviens de cette voiture que tu conduisais d'une main. Je me souviens de l'odeur de ta cigarette fumante. Je me souviens du bruit du clignotant à chaque changement de direction. Je me souviens de la radio qui annonçait les infos. Je me souviens des fauteuils marron en velours lisse où je faisais des dessins plucheux avec mon doigt. Je me souviens de ton visage que je scrutais dans le rétroviseur. Je me souviens de tes lunettes Ray Ban qui te donnaient un air d'aventurier. Je me souviens de ton visage hâlé en presque toute saison. Je me souviens que la petite fille que j'étais était d'une fierté immense en ta compagnie. Je me souviens de ton rire, de tes yeux d'un vert si profond. Je me souviens que cette voiture, c'était à nous deux, notre trésor. Je me souviens que je ne voulais pas la quitter. Je me souviens que toi non plus je n'aurai jamais voulu te quitter.

Emmanuelle

Souvenir d'enfance ? Cet animal, quel âne !

« J'aime l'âne au sourire si doux » ai-je écrit à l'école. Pourtant tout n'a pas été qu'amour pour moi auprès d'Aliboron ou de son semblable. Dans ma mémoire vive, persistent depuis les années où j'étais haut comme trois pommes, les échos d'une rude chevauchée. Tout avait pourtant bien commencé dans un champ près de Vauville, juché sur mon fier coursier, j'étais le roi des chevaliers car l'âne, ma monture, n'avancait point. La béatitude n'eût qu'un temps et la quiétude prit fin : mes parents lassés de sa placidité voulurent que l'âne avançât. Au pas, je ne m'effrayais nullement. Ils continuèrent donc à l'encourager. Le baudet gaillardement se mit à trotter et moi à tanguer. Est-ce en raison de mes pleurs, le mulet se fit chameau. Au grand galop, il commença à dévaler la pente herbue jusqu'à la mer. Je n'en menais plus large et mes parents s'éloignaient tandis que la falaise semblait s'approcher. Il me semble n'avoir dû mon salut qu'à un plongeon dans une botte de chardons...

Philippe

Le baiser

J'avais fait une crise, je m'étais battu, j'aimais bien ça. Je crois que c'était pour une bonne raison, du genre les autres avaient eu une bonne note et pas moi. Bref, je leur avais craché dessus et je les avais traités. Traités de quoi, j'en sais rien, mais en tout cas, ils l'avaient pas volé. C'étaient les chouchous et les premiers de la classe. On m'avait bien dit qu'il fallait pas taper sur les plus petits que soi mais si on tape pas sur les plus petits, je vois pas sue qui on peut taper ! Bref, on s'est tous retrouvés chez le dirlo qui nous a fait les gros yeux, alors on a tous pleuré et on a dit que c'était pas notre faute, mais tous les autres on dit que c'était de ma faute. Comme quoi, c'était vraiment des fayots. Je suis retourné dans ma classe et comme je pleurais toujours, la maîtresse m'a fait un baiser en me prenant dans ses bras. Je me suis dit qu'elle était folle.

Julien

Calcul

Si je ne le fais pas, ça va m'arriver 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8,9, vite je n'ai pas de temps à perdre, il ne faut pas que je me perde dans les méandres de mes rêves. 20, 21, 22, 23, 24, 25... Je l'entends, elle arrive à grand pas. Compter plus vite, mais ne pas oublier le moindre chiffre...85, 86, 87, 88, 89. Il faut que j'y arrive avant qu'elle ne m'attrape. 117, 118, 119, 120, ouf, je peux rêver et m'endormir tranquille, je ne mourrai pas ce soir.

X

Jeunesse perdue

Jusqu'à quel âge est-on enfant ? Jusqu'à douze ans, c'était la monotonie des jours. Pourquoi ne se sont-ils pas prolongés tout le reste de ma vie. Nous sommes en été, ce sont les vacances que nous passons à la campagne. Coup de tonnerre : la déclaration de guerre, mon frère mobilisé dès les premiers jours en tant qu'officier. La reprise des classes se fait et les cours sont souvent interrompus par les alertes. Les années passent sous l'occupation allemande et à nouveau nous quittons Cherbourg pour la campagne. Grâce à la radio, nous apprenons le débarquement des Américains. C'est l'arrivée des Jeeps et du matériel militaire. Un Canadien arrive à la maison où nous étions réfugiés. Il nous fait nous éloigner de Cherbourg. Nous prenons deux brouettes. Sur une, les affaires les plus précieuses et dans l'autre, mon grand-père qui ne pouvait pas marcher, et c'est l'équipée dans les « chasses » caillouteuses. Nous trouvons abri au presbytère du Theil. Quelques jours après, les Américains nous embarquent dans leur Dodge pour rentrer au logis.

Mimi

Il s'appelle Pick. C'est mon chien préféré. Et restera mon chien préféré. C'est un bâtard, un beau bâtard. Les plus intelligent disait mon père. De là à dire que mon penchant pour les mauvais garçons, les pas comme y faut, vient de là, il y a un grand pas, une grande enjambée que je devais faire quand je marchais, je courais aux côtés de mon père.

Je mélange tout ! mais c'est comme ça les souvenirs, on pense à son chien préféré, et on se voit sur les genoux de son père qui joue avec vos longues tresses pour vous faire des moustaches. On veut parler d'un souvenir, et voilà qu'ils se battent entre eux pour être nominés ! Il s'appelle Pick, c'est mon chien préféré, une petite ligne blanche sépare ses poils fauves sur sa tête si douce. Nous sommes assis, mon frère et moi à l'arrière de la DS blanche aux sièges rouges, le plafond porte une marque de brûlure de cigarette. Sans doute ma sœur qui est venue se planquer là pour fumer ses gauloises. Il s'appelle Pick, c'est mon chien préféré de tous les chiens de la terre d'hier et d'aujourd'hui. Mon frère me dit « t'es pas cap d'aller lui retirer de la gueule l'os qu'il est en train de ronger. » Il s'appelle Gilles, c'est mon frère préféré. J'obéis. Pick, mon préféré chien, me mord. J'ai même pas mal.

Isabelle

L'eau et le feu

J'avais 8 ou 10 ans ! Quelle histoire ! Le jeudi, pas d'école, mais un autre apprentissage, celui de l'église et ses mystères. C'était le seul jour où garçons et filles se rencontraient, l'école à l'époque n'était pas mixte. Près de l'église, il y avait un étang où volaient des poules d'eau et une toute petite fontaine profonde et noyée dans les herbes. « T'es pas capable de tremper ton pied dedans. » Chiche ! Le pied a trempé, le reste a suivi. Ils m'ont tiré de là, dégoulinante des pieds à la tête, trempée comme une soupe. Les vêtements collés à la peau, j'ai marché jusqu'au presbytère. Imaginez la tête du curé ! Je ne pouvais pas rester mouillée à trembler de froid. Devant la cheminée, la bonne du curé, pas lui qui cacha son regard, me déshabilla et m'enveloppa dans une couverture. J'eus droit à la leçon, que dis-je, à l'engueulade, pendant que l'une de mes copines courait jusque chez moi prendre des habits secs. Si cela m'était arrivé 5 ou 6 ans plus tard, je suis sûre que le curé m'aurait aidée à me déshabiller !

Janine

Rouge de honte

Petit détour ce soir, en rentrant de l'école par la boulangerie. Maman connaît bien les commerçants du quartier. Elle est tellement bavarde. D'habitude, on s'arrête toujours dire bonjour à Brigitte, la vendeuse de la droguerie. Brigitte, elle me laisse s'installer derrière sa caisse, j'aime bien jouer à la grande ! La boulangère nous accueille avec un grand sourire et c'est parti, Maman fait la causette, moi, je suis plantée devant le stand de bonbons, les bacs en plastiques sont ouverts. Comme c'est tentant, alors ni vu ni connu je plonge la main dedans et aussitôt sec, fourgue une poignée dans ma poche. Au revoir, bonne journée ! Sur le chemin du retour, je ne bronche pas, ma main vissée à mon manteau. Maman me trouve étrange... Au bout de quelques minutes, mon méfait est découvert. Maman n'en revient pas, elle qui n'est pas la dernière à me faire plaisir. Elle est très en colère. La punition est assenée : demi tour, retour à la boulangerie. Main tendue, rouge de honte, j'expose mon vol à la boulangère avec mille pardons. C'est promis, je ne recommencerai plus.

Florence



Froid de canard

L'abbé Pierre lance un SOS à la radio, c'est l'hiver 56.

Il fait un froid de canard, le thermomètre descend à moins 36

Là-haut, le canal est gelé sur plusieurs centimètres.

Avec le père Noël, non pas celui des gamins, lui s'appelle Noël Alfred, on va casser la glace. Sous les vingt centimètres, y a plein de poissons congelés.

On a retiré des tanches, des carpes, et un brochet. Il fait froid, mais il fait beau !

C'est chouette de se promener par ce temps.

Avec les moufles et le passe-montagne, on va aller jusqu'à la Marne.

Paraît qu'il y en a qui roulent dessus en voiture. C'est vrai !

On peut la traverser à pied et glisser à en perdre le souffle.

Dans les buissons du bord, on a trouvé deux canards.

Ils avaient les pattes prises dans la glace, morts, bien sûr.

J'ai eu du mal à leur couper les pattes au raz du cuissot.

Mais qu'est-ce qu'on va se régaler dimanche avec les poissons et les canards.

On pourra même inviter les voisins.

Daniel

Ecrire à partir d'une photo de Doisneau



Etre deux quand même, c'est vachement mieux, vachement mieux pour arpenter la rue, pour arpenter la ville, pour traîner les pieds, pour salir ses souliers. Etre deux quand même ce serait vachement mieux, vachement mieux c'est sûr, pour rigoler, pour parler, pour se chamailler, ah oui, être deux pour ne pas être d'accord, ce serait grand. Ma mère m'a toujours dit que j'étais une petite fille sage. La pauvre, ne s'est-elle jamais rendue compte que je n'étais qu'une petite fille seule. Sans grand frère à admirer, sans sœur à jalouser, sans petit dernier à supporter. Entendez bien cela, les enfants sages sont des enfants seuls.

Domage que j'ai été si bien élevée, si bien éduquée, sinon j'aurais pu crier. Elles le savaient bien les sœurs Toussaint que je crevais d'ennui, elles se réjouissaient quand elles me passaient sous le nez, mon front collé à la vitre, j'aurais presque bavé d'envie. Ça les amusait bien de me voir sous cloche. Je n'ai compris que beaucoup plus tard qu'elles m'enviaient sans doute d'être au chaud, propre, bien nourrie et bien habillée. Mais quand même, être au moins deux, c'eut été merveilleux.

Isabelle

Pajol c'est mon nom. Rue Pajol. Depuis des centaines d'années je m'appelle comme ça. Qui était Pajol, je ne le sais pas, je ne peux pas me nourrir d'encyclopédie. Ma nourriture c'est de partager la vie des gens qui passent, qui flânent, d'écouter d'une oreille indiscreète les conversations, de voir les enfants grandir et partir. Enfin de voir la vie s'écouler doucement au fil de mes trottoirs, des murs de mes maisons, de mes lampadaires et d'apprécier le temps qui passe. J'en ai vu des changements, la route de pavés a remplacé la terre, les constructions se sont multipliées, les commerces ont ouvert, puis fermé, puis ré ouvert. Aucune lassitude quand on est une rue. Il y a toujours de quoi rêver, de quoi découvrir, de quoi s'énorgueillir. De sentir la vie qui fleurit au fil des pas des amoureux, sentir la vie qui s'éteint à la course du médecin, sentir la vie qui émerge au bruit des marteaux, sentir l'histoire qui passe sous le ciel de Paris. L'ennui pour une rue c'est qu'on ne peut pas aller voir ailleurs, on ne peut que découvrir son quartier. Je sais depuis combien de temps je suis là et je ne connais pas la fin.

Emmanuelle



Les temps sont difficiles tu sais. Plus tard Maman pourra peut-être t'acheter ce jouet dont tu rêves. Alors en attendant, chaque soir, en sortant de l'école, avec ses frères et sœurs, ils dévient leur chemin et mènent leur pas devant la vitrine de Monsieur Rezski. A travers la vitre, elle observe ce tourne disque, et s' imagine virevoltant, tournoyant au son de la musique qu'elle aime tant. Sa plus petite sœur la tire par le bras, s' impatient. « Il faut aller ramasser les mégots pour papa ». Qu' importe, elle est bien là à rêver, mieux qu' à la maison à entendre crier. Chaque samedi après-midi, elle entre dans la boutique, et Monsieur Rezski lui fait tourner quelques disques. Il est gentil, Monsieur Rezski. Plus tard, d' abord, elle sera musicienne, c' est elle qui la fera la musique, c' est elle qui fera plaisir aux gens en leur faisant écouter ses chansons et puis c' est elle qui... Monette, Monette, décroche, là, le père va nous attendre, il va encore pousser sa gueulante... Hein Pierrot, plus tard, je serai musicienne. C' est ça, Monette, dis ça au père, plus tard t' iras aux travaux des champs comme maman.

Florence

Depuis qu'ils avaient décidé de participer à la course, on ne vivait, à la maison, que pour les patins à roulettes. Tous les jours, ils les passaient en revue, les graissaient, changeaient les courroies. On mangeait patin, on dormait patin, bref, on patinait. Mes deux gamins s'entraînaient jusque point d'heure pour gagner quelques secondes sur le parcours. Tantôt ravis, tantôt détruits, la date approchait.

Les gamins ne tenaient plus en place. On se bousculait, on choisissait sa place et au coup de sifflet, ils s'élancèrent comme une nuée de moineaux. Au premier tour de piste, balayée avec soin, mes deux lascars avaient pris du retard. Je crus même qu'ils avaient abandonné par découragement. Je leur lançais : « allez, battez-vous, remontez le courant ». Leurs bras se balancèrent plus nerveusement et la rage se lisait sur leurs visages. La foule était figée. Elle prenait au sérieux l'engagement de ces gamins qui voulaient gagner, être les meilleurs.

Ce n'était qu'un jeu ou l'enjeu était seulement une couronne de lauriers et les bravos du public. Le peloton passa quatre fois devant moi. A chaque tour, il était de plus en plus amoindri et ralenti. A l'arrivée, ils n'étaient plus que six sur 25. Mon plus petit était tombé mais s'était relevé. Le grand se classa deuxième. On fit la fête à la maison. L'erreur n'est pas de tomber, mais de ne pas se relever.

Janine



Non mais t'as vu la tronche qu'il a ce canon ? C'est pas croyable... Une tête de bouffon qui louche, à la fois rigolote et inquiétante. Oui dégénéré et bête, un sourire sardonique. Dire que cet engin crachait la mort à 500 pas ! Et t'as vu sur l'étiquette : Canon d'Isabelle La Catholique, c'est bien la peine d'avoir « belle » dans son prénom pour pondre un truc aussi moche, et catholique en plus ! Heureusement qu'on est aux Invalides, sinon je t'aurais fait marcher ! Ouais, moi aussi j'ai mal aux pieds dans mes tatanes du dimanche mises exprès pour la promenade scolaire.

Ben tiens, enfile-toi droit dans la gueule de ce canon, je vais te faire voler. Tu vas passer au dessus de la Seine à gauche du pont Alexandre III et je vais aller te faire péter les verrières du Grand Palais. Et tu vas pas le regretter, parce qu'il y a la grande expo sur Tout en Camion le grand fanfaron d'Egypte !

Daniel

Que peut bien signifier cette sculpture ? J'étais venu dans ce jardin et elle m'avait interpellé. Aujourd'hui elle est là devant moi mais un autre tableau me donne à réfléchir. Toute une panoplie d'enfants à peu près du même âge. Ils constituent un échantillon frappant de l'humanité. Ce sont visages rieurs ou songeurs, grimpés sur la clôture. Certains affirment déjà leur personnalité. Enfant, pourquoi donc à ton âge, les soucis semblent-ils t'envahir ? Profite de la vie, cours, ris, trouve l'ami sincère qui prêtera une oreille complaisante à tes confidences. Les bambins, je les regarde, étudie leur comportement et je les transporte dans leur vie d'adulte. Mais comment interpréter l'abandon de cette femme sculptée dans la pierre. Elle semble, cachant ses yeux, s'isoler des soucis et des peines et attendre de son compagnon une aide secourable. Les mains de celui-ci se tendent vers elle. Aura-t-il le pouvoir de lui épargner les vicissitudes de la vie ? Mon imagination m'a emmenée bien loin et peut-être me suis-je égarée et loin de l'inspiration de cette œuvre splendide. La vie va reprendre et dans peu de temps, ce sera comme une envolée de moineaux, tous ces bambins iront dans une joyeuse bousculade vers un avenir inconnu de tous.

Mimi

La musique de Chopin, c'est un air qu'on aime bien selon une comptine populaire.

A mon avis, pourtant, le moins que l'on puisse dire pour ces bambins du parc Monceau, endimanchés comme pour banquet de première communion, c'est qu'eux, Chopin, ils le laissent de marbre.

Lui et ses notes, de même que sa dulcinée éplorée effondrée à ses genoux, le décorum et le piano ne les attirent pas. A leur âge, ils doivent être sourds au romantisme.

Aux pieds de ces sculptures, cependant, point de statues chez les bambins. Quelle expressivité dans cette troupe enfantine !

A l'arrière-plan, assis au-dessus du banc, sérieux comme un pape nouvellement élu, un surveillant frisé scrute son avenir. La petite fille à côté rêve en col Claudine.

Plus loin, un gentleboy en culottes courtes, poings dans les poches, attend les événements de pied ferme. A sa gauche, son camarade fait l'inventaire de ses nouvelles molaires.

Un petit poulbot debout entouré de filles prévoit de conquérir Paris. Sa voisine ne sait si elle doit rire ou pleurer, mettant ainsi sa jupe au péril des larmes.

Bien plus conquérante et espiègle paraît la petite au premier plan à gauche, faisant chut avec son doigt sur la bouche mais n'en pensant pas moins...

Les moins éveillées dans ce tableau dominical semblent les deux cheftaines, prêtes à s'éclipser du cadre de la photo.

Bientôt, tous ces enfants, longtemps après cet après-midi au square, grandiront, deviendront adolescents, franchiront l'âge adulte, et du parc Monceau jusque sous le pont Mirabeau, couleront la Seine et leurs amours...

Philippe

« Sylvette montre-moi ». Le chenal découpe les trois silhouettes naines dans la pénombre. Le plus petit se penche sur l'épuisette tendue, des crevettes grosses comme son poing frétilent au fond. Louis y plonge la main, en retire une algue crépusculaire et la jette sur les pieds de son frère qui l'évite en sautant, la ramasse, et la place sur le tas déjà haut du landau.

La pêche est bonne ce soir, les parents seront contents : les crevettes dans les assiettes, les algues au potager. La fratrie s'active encore un peu. Demain ils risquent d'être en retard à l'école.

Brigitte



Atelier Lycée A. de Tocqueville



Quand il ne faisait pas trop chaud, je jouais aux billes ou au ballon avec mes copains. La plupart n'avait pas eu la chance de passer des vacances comme les miennes. Ils avaient bronzé dans la cage d'escalier de notre immeuble joliment baptisé Les Asphodèles. La ville n'ayant pas de piscine ni de rivière, les plus veinards s'étaient baignés dans l'eau huileuse du port. Le seul point commun que je trouvais entre le camping et le quartier, c'était le soleil. Solidement fixé au plafond bleu du ciel, il ne tombait jamais en panne. On n'avait pas besoin du tournevis de Butagaz pour le remettre en marche. En plus, il était gratuit et la lumière pissait dru dans tous les angles, de tous les côtés.

Camping - Seuil - 2002

Ecrire un texte à partir de ces mots : pouvoir, lire, voyager, bracelets, liberté, regarder, manger, lundi, août, deux, Clément, enfant, trousse.

Un seul rêve

Clément est un enfant qui ne pense qu'à une seule chose : voyager. Sauf qu'il n'a pas assez de liberté. Il adorait lire, c'était sa passion. Un lundi, il prit son stylo préféré dans sa trousse et commença un poème, qu'il offrit à sa mère, le jour de son anniversaire.

Bénédicte G.

Un enfant qui lit

Clément était un enfant né un lundi 2 août. Il aimait pouvoir collectionner des bracelets dans une trousse et lire lui donnait la liberté de voyager, de regarder les étoiles et de manger les mots.

Clément B.

Il est 17h, Clément sort de l'école, une trousse et des cahiers dans son sac, des bracelets au poignet. C'est un enfant normal, il a passé la journée à lire. Mais alors que tous les autres vont jouer au foot, ou rentrent chez eux pour manger, lui, regarde le calendrier affiché à la porte de l'école. Plus qu'un mois et c'est le grand voyage, il se dit que le lundi 2 août, il sera dans l'avion avec toute sa famille, pour partir à l'autre bout du monde, à lui la liberté !

Hélaine G.

Je décide un lundi de voyager jusqu'à New York pour regarder la statue de la liberté, un mois d'août. Puis de partir vers les montagnes rocheuses, magnifique région qui jouit encore de sa liberté. Pouvoir partir en Australie en territoire du Nord, perdu au milieu des marécages, territoire des crocodiles marins. Voir un enfant, nommé Clément, partir de sa petite région française pour retrouver son bracelet et sa trousse.

Gauthier R.

Mes voyages

Clément regardait ses bracelets. Tout à coup, il rêva d'écriture. Il regarda un enfant qui lisait tranquillement dehors. Il prit sa trousse et écrivit. Il parla de liberté et d'enfants qui jouaient innocemment. Satisfait de lui, il relu son texte, puis il parti manger. C'était un lundi 2 août, le premier jour de ses vacances et il ne pu s'empêcher d'écrire. C'est l'un des nombreux voyages qu'il fit dans un pays étranger mais il ne se lassa jamais du pouvoir que procure la liberté.

Fanny R.

Le fameux voyage de Clément

Un enfant se nommant Clément ayant le pouvoir de voyager en toute liberté, un jour, au mois d'août, le lundi 2 plus exactement, l'enfant a fait un saut dans une ville pour manger quelque chose dans un restaurant. En sortant, il regarda une publicité d'un magasin, il la lu et se rendit compte qu'il lui fallait une trousse pour y ranger tous ses bracelets et ce magasin faisait une réduction sur toute les affaires scolaires.

Eddy V.

Un jour, un enfant dénommé Clément qui voyageait beaucoup, apprenait à lire. Il regardait des bracelets qui scintillaient au soleil. Alors qu'il mangeait un lundi 2 août, il prit sa trousse et commença à écrire. Il se sentait si bien d'avoir la liberté de penser, qu'il s'est mis à inventer des histoires. Le pouvoir que lui procuraient ces inventions était si fort que ça le rendait extrêmement fier. Le jour de son anniversaire, sa mère lui fit une énorme surprise. Elle avait donné une de ses histoires à un éditeur qui l'avait publié. Le soir même, la maman lui avait tendu le livre dans les mains et le petit garçon ému lui avait fait un grand sourire. Et depuis ce jour, il ne cesse d'écrire des livres.

Eloïse B.

C'était un lundi 2 août, vers 11 h 30, un petit garçon nommé Clément était à sa table d'écolier en train de penser, de regarder le paysage. C'était un petit garçon sage, timide, des fois maltraité par ses camarades et sa famille. Il faisait partie d'une famille modeste, vivant en banlieue. Il était l'aîné d'une famille de 4 enfants, tous des garçons sauf la petite dernière. En quittant la classe pour aller manger, un de ses camarades, Adrien, lui fit tomber sa trousse. En la ramassant, il trouva un mot à l'intérieur.

Joséphine L.

Voyage, voyage...

Le lundi 2 août, Clément, un enfant de 10 ans regardait par la fenêtre et rêvait de pouvoir voyager libre comme l'air à travers le monde. Il voulait aller dans un pays loin de chez lui, là où il pouvait lire, manger, sentir tout ce qu'il voulait. Vivre des aventures extraordinaires. Mais au lieu de ça, il était là, assis sur sa chaise, devant sa trousse d'écolier, privé de liberté, avec son bracelet au poignet, que son oncle lui avait rapporté de voyage et qui le faisait rêver.

Appoline G.

Le lundi 2 août, un enfant appelé Clément lisait un livre parlant des pyramides. Il regarda son bracelet que lui avait offert sa tante d'Egypte. S'il en avait le pouvoir, il irait la voir aussi souvent que possible, malheureusement, à son jeune âge, c'était tout bonnement impossible. Clément alla préparer sa trousse et commença à écrire un texte pour elle. La simple idée de partir là-bas avec elle le faisait voyager. Il regarda par la fenêtre puis remarqua la lumière du soleil se reflétant sur sa feuille qui ne contenait que quelques mots. Il eut soudain un sentiment de liberté, de pouvoir écrire sur cette feuille tous ses rêves qu'il raconterait à sa tante avant son départ.

Caroline L.

Le lundi 2 août, un enfant appelé Clément était en train de lire un livre qui parlait de voyage et de liberté. Il se mit à rêver qu'un jour il posséderait tous les pouvoirs. L'enfant regarda sa trousse et prit un crayon, commença à écrire ce dont il rêvait. Il se mit à regarder ses bracelets qui brillaient au rayon du soleil, ce qui lui donnait des idées pour écrire un livre.

Charlotte B.

Le lundi 2 août, Clément rêvait de liberté... Il ne supportait pas le pouvoir. Il rencontra un enfant qui mangeait, le regarda. Ils se parlèrent, de tout et de rien, de bracelets, de trousse. Ils aimaient beaucoup lire... Cela les faisait voyager.

Pauline B.

L'enfant voyageur

Un enfant nommé Clément rêve de liberté. Il était contre le pouvoir de ses aînés. Un lundi, le 2 août exactement, cet enfant mangeait son petit déjeuner en lisant son journal. Soudain, il vit une jeune fille avec plein de bracelets, qui regardait une trousse africaine. Cette trousse lui donna envie de voyager. C'est à ce moment qu'il eu envie de découvrir tous ces pays.

Marina C.

Les inscriptions

Clément rêvait de lire. Un lundi 2 août, sa mère lui avait offert des bracelets avec des inscriptions dessus, il voulait comprendre ces inscriptions. Sa mère décédée il y a longtemps ne lui avait jamais dit la signification de ces mots. Clément ne l'ayant pas connue. Son grand-père s'occupe de lui depuis la mort de sa mère et lui raconte ses voyages. Clément adore ces moments de liberté.

Björn D.

Ecrire un texte avec deux photos de Doisneau



Le puni

Il est énervé, assis dans un coin de la cour, seul. Il regarde les autres en train de jouer et s'amuser, mais lui il ne peut pas. Il n'a pas fait ses exercices donc il est puni. Dommage, il aurait bien aimé jouer avec les autres.

Helvine G.

Mémoire d'antan

Je m'appelle Clément, il est 10 h, moi et les copains sommes en récréation. Je joue avec Eddy, Gauthier et José. Pendant la classe, à l'insu de l'instituteur, nous avons décidé de jouer à colle, et mes camarades ont tous choisis que ce serait moi qui collerai, comme d'habitude ! Je déteste ça car je cours pas vite ! Il fait beau, tout le monde s'amuse bien, malheureusement la sonnette retentit, gâchant ce moment où l'on rit tous ensemble, ce petit moment de liberté tant attendu.

Adrien P.

J'étais en CE1 à cette époque là. Ah ! 1958 ! C'était l'bon temps ! C'était un lundi, un peu avant les grandes vacances, je jouais dans la cour de l'école, le surveillant buvait un café. On s'amusait à balancer des cailloux dans les fenêtres des toilettes, on s'amusait à se bagarrer et on tirait la langue aux professeurs qui criaient. Comme d'habitude, c'était moi le meilleur au lancer de cailloux ! Tout à coup, la sonnerie retentit. Tout le monde en classe ! hurlait le surveillant. Il y avait tellement de chahut dans les rangs qu'on n'entendait même pas la maîtresse !

Bénédicte G.

Vive la récréation !!!

Nous sommes le 1^{er} septembre 1958, il est 10 h et les élèves de l'école primaire Jules Ferry sortent des classes dans le brouhaha. Ils arrivent dans la cour et profitent de leur quart d'heure de récréation. Certains retrouvent des amis et jouent avec eux, d'autres boudent dans leur coin car les vacances sont finies tandis que deux élèves se chamaillent. Le surveillant, comme tous les ans, ne remarque rien même s'il porte des lunettes.

Clément B.

La rentrée

Aujourd'hui, c'est la rentrée des classes. En entrant dans l'école, les élèves retrouvent leurs amis, leurs jeux et parfois leurs professeurs. L'ambiance reste joyeuse même si elle est très agitée. Les surveillants ont fort à faire. Entre les bagarres, le chahut et les souffre-douleur, il faut se montrer stricts. On est en 1951 et les écoles ne sont pas encore mixtes. Les jeux vont bon train. Certains jouent à colle, d'autres discutent de leurs vacances avec bonne humeur.

Fanny R.

La meilleure récréation de l'année

Le 29 septembre 1952, je me souviens en train de marcher vers l'école où j'étais et qui était à deux pas de chez moi. Je suis arrivé dans la cour de récréation et un élève, selon mes souvenirs, m'avait dit que notre professeur était absent à cause d'une vilaine grippe, sans doute. De plus, il n'y avait pas de remplaçant. Donc, je suis resté avec les autres dans la cour. C'était le bazar monstre : des élèves se battaient tandis que le principal, myope, ne voyait rien, d'autres chantaient, dansaient.

Gauthier R.

La remémoration de l'insouciance

C'était un jour d'automne 1954, à l'école primaire de Toulrville. Pendant la récréation, tous les enfants se dépensaient, se couraient après autour de l'arbre, dansaient, faisaient des rondes. Au milieu de la cour, Monsieur Jean surveillait les débordements, cela faisait 30 ans qu'il exerçait le métier de surveillant et chaque fois, c'était la même chose. Il se remémorait son enfance, le temps de l'insouciance, de la liberté, quand on est encore dépendant de ses parents... Il s'imaginait encore avec son ami Jacques, en train de jouer aux indiens et de pousser des cris sans paraître ridicule. Et parler comme bon lui semble de tout et n'importe quoi.

Caroline L.

Dans la cour de l'école

Lorsque j'étais à l'école primaire, en 1955, je jouais avec mes copains. On jouait au loup collé, à saute mouton et plein d'autres jeux comme ça. Mais à chaque fois, il y avait toujours des petites embrouilles avec les autres groupes. Qu'est-ce qu'on s'amusait, mais bon, ça durait 15 minutes et ensuite, on retournait travailler. Plus les années passaient, moins on s'amusait. C'était le bon temps, comme on dit de nos jours.

Eddy V.

Dans la cour de l'école

Je me souviens, j'étais assis par terre à côté de mon meilleur ami François. Je regardais le prof de maths se déplacer dans la cour, les mains derrière le dos avec ses grosses lunettes.

Dewaine B.

Super, la récréation !

C'était un jour comme les autres, les enfants d'une école primaire s'amusait à la récréation, certains se bousculaient, d'autres restaient assis, seuls, d'autres couraient dans tous les sens. L'instituteur surveillait les écoliers.

Charlotte B.

Mon meilleur souvenir

Je me rappelle de cette journée où j'ai rencontré mon meilleur ami. Tout à commencé dans les années 50, j'ai entendu la sonnerie, c'était la récré. Toute l'école sortait des classes pour se divertir quelques instants. Les enfants se bousculaient, jouaient, se battaient, discutaient. Tout le monde avait quelque chose à faire. Mais moi, je restais dans mon coin près de l'arbre, tout seul. Jusqu'au jour ou cet enfant est venu pour me demander si je voulais jouer avec lui. Et depuis ce jour, je ne me suis plus jamais ennuyé.

Marine C.

Voilà, comme toujours, la cour de récré est un bazar complet. Paul et Bastian se battent et Monsieur Lechoux ne le voit pas ou du moins, fait comme si rien ne se passait pour voir celui qui allait gagner. Ils servent à rien les profs qui traînent dans la cour. Ils sont là, juste pour draguer les surveillantes qui ont 10 ans de moins qu'eux. Marc, il est toujours là avec son sourire idiot et toujours en train de manger ses ongles. Je ne supporte pas ce gars. Aujourd'hui, il fait gris, on dirait que toutes les mauvaises choses font un complot contre moi, et de plus, il y a pas une seule fille dans cette école, j'en ai marre. Ce qui se rapproche le plus à une fille dans cette école est André. Il est toujours en train de suivre les autres garçons pour les toucher. Il est en plein milieu de la photo avec son tee-shirt rayé. Moi je suis tout seul dans mon coin tout en haut de la photo. J'suis assis en train de voir tout ce qui se passe dans cette horrible école.

Acuna K.

Je hais l'instituteur

Dans la cour de récréation, tout le monde est agité. Les élèves sautent, courent, se battent alors que moi, Gustave, j'étais tout seul, isolé, assis contre un mur, regardant l'instituteur que je haïssais, c'était toujours moi qu'il punissait, tout ça parce que j'étais soit disant un élève perturbateur.

Eloïse B.

Souvenir, souvenir...

Je me rappelle des jours d'école où j'étais puni par le maître Monsieur Dupont. J'étais souvent privé de récréation. Je discutais un peu trop avec mon voisin de classe. Mais je me souviens du jour où mes camarades emmenèrent le 1^{er} ballon de foot à l'école. J'étais si heureux de ne pas être puni ce jour-ci et de pouvoir profiter de cette pause, à jouer au football en leur compagnie.

Appoline G.

Je n'aime personne

Il était 15 h, l'heure de la récréation. Tout le monde était heureux d'y être, tout le monde dansait, chantait, jouait, sautait, criait son bonheur. Il faisait beau avec un soleil rayonnant. Les oiseaux chantaient la joie de vivre. C'était une merveilleuse journée. Sauf pour moi. Je détestais tout le monde et tout le monde me détestait !

Joséphine L.

Les 15 minutes de bonheur

Il est 10 h 45. La sonnerie sonne la récréation. Je peux enfin sortir dans la cour pour m'amuser avec mes copains. Je saute, cours, prends l'air, je me défoule, crie, bref, le bonheur !

Pauline B.



J'ai faim

Il est presque 11 h 30, j'ai faim. Apparemment Clément aussi, il a le regard fixé sur l'horloge. Jean, lui, reste concentré sur l'histoire que raconte le professeur, même l'odeur des frites de la cantine n'a pas l'air de le déconcentrer. Cette dernière heure va être longue...

Héloïse G.

L'enfer de la classe

Il est 11 h 25. Ce jour-là, j'étais en classe. Maman m'avait vraiment mal coupé les cheveux et tout le monde se moquait de moi. Choupette ! Qu'ils m'appelaient tous ! La honte !

J'avais 8 ans, la maîtresse parlait, expliquait le cours, mais pour moi, c'était du chinois. Franchement, je m'ennuyais à mourir, je dormais les yeux ouverts. Je jette un coup d'œil à l'horloge... encore 35 minutes d'enfer !! Bon, j'arrête de parler. Je vais faire semblant d'écouter, la maîtresse sera contente !

Bénédictte G.

C'est long un cours !!

Il est 11 h 20, encore 40 minutes avant la pause déjeuner. Je trouve ce cours long, très long. Je regarde par la fenêtre le soleil qui brille et je me dis que j'aimerais être dehors par ce beau temps. J'attends encore et encore. Mon voisin aussi impatient que moi regarde la pendule derrière nous. Il est 11 h 30. Etant étonné, mes yeux s'écarquillent. Le temps passe si lentement que j'ai l'impression que ce cours dure une éternité.

Clément B.

Dans la classe avec Kéké

Bonjour, je me trouve dans le fond de la classe. Je regarde l'heure pour savoir combien de temps il me reste pour pouvoir aller manger et ensuite retrouver mon super copain qui se trouve à côté de moi, qui s'appelle Kelton et qui nous fait toujours des têtes bizarres. Avec lui, c'est impossible de passer un cours sans rigoler. Tandis que Gilbert, il est toujours sérieux et attentif. Avec Kelton, on se fait tout le temps punir de récréation. Et pendant la récréation on doit rester en classe. Je vous fais une petite confidence. C'est moi et Kéké qui avons fait cette superbe gravure sur le haut de l'armoire. Surtout ne le dites à personne. Sinon je vais me retrouver à côté de Gilbert.

Eddy V.

Les cours de Madame Huguette

On est en 1956, à Paris, dans une école primaire. Les minutes passent et se ressemblent mais l'heure du déjeuner est encore loin. Il est 11 h 25 et mon ventre gargouille. Je regarde l'heure et mes yeux tombent sur mon voisin. Il ouvre grand les yeux afin de rester éveillé. Le cours de ma maîtresse est ennuyeux, il faut le dire, mais pas trop fort. Le chouchou de ma classe, qui est juste devant, pourrait le répéter. Je m'ennuie et j'attends toujours. Vivement les vacances.

Fanny R.

Les pires minutes de sa vie

Le 1^{er} octobre 1952, à 11 h 20, j'étais assis à écouter le cours de mathématiques du professeur. L'autre élève, derrière moi, n'en croyait pas ses yeux : le professeur qui avait la grippe était venu. Vu sa tête, il était terrifié. Un autre élève assis à côté de lui ne pensait qu'à regarder l'horloge au-dessus de sa tête. Il restait 10 minutes, il n'en pouvait plus. En outre, dans la classe, il manquait un élève car cet élève en question avait marqué « bouffon » sur l'étagère. Il avait pris cher : 150 fois à recopier : « C'est moi le bouffon », 2 heures de colle et une journée de réparation à l'école.

Gauthier R.



Vite, on a faim

Aujourd'hui, le 20 octobre 1955, je suis en classe avec mes camarades, le professeur nous explique comment faire une division. Je suis très attentif comparé à mes camarades. Surtout un, le cancre de la classe, il passe son temps à regarder l'heure plutôt que d'écouter notre professeur. Le jeune garçon à côté du cancre, dit à mon camarade qu'il est 11 h 25, bientôt l'heure s'aller manger.

Charlotte B.

Je comprends rien, j'ai faim, le bonheur !

Aujourd'hui, nous sommes le vendredi 30 septembre 1952 à 11 h 15 précisément. Notre professeur nous donne un sujet de rédaction. Comme d'habitude, moi je n'ai rien compris et me contente de faire un regard abruti pour faire rigoler la classe. Bien évidemment, je me fais disputer. Devant moi se trouve le plus fort de la classe, concentration totale, écoute, entière compréhension, en bref, tout le contraire de moi. Tout le monde commence à se calmer. Mais problème, j'ai faim, plus personne ne parle et mon ventre commence à faire un bruit phénoménal. Mon voisin Charles regarde l'heure et me dit qu'il n'est même pas midi. Je reprends mon regard bizarre mais cette fois, désespéré.

Caroline L.

J'ai faim

Moi Gilles, 9 ans, Gillou pour les intimes, j'attends patiemment la sonnerie pour aller manger, en plus, aujourd'hui c'est poulet petits pois. Le garçon à côté de moi, c'est Adrien, mon meilleur ami, je sais, il fait une tête bizarre mais c'est juste parce qu'il vient d'apprendre que sa mère va se marier avec l'institut et que bien sur, il va être grand frère d'une petite sœur. Ah, j'oubliais, vous voyez le garçon avec les bras croisés ? Ben, c'est Monsieur nerveux, une vraie teigne. Désolé, mais je vais manger, la sonnerie vient de sonner.

Eloïse B.

Une journée de cours

Je regarde l'horloge, 11 h 20, je commence à avoir faim ! Nous étions en cours depuis 9 h et j'ai l'impression que nous avons commencé il y a 10 h et vu la tête de mon voisin, je ne dois pas être le seul à le penser et en plus, il y a ce Paul qui est toujours aussi sérieux. C'est le sacré chouchou de la prof. Bref, il reste encore 35 minutes. Courage !

Marina C.

C'est long...

11 h 20, les cours Oh lala, qu'est-ce que ça peut être long ! Avec un camarade très sérieux qui ne rigole pas et avec un autre qui fait des gros yeux et qui ne ressemble à rien.

Pauline B.

La guerre des boutons

En noir et blanc, cette photo me fait penser bizarrement à la guerre des boutons. Celui avec les grands yeux ouverts me fait penser au personnage principal et son voisin à celui qui dit « si j'aurais su, j'aurais pas venu » petit gibus.

Apolline G.

Le choix crucial

Il est exactement 11 h 25. Je suis impatient qu'il soit 30 pour rentrer à la maison car j'ai faim ! Mais d'un côté, j'avais peur, car mon copain Robert et moi, on a fait de grosses bêtises. On lui a coupé les cheveux et ce n'est pas du tout réussi ! Je risque de me prendre une fessée par mon papa. En plus, la maîtresse nous a puni car on a écrit une soi disant insulte sur le meuble. Je vais encore plus me faire engueuler. Je dois choisir, soit je ne rentre pas et je ne me fais pas disputer, mais je vais mourir de faim ou alors, je rentre manger mais je serai puni à vie !

Joséphine L.

Ma dure enfance

Bon...plus que 35 minutes encore de math. J'en ai marre. Heureusement mon ami me parle mais il est presque, voire plus pressé que moi de finir ce cours pour aller jouer avec moi, c'est un rebelle, ce petit gars. Il est tellement un problème que quand le prof était parti, il a marqué « le prof de math est un bouffon ». Le prof ne le supporte plus. Moi, hier, mon père a voulu me couper les cheveux pendant que je dormais mais je ne me suis pas laissé faire et du coup, j'ai ce trou sur les cheveux. Claude, c'est l'intello de la classe, toujours en train d'écouter le cours, de plus il se croit beau. Un de ces jours, je vais lui effacer sa petite tête d'ange d'un coup de poing et lui aussi il en a marre. Après avoir mangé et la récré, on ira en art plastique. Celui-là, c'est mon cours préféré, en plus la prof est trop sympa et belle, si j'avais le courage, je la demanderais en mariage, de plus elle est célibataire, donc elle ne pourra pas me refuser.

Kelton A.

Moi, Gillou

Je m'appelle Gille, mais tout le monde me surnomme Gillou. Le petit garçon avec la vieille houppette, c'est moi, si je me souviens bien, nous étions en train de faire en contrôle de français. Ah, je m'en mordais les doigts, qu'est ce que j'étais nul en conjugaison ! A côté de moi, il y avait Michel, étant, lui aussi très mauvais en français, nous faisons la paire ! Devant nous, c'est Jean-Childebert, c'était un petit intello, qui pinçait toujours du bec et qui avait cette manie de croiser les bras, ce qui pouvait m'énerver. Enfin la journée était presque terminée car je finissais à 11 h 30 cette fois-là.

Adrien P.

Mes souvenirs d'avant

Je me souviens, c'était en 1956. Je regardais le professeur qui nous donnait plein de leçons, pour qu'on fasse l'étonné sur la photo que le journaliste était en train de prendre. Déjà, je n'aimais pas les photos mais en plus tous les élèves étaient partis. On se retrouvait tous les deux tétanisés devant le tableau, à part Arthur qui regardait depuis vingt minutes l'horloge de la classe.

Dewaine B.



Atelier INFREP



Durant l'époque du camping, depuis que j'étais devenu un Indien à la peau brune et aux cheveux frisés, j'avais gagné deux ou trois centimètres, quelques souvenirs et peut-être une ou deux rides. J'étais surtout heureux d'avoir hérité d'une septième cicatrice, la plus secrète et la plus magnifique de toutes. Celle laissée par Yasmina dans la chair de ma mémoire. J'allais bientôt avoir douze ans. C'étaient les deuxièmes vacances de ma vie. Les dernières aussi. L'été suivant fut un été de cendres.

Camping - Seuil - 2002

*Les mots utilisés pour créer le texte sont :
Liberté Apprendre Réfléchir Souvenir Tache Sourire
Connaissances Bonheur Enfants Samedi Mars Neuf*

La chasse aux papillons

Les papillons volent au dessus des massifs, des fleurs et des arbustes.

Le Samedi 9 Mars 2011, des enfants plein de bonheur et de sourire vont essayer d'attraper des papillons avec leur main, pour apprendre le souvenir de l'été.

A l'école le lendemain matin, chacun a attrapé un papillon pour apprendre à connaître leur vie.

L'un des papillons a une tache sur l'aile droite. Une fois l'exposé terminé, les enfants réfléchissent à leur image pour les dessiner.

Les dessins terminés, les papillons s'envolent en toute liberté.

Jonathan

Un souvenir d'enfance

Un souvenir sucré

Une fois quand j'étais petite je me suis perdue dans un magasin et une dame m'a emmené à l'accueil. En attendant mes parents une caissière m'a donné un bonbon ; alors, les fois suivantes aux courses j'allais toute seule à l'accueil en faisant semblant de pleurer et je disais que j'étais perdue (juste pour avoir un bonbon).

Floriane



Le souvenir d'enfant

Un jour à Auchan, deux enfants très turbulents s'amusaient à glisser dans le magasin, de façon à se pousser et à tomber sur les articles. Voyant cela la sécurité intervint très rapidement, mais ces enfants turbulents couraient très vite et glissaient sous les barrières de façon à semer la sécurité.

Ils s'échappèrent et s'en sortirent sains et saufs.

Dilan

Le Souvenir d'un match

Un soir de juillet 2004, j'étais invité chez un ami pour regarder la finale de l'Euro 2004 au Portugal. Elle opposait le Portugal à la Grèce.

Je me souviens du but de la Grèce, signé Charisteas. Au coup de final, on sentait l'exaltation emporter le stade et j'étais heureux que les Grecs remportent cette finale.

Malik

Mon souvenir préféré

Je me souviens la première fois que j'ai pris le bateau

C'était un car ferries c'était pour aller en Angleterre

Et j'étais avec ma sœur.

Pascaline

Un bon anniversaire

C'était un samedi du mois de mars, où je me rappelle encore des souvenirs.

C'était mon anniversaire, je venais de prendre 9 ans.

Et comme tous les enfants, j'essaye d'apprendre, de réfléchir.

Puis le soir venu j'avais le sourire aux lèvres.

Car je savais que j'allais avoir beaucoup de cadeaux.

Arrivé le soir, j'ouvre mon premier cadeau, c'est un vélo.

C'était du bonheur pour moi car je pouvais avoir un peu plus de liberté, sortir, respirer...

Pourtant, je n'avais aucune connaissance en vélo.

Puis j'ai réussi au bout de trois essais.

Car je suis tombé trois fois et je me suis fait une tache sur mon pantalon.

Je ferais mieux la prochaine fois.

Frédéric

Il est 11 h 20. Je m'appelle Yannick.

Je suis assis au dernier rang, je suis étonné car on se fait prendre en photo par un artisan peintre. Mon copain Fred à côté de moi s'en fout, il est juste pressé de partir rentrer et manger. Mon ennemi de devant lui s'appelle Dilan, il essaye de garder son calme et d'être sérieux, car d'habitude c'est un élève perturbateur.

Yannick

Une cour de récré joyeuse

En 1956 des enfants jouent à l'école. Chacun d'eux court et d'autres sourient en sautillant. Le proviseur prend le temps d'observer la récréation. Un garçon intimidé par le photographe a un petit sourire subtil.

Rodrigue

MOHAMED HMOUDANE



Les Mercurielles, le soleil...

Cherbourg, contrairement à ce que je craignais, n'était pas plongée - comme le sont souvent ces villes du Nord - dans un brouillard épais. Le ciel, ce 27 septembre, était d'un bleu limpide, piqué d'un soleil radieux. Le réchauffement de la planète y était certainement pour quelque chose mais je m'en souciais peu, je me surpris même à le bénir, en sortant de l'hôtel, m'appêtant à une longue flânerie ! L'atelier d'écriture que je devais animer ce jour-là était en effet prévu pour 18 h 30. J'avais donc toute l'après-midi pour jouer les « touristes », moi le banlieusard !

Une longue flânerie, c'est trop dire ! Mes déambulations, dois-je reconnaître, se limitaient au centre historique de la ville. J'aime les lieux chargés d'histoire. J'aime les écouter, leur parler.

Sans doute, ces rues pavées, étroites et ombrées, que je parcourais à présent, comme si je suivais le cours sinueux du temps, étaient-elles le théâtre de tragédies, d'épidémies, de famines, de guerres et de conquêtes - l'ombre de Napoléon figé dans le marbre ou le bronze, juché sur son cheval, ne plane-t-elle pas sur la cité ? - mais j'éprouvais, à chacun de mes pas nonchalants, une sensation de paix et de sérénité. Aussi, avais-je l'impression, pour quelques instants, de m'approprier la ville, de ne pas être complètement un étranger.

Plus tard, j'échouai à la terrasse ensoleillée d'un café, sur une place. Dans peu de temps, je rejoindrais Brigitte Poulain à la médiathèque où l'atelier aurait lieu. Je relus une dernière fois le premier chapitre de *Black boy*, roman de l'écrivain afro-américain Richard Wright, dont je me servais comme matériau de travail. L'enfance. L'écriture. Le réel. L'artifice. L'aveu. Le masque...autant de questions soulevées, débattues, avant que les participants - y compris les réticents qu'il fallait inciter à « affronter les démons » - ne se mettent à écrire. L'échange et le partage marquaient ce premier atelier comme, d'ailleurs, le second qui se déroula le lendemain, dans l'après-midi, avec la complicité de la compagnie théâtrale l'Elan bleu.

Là, l'enfance embrassa l'émigration. Les participants devaient, dans un premier temps, donner la réplique à une lettre imaginaire, recueillie par l'Elan bleu à Taroudant, ville du Sud marocain, écrite par un jeune à son père, travailleur immigré en France. Dans un deuxième temps, ils devaient imaginer un dialogue entre deux gamins de 8 et de 10 ans, sur une plage de Tanger, dans l'attente de traverser le détroit. L'émotion était telle qu'une participante d'origine marocaine, témoin direct de cette tragédie, l'émigration d'enfants trop jeunes, sortit de la salle, presque en larmes.

Reste à dire enfin que j'étais marqué, au-delà de ces moments d'émotions et d'échanges parfois « difficiles », par la qualité des textes des participants, qu'ils soient des chevronnés ou des néophytes. Je l'étais d'autant que le thème retenu pour cette édition, l'enfance, n'est pas chose facile à aborder. L'on risque en effet de rabâcher, lorsque l'on s'y frotte, des clichés, piège que les participants, dans leur grande majorité, surent éviter. Oscillant entre « dévoilement » et « aveu », les textes, souvent drôles et décalés, échappaient à la mièvrerie, aux relents mélodramatiques et aux récriminations.

Je les remercie donc, ainsi que Brigitte Poulain, cheville ouvrière de ces ateliers, et souhaite longue vie aux Mercurielles !

Mohamed Hmoudane

Atelier Bibliothèque Jacques Prevert



“Il était une fois Hassan II sous le bras”, nous rentrâmes à la maison. Tous fiers. J’attendis le retour de mon père pour lui annoncer la bonne nouvelle et surtout pour m’enquérir du cadeau qu’il m’avait promis. Pendant longtemps il m’avait fait miroiter un vélo. Je l’aurais si j’obtenais mon certificat d’études, laissait-il entendre. Que dalle ! A défaut du « deux roues », il me fila vingt centimes à partager équitablement avec la frangine !

Le ciel, Hassan II et maman France - La Différence - 2010

*Imaginer, créer un personnage adulte qui se souvienne d'un moment de son enfance, journée, matinée, intérieur ou extérieur, espace clos ou espace ouvert.
Le banal, le problématique, dénouement ou laisser ouvert.*

Merci maman, merci papa !

C'était un jour comme tous les autres, j'avais à peine six ans quand cet événement se produisit. Cela s'est passé dans la chaleureuse cuisine de la maison familiale où je vivais avec mes parents et mes quatre frères et sœurs. J'étais une enfant calme, chouchoutée par mes grands frères et sœurs du fait de mon statut de « petite dernière ». Je ressentais bien cet amour fraternel et je l'avoue, il m'arrivait d'en jouer pour en profiter encore plus. Je ressentais également très fortement l'amour de ma mère : cet amour maternel, protecteur et qui savait si bien allier douceur et rigueur. Ma mère était femme au foyer. Mon père qui travaillait énormément à l'usine était le gagne-pain de notre famille. Il adorait et respectait sa femme car il avait conscience de tout le travail qu'elle accomplissait dans notre foyer : les tâches ménagères, les comptes et surtout notre éducation qu'elle prenait à cœur. Elle nous prodiguait ses conseils de mère avertie et empreints d'une profonde intelligence. Maman ne savait pas ou plutôt ne pouvait pas nous infliger de punition corporelle lorsque nous faisions des bêtises. Elle laissait cette tâche à mon père qui faisait « le père fouettard » le soir, une fois rentré à la maison, après sa longue journée de labeur. Ma mère lui racontait alors la journée passée, sans oublier d'omettre nos éventuelles sottises. Il nous punissait alors à sa façon. Cela allait de la simple engueulade jusqu'à une claque en pleine figure, voire même le summum, des coups de ceinturon. J'étais donc une enfant paisible et obéissante. Mais ce fameux jour, je me rappelle très bien avoir transgressé un interdit qui pour moi n'en était pas un pourtant... Je me trouvais laide, différente des autres petites filles, à cause d'un énorme grain de beauté planté au beau milieu de mon nez et qui ressemblait plus à un gros bouton qu'à une coquetterie. Alors, me vint à ce moment là, l'idée d'ôter à tout

jamais cette disgrâce qui m'énervait au plus haut point. Et pour ôter ce trop vilain point noir, de façon impulsive et d'un geste de colère, je me suis mise à l'arracher comme je pouvais avec mes ongles rongés, seule, dans cette cuisine. Mais, ma mère arriva à ce moment précis. Dès qu'elle réalisa ce que j'étais en train de faire, elle explosa de colère. Elle se jeta sur moi et me propulsa dans la salle à manger qui jouxtait la cuisine. Et là, devant mes frères et sœurs, elle se mit à me donner, en criant, une leçon de morale dont les mots résonnent encore dans mon esprit.

« Anne, qu'est-ce que tu as fait là ! Arracher un grain de beauté, c'est extrêmement grave ! Tu ne te rends pas compte que tu peux mourir maintenant ! » Moi, mon nez sanguinolent, je l'écoutais, terrifiée. Mes frères et sœurs, assis autour de la grande table, avaient les yeux écarquillés. Ils étaient des spectateurs impuissants et surpris de voir ma mère dans un tel excès de rage.

« Tu vas voir quand ton père va rentrer » me dit-elle, en me secouant par les épaules. Elle n'en dit pas plus, elle se retourna, regagna la cuisine en claquant la porte derrière elle. Je tremblais, remplie d'effroi et je commençais à pleurer à chaudes larmes. Ma sœur de quinze ans mon aînée eut alors pitié de moi. Elle se leva, me prit par la main et m'emmena à l'étage dans la salle de bain. Mes petites jambes flageolaient en montant les escaliers. Elle nettoya mon nez meurtri avec un gant et du savon.

« Regarde-toi dans la glace » me dit-elle doucement. Moi, je n'osais pas lever mes yeux qui étaient restés baissés depuis que ma mère m'avait si violemment disputée. Au bout de quelques minutes, j'ai réussi à me regarder dans le miroir de cette salle d'eau. Mon tarin était rouge vif et je m'aperçus que mon grain de beauté était à moitié arraché. Quand mon père rentra ce soir-là, et qu'il fut mis au courant par ma mère de ma grosse bêtise, j'ai eu droit alors au plus dur des châtiments : le ceinturon. Je me souviens que mon père, le visage dur et fermé, commença alors à ôter ce fameux ceinturon qui tenait son pantalon.

Là, j'ai commencé à paniquer, à vouloir me sauver, en tournant autour de la table de la salle à manger. Cette pièce, je l'avais toujours trouvée grande, mais là, elle me parut si exigüe... Il réussit à me rattraper et devant toute la famille réunie, il claqua avec son fouet de fortune mes jambes et mes fesses. Ma mère ne me consola pas. Je n'ai pas eu le droit non plus à son tendre baiser prodigué pourtant tous les jours au moment du coucher. Quelle tristesse ce fut pour moi. J'ai su, bien plus tard que mon geste que je considérais encore pour une simple bêtise d'enfant, aurait pu effectivement me causer des ennuis de santé. Encore une fois, ma mère avait fait preuve d'une grande clairvoyance. Et vous savez quoi ? Maman avait toujours souhaité, depuis son adolescence, devenir un jour infirmière. Elle n'a pas pu exaucer son rêve. C'est moi, la petite dernière, qui suis devenue infirmière. J'ai marché sur ses pas... C'était comme une évidence...

Merci Maman, merci Papa.

Anne

Nous allions rarement à Paris mes frères et moi et toujours avec ma mère et toujours pour visiter ma grand-mère. Cette grand-mère là, je ne peux pas dire que je ne l'aimais pas mais je ne peux pas dire non plus que je l'aimais. Jamais un mot tendre, jamais un câlin, jamais de reproche non plus, encore moins de tape sur les mains, quant aux fessées, inconnues au bataillon. Moi, j'adorais aller à Paris, pour prendre le train. D'abord on m'habillait avec les habits du dimanche. Puis on montait une longue côte pour enfin arriver à la gare, le quai, la curieuse odeur de créosote du ballast et puis le train qui, venant de nulle part, grossissait dans le lointain et arrivait au quai tout essoufflé dans son nuage de fumée blanche et le grincement de ses roues sur les rails. Il fallait monter vite, mes frères grimpaient comme des singes, moi, il fallait me hisser à bout de bras, terrorisée que j'étais à l'idée de passer sous les roues du monstre d'acier. Ma mère nous installait près des fenêtres et nous regardions défiler le paysage, les villes, les ponts, dessus, dessous, les gares, les gens

qui montaient, ceux qui descendaient. On m'aurait emmenée à New York, je n'aurais pas été plus heureuse. Arrivés en gare St. Lazare, il fallait donner la main. Ma mère la tenait fermement ainsi que celle d'un de mes frères qui tenait aussi celle du frère aîné. Le soir, au retour, on s'arrêterait à la pâtisserie Lebras acheter des rochers à la noix de coco pour mon père et il faudrait attendre la fin du dîner pour en goûter un petit morceau. Puis c'était le bus, avec le receveur qui tirait le cordon et passait dans la travée avec sa petite boîte sur le ventre. Il lui suffisait d'en tourner la manivelle, un petit bruit de crécelle et hop, on avait dans les mains un ticket en forme d'accordéon. C'était drôle. Le bus cheminait vers le quartier latin, alors c'était les voitures, les vitrines, la foule. On était le nez collé à la fenêtre, on lisait tout haut les enseignes et tant pis pour les erreurs de déchiffrage. En arrivant sur le pont neuf on savait que l'appartement de la grand-mère était tout proche. Ma mère nous remettait les manteaux, les gants, essuyant avec son mouchoir un nez, une joue et hop, on était sur le trottoir. On s'amusaient des feux rouges, des caniveaux qui débordaient. Puis on s'engouffrait sous un porche, on débouchait dans une cour jamais ensoleillée au fond de laquelle se tenaient les imprimeries Jean Jacques Pauvert dont on entendait le ronflement depuis l'appartement de la grand-mère chez qui on restait enfermés toute la journée. En fin d'après-midi, c'était le retour, à nouveau les caniveaux débordants, les feux rouges et les vitrines scintillantes, la gare, sombre, inquiétante et bruyante du souffle des machines qui lâchaient des jets de vapeur comme de grosses bêtes piaffantes, impatientes de s'élancer dans la nuit vers la banlieue qui était la campagne à l'époque. C'était un peu triste ce retour vers la verdure et les habitudes. Nostalgie de la ville vite oubliée le lendemain matin. Mais j'avais vécu le différent, l'exceptionnel, et les gâteaux et le petit jouet que ma mère nous achetait pour le retour adoucissaient quelque peu mon impression d'avoir abandonné un pays de cocagne. Un jour, on décida que nous étions assez grands pour aller visiter Notre Dame. Ma mère décida aussi d'emmener l'une de nos grand-mères

qu'on appelait Mélie. Mélie était une brave femme, elle vivait seule dans une maisonnette tout près de chez nous. Elle riait toujours, elle me trimbalait partout. Par exemple, le dimanche c'était la messe le matin, le cinéma l'après-midi et tout ça sur mes petites pattes d'enfant de quatre ans. On était les petits enfants qu'elle aurait pu avoir si sa seule fille, la première femme de mon père, n'était pas morte à 24 ans. Elle était de toutes les fêtes familiales, tous les Noël, toutes les communions. Elle avait dans ses placards des confitures délicieuses, bien meilleures que celles de chez nous, en fait ma mère lui donnait toujours quelques pots. C'était une bretonne bon teint, courte sur pattes, le cheveu noir, la peau mate, les yeux un peu bridés. Elle n'était pas ma grand-mère au sens filial du terme, mais ce fut ma grand-mère de cœur. Bref, nous voici partis à Paris visiter Notre Dame. Il y avait un monde fou, ça rentrait, ça sortait, ça parlait toutes les langues du monde, si bien qu'on n'osait même plus parler notre propre langue de peur d'être ridicules. Alors j'eus l'idée du siècle, tout en cheminant sous les vouîtes sombres, je dis à Mélie : « Dis, Mélie, tu veux pas nous parler en breton, qu'on ait l'air d'être des étrangers. »

Cécile

La rentrée des classes, ce jour, attendu, redouté... Elle avait 3 ans, comme égarée dans cette grande salle de jeu pleine de cris et de rires. Son regard cherchait quelqu'un ; la maîtresse, occupée ; sa maman partie... Elle l'avait laissée à la porte ce matin, des heures si longues ; puis elle était partie avec un petit signe d'au revoir. Puis, plus rien. Oubliée, est-ce possible que sa maman l'ai oubliée ici ? La matinée bien remplie, se ranger, se laver les mains, aller faire pipi, se ranger encore dans la classe avec les autres enfants. Tous ils sont là, ils semblent se connaître, ils jouent. Elle reste en retrait, elle regarde, elle attend. « Il faut aller jouer » dit la maîtresse. Mais comment jouer quand on est seule et peut-être abandonnée. Elle attend, elle regarde, assise seule. Maman est partie à la maison, elle m'a dit, et aussi, je reviens

te chercher ce midi. Mais c'est quand ce midi, c'est long. Pourquoi je ne pouvais pas rester à la maison comme les autres jours. Peut-être je l'embête avec toutes mes questions : « Et pourquoi...Et pourquoi... ». La peur monte, elle a mal au ventre, les yeux qui piquent. Elle va pleurer. La maîtresse tape dans ses mains. Il faut se ranger. C'est quand midi ? Aller faire pipi, se laver les mains. C'est bientôt midi. Elle a froid, faim, sommeil. Elle a mal au ventre, les yeux qui piquent. Une histoire, une chanson. Retour dans la salle de jeu, comme ce matin, pleine de bruits. Puis au bout d'un petit couloir, des dames qui font des signes. Parmi ces dames là, toute cachée par les autres, MAMAN. Vite, aller vers elle, quitter cette pièce encombrée pour retrouver ses bras si longtemps loin d'elle. Enfin elle ose s'aventurer, se lever, se déplacer, courir. Elle arrive dans le petit couloir où sa maman l'attend pour l'emmenner. La maîtresse appelle les autres enfants mais pas elle, elle se précipite et là des mains se tendent pour l'arrêter, l'attraper. Toutes ces dames, pourquoi est-ce qu'elles ne veulent pas la laisser retrouver les bras de Maman. Elle va pleurer, ses yeux piquent, ça y est, elle pleure, elle se débat. Comme dans un cauchemar, les branches qui se tendent vers l'égaré dans la forêt. Maman elle, tend les bras, mais pas moyen d'arriver à elle. Maman est là, tout près, elle sourit. Enfin, c'est midi.

Isabelle

C'était une matinée de printemps, un jeudi précisément, jour de repos hebdomadaire des scolaires de cette époque. Dès le saut du lit, j'avais enfilé mon survêtement neuf aux trois bandes et les chaussures de sport de la même marque : un cadeau inespéré reçu deux jours plus tôt pour mon dixième anniversaire. La glace sur pied du vestibule avait renvoyé une image gratifiante et convaincante : j'étais beau, j'étais fort, presque un homme, prêt à tout. Ma tenue bleue et blanche me conférait l'étoffe d'un héros.

Je filais droit vers le jardin attenant à la maison bordé de tous côtés par un long mur d'enceinte. C'était mon terrain de jeu favori. Un cousin deux

ans plus âgé m'avait initié l'été précédent à son sport favori : l'escalade. Lui, le pratiquait habituellement en forêt de Fontainebleau où, m'avait-il expliqué, on trouvait des gros rochers éparpillés dans des clairières. C'est là qu'il s'entraînait avec d'autres adeptes dont il m'avait vanté l'agilité, la technique, les prouesses.

Le mur d'enceinte du jardin était parfait pour une initiation et même au-delà m'avait-il assuré. Et depuis la venue du cousin, je n'avais cessé d'escalader ce mur sans fin, haut de 4 mètres. J'avais acquis une bonne technique, en travaillant la pose des pieds, le placement du bassin. Mes doigts s'étaient durcis et je parvenais désormais à progresser sur toute la longueur du mur, accroché aux moellons sans poser une fois le pied au sol.

Vers 10 heures, ma mère m'avait appelé : « Viens avec moi, je vais au marché ». Le marché se tenait déjà à cette époque dans le centre ville entre les grandes tours de la place Divette et la prison. Tandis que ma mère tâtait les coupons de tissu, je m'impatiençais, rêvant de sommets, de pics vertigineux, de faces verticales, de dièdres et de fissures. Ma mère tenait dans sa main la même étoffe depuis une éternité sans prendre de décision. Je m'éloignais de quelques pas. Mon regard fut attiré par la cabane de chantier où s'activaient deux ouvriers en bleu de travail. Ils prenaient leur pose du midi. « Ramène-nous des frites » gueula l'un d'eux à l'ouvrier qui passait à côté de moi. Derrière eux, une double échelle était appuyée contre le mur d'enceinte de la prison, des rouleaux de fil électrique jonchaient le sol.

Je crois que je n'ai pas réfléchi plus de deux secondes quand j'ai vu l'ouvrier rentrer dans la cabane de chantier. En un éclair, j'étais sur l'échelle. L'aboïement de l'ouvrier sorti de sa cabane comme un diable de sa boîte me stoppa net à mi-course.

« Qu'est-ce que tu fous là ? Descend tout de suite ».

Son visage haineux emporta ma décision : je filais vers le haut. Quelques secondes plus tard, j'étais assis sur le faite du mur. A mes pieds, le marché étalait ses couleurs criardes. Il y eut des cris d'en bas et d'autres plus loin

sur les côtés. Puis comme un grand silence et je vis tous les yeux braqués vers moi. Et enfin un cri strident plus fort que les autres : celui de ma mère qui avait enfin lâché son coupon. « Philippe, mon Dieu, descend ! ». Trop tard, j'avais déjà repoussé l'échelle. Je m'assis plus confortablement à califourchon, un pied côté marché, un pied côté prison. Dans l'ombre du chemin de ronde, deux uniformes bleus venaient de faire leur apparition. Je ne sais plus comment s'est conclue cette affaire, mais quarante ans plus tard, mon cousin et moi conservons toujours précieusement la photo qui avait fait la une de la Presse de la Manche, celle d'un garçonnet de 10 ans en survêtement Adidas assis sur le haut du mur de la prison.

Patrick

L'odeur de la région parisienne sous la chaleur sèche de l'été... Aujourd'hui, c'est une sensation de souvenir pleine d'émotion. Mais à cette époque, elle était synonyme de terreur, d'abandon. Je n'étais qu'une toute petite fille, seule dans ses sandales blanches achetées par maman avant de partir dans le magasin de la rue Gambetta. Je portais ma robe en liberty préférée et mes barrettes roses. Pourtant, je me sentais si mal, assise au fond du jardin, les yeux perlés par les larmes. On venait encore de m'abandonner.

Je l'avais pourtant promis à Julia que je ne me ferais plus jamais avoir. Mais voilà, on m'a collé dans la voiture, en pleine nuit, papa a conduit, maman a dormi et au matin, nous voilà chez Mémé...

Montgeron, maison de famille, jardin de curé et Mémé. J'allais devoir rester là au moins un mois, à m'ennuyer, à tourner, à devoir imaginer je ne sais quels jeux pour m'évader.

Cette année là, mes parents n'ont même pas attendu le lendemain pour partir. Tout pressés de se retrouver seuls et surtout pour éviter les remontrances de Mémé sur le manque de nouvelle, de visite, sur la maison qui aurait bien besoin d'un bon bricoleur (n'est-ce pas Jean...). Ils sont partis après le déjeuner du midi, à l'heure du journal télévisé où le tic-tac de l'horloge a laissé la place au carillon.

Mémé m'a demandé de déguerpir dans le jardin, pour pouvoir regarder les nouvelles et s'occuper de la maison. Maintenant, je sais qu'elle m'aimait, mais c'était comme ça, l'amour ça ne se montre pas. Elle le témoignait en me donnant à manger, en m'achetant mon pain au chocolat du goûter et en me tenant la main pour traverser la rue, au-delà de ça, moins j'étais dans ses jupes, mieux c'était.

Le jardin était immense, plein de recoins, d'arbres et de lieux où se cacher mais seule, quoi faire ? J'espérais que Julia allait venir, mais rien, personne. Pourtant, l'année précédente, elle était arrivée au beau milieu du potager habillée en indienne et nous avons passé tout l'été à jouer et discuter. Mais là, rien, ils m'avaient tous bien abandonnée... Il ne me restait que mes yeux pour pleurer, recroquevillée en position foétale sous le cerisier, en me tenant les genoux déjà plein de terre.

C'est à la fin de la journée, quand le soleil a décidé de se mêler aux branches du cerisier et à chauffer moins intensément qu'elle est arrivée. Julia. Enfin. Je reniflais bruyamment, m'essayais les yeux en laissant de larges bandes terreuses sur mes joues et arborais le plus beau sourire pour accueillir mon amie d'été. Elle avait décidé pour son arrivée de mettre une tenue de chevalier. Elle avait toujours de ces idées ! Nous avons décidé rapidement de profiter des quelques heures qui restaient avant le dîner, pour mettre en place un jeu. Nous nous sommes rapidement mises en quête d'un château. Je serai la princesse, elle, le chevalier me délivrant du dragon. Le décor n'était pas compliqué à trouver, le jardin débordait d'endroits et de choses facilement détournables pour un enfant plein d'imagination. J'ai donc investi le magnolia en château, coupé des roseaux pour faire des lances, déplacé plusieurs bottes de paille pour le dragon et on s'en est donné à cœur joie.

Fini les larmes, bonjour les cris, les hurlements de terreur face au dragon, les coups de roseaux pour embrocher le monstre. Au bout d'un moment, Mémé inquiète de ne pas me voir venir goûter et interloquée par le bruit, est arrivée en haut de l'escalier menant au jardin. Elle m'a regardée un moment avec étonnement, puis avec interrogation et enfin

avec mécontentement. Elle a choisi le moment où le dragon agonisait sous mon coup de lance, Julia sur son dos lui tenant la gueule pour éviter qu'il ne crache des flammes, pour me crier : « Sophie, arrête donc tes bêtises, tu as vu dans quel état tu t'es mise, vient donc goûter et te laver. C'est quand même incroyable de te regarder jouer avec autant d'énergie comme si vous étiez deux. » Je me suis retournée, échevelée, rouge, transpirante vers Mémé, puis vers Julia. Elle avait disparu, plus de boucles brunes, plus de chevalier, elle s'était bel et bien évaporée... et je ne l'ai jamais revue.

Emmanuelle

Elle est encore là. Maintenant à six mètres du sol. L'écorce a repoussé autour, formant un bourrelet en deux parties. D'ici dans la pénombre du sous-bois, la cicatrice semble éclairée exprès par un rayon de soleil oblique. Côté sombre de l'arbre quelques restes de chanvre pendent encore, qu'un passant ordinaire confondrait avec la mousse du tronc. Le merisier se souvient de nous. Et qui d'autre ? Ce hêtre où était noué l'autre bout de la corde a été abattu depuis longtemps. Un bel arbre, parfait, avec de solides branches horizontales judicieusement placées pour que mes sandalettes en plastique y trouvent un appui confortable. Il gênait le tracé du Fair Way à ce qu'il semble. Pour marcher sur la corde, on enlevait les sandalettes. Paulette s'élançait, sans réfléchir, en courant presque, se tenant de la main droite à la branche du merisier, puis s'y cramponnait, s'arrêtait, faisait demi-tour prudemment et trouvait toujours une excuse : « oh la la la la, y a trop de vent aujourd'hui. ».

Christian avait sa technique, ayant vu à la piste aux étoiles un équilibriste tenant une perche, il expliquait avec force détails scientifiques « les forces du haut, les forces du bas, tout ça à cause de la terre qui tourne espèces d'idiotes, c'est mathématique, les filles ça comprend jamais rien... » Etc.

Ensuite, il prenait deux longs bâtons bien lisses « deux perches, c'est mieux au cas où j'en perde une.. » et avançait sur la corde en s'appuyant sur ses deux béquilles. Quand j'y pense, ce n'était déjà pas si mal.

Moi j'apprivoisais la corde sans me lancer vraiment, un tout petit pas glissé lentement, le temps de sentir la chaleur du chanvre, je traversais parfois en faisant le cochon pendu sans regarder en bas, les yeux vers les rayons obliques à travers le vert. Un jour, j'ai tenté la traversée. Il me semblait possible en me tenant à la dernière feuille de la dernière branche du merisier de la main droite, de tendre suffisamment la main gauche pour attraper la première feuille de la première branche du hêtre. J'ai glissé doucement un pas après l'autre, le silence s'est fait, les deux autres se taisaient, les oiseaux aussi, le vent, tout... J'ai fait ce que j'avais pensé faire, la feuille allongée dans la main droite, j'ai saisi l'autre feuille ronde, légèrement, en souriant. De là où j'étais j'ai aperçu l'ennemi, le fils Gérard. On s'en méfiait avec ses regards louches et ses gestes bizarres. J'ai glissé en bas de l'arbre en faisant signe aux autres et on a plongé tous les trois dans le tas de feuilles mortes au pied du talus. Souffle retenu, ce n'était pas la première fois. On l'a entendu passer sur le chemin. Longtemps encore on est resté tapis. Et puis Paulette n'y a plus tenu, elle a éclaté de rire en hurlant : « Je vais pisser dans ma culotte ». Christian riait aussi, tous deux se roulaient par terre. Je les regardais sans comprendre, debout, secouant les feuilles mortes de l'année dernière, humides et à moitié pourries, pas de quoi rire vraiment. J'avais encore dans la main droite la feuille du merisier.

« T'as traversé en tenant la feuille comme ça tout le temps » disaient les autres, « tu croyais qu'elle tenait toujours, tu la tenais comme ça en l'air ».

Liliane

Je devais être alors en CM1 ou CM2. Tout le long du large couloir menant dans les classes, juste au dessus des patères où nous accrochions nos manteaux, des étagères arboraient des oiseaux empaillés : grand tétras, faisan doré, aigle aux serres recroquevillées sur un tronc d'arbre.

L'école avait du hériter des dépouilles d'un ancien musée municipal d'histoire naturelle d'avant guerre. Cette grande école bâtie en pierre meulière avait côté cour son préau et un grand espace goudronné planté de 4 grands tilleuls, idéal pour jouer aux 4 coins...Le côté jardin étant plus mystérieux. Un grand carré de terre en friche donnait sur la rivière l'Ourcq. Les instituteurs n'ayant pas la fibre potagère n'entretenaient pas ce vaste espace. Il fallait descendre un raidillon au coin de la cour d'école pour aller au jardin, une barrière fermant le tout.

La première fois que je sautais par-dessus la barrière, ce fut pour courir après un ballon en me cachant...Je cherchais assez longuement la balle de caoutchouc dissimulée dans les hautes herbes. Je remarquai alors que l'école, au rez de chaussée reposait sur des arches ouvertes comme les charretières de nos fermes cotentines, ouvertes à tout vent. Des piles de caisses s'étagaient, laissant voir pour le gamin que j'étais, des trésors...

Je revins quelques jours plus tard, sous prétexte d'aller aux toilettes. Des caisses emplies de merveilles : d'autres oiseaux ou bêtes empaillées : tatou, écureuils ou lémuriers. D'autres contenant des minéraux, des coquillages, des carrés de marbre polis multicolores. Véritable et merveilleux trésor pour un jeune de 10 ans. Des traces de boue sur les caisses indiquaient que les caisses devaient avoir les pieds dans l'eau à chaque crue de la rivière. Et j'étais scandalisé (je le serai encore) que de telles beautés dorment dans un endroit aussi sordide. J'avais bien du mal à m'endormir en pensant à toutes ces beautés de la nature entassées dans ces caisses à la merci des plus grands dangers. J'avais du rapporter d'un voyage scolaire au bord de la mer, une ou deux coquilles, misère ! Mais qu'était-ce face aux haliotides irisées, aux troques étincelantes ou aux nautilus des mers du sud. Je pensai immédiatement à mon pote Jean-Marie, lui seul aurait le cran de m'accompagner pour faire main basse, disons le mot, sur une partie infime de ce butin. La description que je lui fis du contenu des cartons suffit à le motiver sans qu'il ne fasse d'objection. Il était exclu de faire quoi que ce soit pendant l'école,

nous étions trop surveillés. Après l'école, il était quasi impossible de pénétrer dans la cour, de pousser la lourde grille grinçante juste entre les maisons du directeur, le père Latuile (pas commode) et d'un instit... Venir par le jardin, bien sûr ! Mais la traversée de l'Ourcq était dangereuse. Le jeudi suivant était consacré pour les plus grands qui passaient le certif, à l'épreuve du Brevet sportif populaire. Tous les gamins du canton de 14 ans devaient venir sauter, grimper à la corde, faire leur 100 mètres dans la cour de l'école. Il n'y aurait personne dans les classes dont les fenêtres donnaient sur le jardin.

Avec mon pote Jean-Marie, nous imaginons donc de pénétrer dans une longue cour commune possédant un mur mitoyen, jusqu'au bord de la rivière, de passer par-dessus le mur pour sauter dans le jardin. Nous n'avions pas prévu qu'un énorme chien aller gueuler en s'agitant à rompre sa chaîne, nous avons du progresser par bonds, nous cachant de tas de bois en tas de bois pour éviter d'être vu du père Maton, un vieux charron..Il est bien sorti trois fois de chez lui, inquiet de l'agitation de son berger allemand. Mais nous avons réussi à passer. Se faire la courte échelle pour passer sur le mur fut un jeu d'enfant. Dans la pénombre de ce sous sol poussiéreux, seuls nos yeux brillaient de bonheur. Nous avons remplis nos poches de minéraux et de coquillages. Par les soupiraux du fond, nous voyions les copains plus âgés s'agiter devant le jury. Les cris et les coups de sifflet couvraient largement nos remuements de caisses. Le petit sac à dos rempli, nous avons repris le chemin inverse. Puis nous sommes allés nous partager le butin dans le blockhaus de l'allée des soupirs...Quelle aubaine ! J'en étais quitte à bien travailler à l'école pour me faire offrir à Noël un livre sur les coquillages.

Le cambriolage de l'école ? Personne n'en a jamais rien su. J'avais trouvé mon meilleur ami. L'année suivante ce sous sol a été aménagé pour faire trois classes supplémentaires. Que sont les caisses devenues ?

Daniel

Je me souviens, et combien de fois, avoir tiré les jupes de ma mère en ânonnant que je voulais aller à l'école. La maison se vidait le matin des quatre plus grands et j'étais livrée à moi-même entre ma mère qui soufflait un peu, et ma grand-mère qui n'apparaissait qu'en cas de crise majeure face aux cinq monstres hurlants.

Ce jour là fut le jour, j'avais atteint mes six ans réglementaires.

Fière du tablier gris, j'entrais dans le monde inconnu des grands. Que ce jour ne fût pas celui qui décida de ma haine de l'école me surprend encore, car ma haine a été beaucoup plus tardive.

La maîtresse venait de refuser à ma voisine de sortir. Quand mon tour fut venu de sentir mon ventre gargouiller, je n'osais pas lever le doigt. Je me tortillais et n'écoutais plus rien, je serrais mes fesses et écrasais le banc de tout mon poids.

Alors la maîtresse m'interrogea. Et comme je me levais avec appréhension, je sentis aussitôt une coulée chaude et poisseuse sur mes cuisses, atterrir sur mes chaussures et envahir la travée. Je sentis surtout les effluves effroyables envahir l'espace clos de la classe.

La maîtresse resta bouche-bée sans doute, mais pas longtemps. Elle m'enjoignit de sortir, d'enlever ma culotte et de rentrer illico chez moi. Elle ne m'accompagna pas, je rentrai à la maison en pleurs, les jambes écartées, le cœur éclaté.

Brigitte



Par un mois de décembre glacial, la neige faisait son apparition, le jour et la nuit se confondaient. Notre petit Antoine jouait dans la cour, courant après les flocons de neige. Ses éclats de rire égayaient cette journée d'hiver. La tante était aux fourneaux à préparer un repas chaud pour la famille. Antoine fut attiré par d'autres rires venant des maisons voisines, malgré l'interdiction de sortir de chez sa tante.

La curiosité était la plus forte, sans se faire remarquer il quitta la cour, courant comme un chevreau. Il se trouva face à une bande d'enfants plus âgés que lui ; ils le regardèrent un peu surpris, puis le jeu reprit de plus belle. La neige tombait de plus en plus fort, le jour baissait et l'insouciance de l'enfant s'installa peu à peu. Les grands emmenèrent Antoine dans le bois voisin ; ils jouaient, criaient, sautaient.

Ils commencèrent la fabrication d'un bonhomme de neige. Antoine et Emma cherchèrent une grande branche, un caillou, puis tout à coup tout le monde avait disparu. Seuls dans cette forêt, la neige épaisse cachant leurs pas, ils se mirent à pleurer, crier, hurler. Aucune réponse, la neige étouffait les bruits. Ils restèrent assis au creux d'un arbre pendant de longues heures, essayant de chanter pour cacher leur peur quand au loin une lueur d'espoir apparut, la lanterne d'oncle Alfred qui venait à pas feutrés, appelant doucement les enfants pour ne pas les effrayer. Que les retrouvailles furent douces et bonnes devant un repas chaud !

Sylvie G.

Dans une campagne du fin fond de la Bretagne, quatre enfants issus de la même fratrie, leurs parents étant frères et sœurs, jouent autour d'un puits, le seul lieu communal où toutes les personnes tous âges confondus viennent puiser l'eau potable pour les tâches ménagères indispensables. Je vous décris ce puits : un seau pend au bout d'une chaîne, cette dernière entourée autour d'un immense morceau de bois cylindrique suspendu de part et d'autre des montants du puits.

La joyeuse ribambelle tourne, crie, coure autour de ce lieu de vie, toujours visité par une personne ou l'autre.

Un des garçons, le plus âgé, pose une question : Quelle est la profondeur du puits ?

Une des filles répond : Jetons un caillou et comptons le temps écoulé entre ce moment et celui où nous entendrons le plouf.

Aussitôt dit aussitôt fait. Une fois, deux fois, encore et encore, mais le calcul n'est pas toujours très exact. Pour essayer de trouver la réponse si attendue, une des filles propose de mettre des cailloux dans le seau et de le faire descendre. Tout le monde adhère à cette idée.

Les enfants remplissent le seau, le font descendre un peu, de plus en plus vers le fond, mais le seau prend de la vitesse et les enfants ne peuvent plus ralentir sa descente vertigineuse qui entraîne la chaîne mais également le système en bois, et quelques pierres de l'édifice du puits.

Tous les enfants tombent sur le bord du puits, réalisent la bêtise qu'ils ont commise : comment le dire aux parents sans se faire gronder ? Ils décident de changer de lieu de jeux.

Une heure après, une voisine vient chercher de l'eau pour faire la vaisselle et découvre le puits hors-service. Tout le village est alerté en peu de temps. Des adultes ont bien remarqué les enfants jouant autour du puits une grande partie de l'après-midi et ils cherchent les coupables.

Les enfants viennent tous penauds raconter leur mésaventure, les parents sont très fâchés mais un adulte propose que la punition soit d'aider à la réparation du puits.

Si vous vous promenez dans cette campagne bretonne, vous pouvez toujours admirer ce puits qui fut baptisé pour l'occasion le Puits des enfants. Plus personne ne vient chercher de l'eau à ce puits mais l'eau y est toujours potable et fraîche...

Sylvie H.

C'était la dernière année d'école primaire et vingt à vingt-cinq gamines de tous âges se pressaient deux par deux sur les bancs et tables. Mademoiselle Alice surveillait de très près les élèves qui préparaient le Certificat d'études : il fallait des résultats.

Geneviève rencontrait quelques difficultés avec les trains qui se croisent ou les gâteaux à fractionnement. Ce jour-là était particulièrement difficile et les explications répétées dans un jargon de plus en plus obtus pour elle la mettait dans un état d'énervement qui bordait ses yeux de larmes. L'angoisse se lisait sur son visage. Jamais elle ne comprendrait et tant pis pour le diplôme. Certaines gamines malicieuses riaient, d'autres prenaient une part de sa peine.

M^{lle} Alice distribua les devoirs du soir avec bien sûr des problèmes à résoudre (s'il y a problème, il y a forcément une solution). Entêtée et pour avoir le dernier mot, toute ragaillardie Geneviève lança avec force : les problèmes, je ne vais pas les faire. Mlle Alice crut à une rebuffade passagère mais assurément pas suivie d'un effet négatif. Elle se trompait.

Le lendemain, à nouveau enfermée dans la grande salle, chacune des élèves attendait la suite de l'incident. Geneviève fut invitée à donner les solutions des robinets qui fuyaient.

- J'avais dit que je ne les ferais pas.

La surprise fit se retourner comme un parapluie dans la tempête Mademoiselle Alice qui n'en croyait pas ses oreilles, mais elle ne dit rien, seulement un Bon ! Pour Geneviève la partie était gagnée, pas de sanction, pas de morale, une lettre à la poste. Elle affichait modestement un air triomphant et pensa qu'après tout : on a beau être élève, il faut savoir dire non, et que le surnom d'emporte-pièce attribué par sa mère était pleinement justifié.

L'affaire aurait pu en rester là. Que nenni ! Deux jours après, par un matin de pluie d'avril, la chaîne du jeu de l'épervier qui criait dans la cour s'arrêta net. On vit arriver Geneviève et sa maman la tenant par la main et portant son sac plein de livres.

L'enfant se sentait rassurée par la tiédeur des doigts de la mère protectrice mais les choses ne pouvaient rester sans dénouement.

La classe rentrée dans un calme inhabituel se taisait. On sentait une peur, une appréhension des choses à venir. M^{elle} Alice se tenait près de son bureau, les bras croisés, sans expression sur son visage.

Geneviève s'avança vers elle, apparemment aussi calme, mais son cœur battait fort sur ses tempes. Le chemin était long. Elle crut ne jamais arriver près de l'estrade. A la dernière marche, elle s'agenouilla devant M^{elle} Alice et lui marmonna, les yeux rivés sur le plancher - Pardon, Mademoiselle.

M^{elle} Alice, émue, releva son élève et l'embrassa sur les deux joues.

Va à ta place lui dit-elle.

Les visages se détendirent. Pour un peu, on aurait applaudi le dénouement de la scène.

L'incident avait pris une ampleur pas forcément souhaitée par M^{elle} Alice. L'humiliation devant les copines avait blessé Geneviève, mais chez les M. on ne badine pas avec l'autorité. Geneviève ne raconta jamais la leçon de morale faite à la maison. Elle a du l'oublier mais la dureté de l'estrade sur ses genoux elle la sent encore.

Janine

Atelier Maison pour Tous



Il n'y avait pas de doute pour moi, si la révolution éclatait, c'était à mon grand frère, ce héros, et à personne d'autre qu'il reviendrait d'en être le leader. Je le voyais alors à la tête de guérilleros, habillé en treillis, un keffieh palestinien autour du cou, une kalachnikov en bandoulière, en train de marcher sur Rabat, pour l'assiéger, tels nos ancêtres les Ighouaghen. Il allait défoncer le grand portail du palais royal quand j'entendais soudain ma mère crier : « Mais qu'est-ce qui t'arrive ? T'es devenu sourd ou quoi ? Je te demande pour la millième fois d'aller chercher le pain au four ! »

La révolution était en marche !

Le ciel, Hassan II et maman France - La Différence - 2010

Problématique de l'émigration
Lettre de reproches du fils resté au pays à son père émigré. Le père répond.

Après lecture de ta prose, jeune homme, je suis tout tourneboulé. Vingt ans, mon fils a vingt ans et se pavane devant les gazelles avec des Converse, des lunettes Ray-Ban et le toutim !

Mais de qui se moque-t-on ?

Quand le BTP va, tout va - à moi la construction des tours de Babel en me gelant les fesses ! Heureusement que je peux me réchauffer auprès de ma blonde décolorée de notre chambre de bonne au 6ème étage Station Trocadéro vue plongeante sur la Tour Eiffel.

En douce France, je me prends pour Charlie Chaplin : un petit boulon, une clé à molette, une chaîne d'êtres humains ; et que je répète les mêmes gestes ! Heures après heures ! Nuit après nuit ! C'est sûr mon fils ! L'immigration à Paris ça ressemble à la Dolce Vita ! Ma blonde Véronika n'est pas trop dépaylée ! C'est une Moldave (Superbe)

Je voulais que ta mère vienne en France, mais elle voulait mettre dans l'avion ses sœurs, ses cousines, ses tantes ! Alors, comme les chambres de bonnes à Paris ne sont pas extensibles, j'ai préféré gagner seul le flouse ! Ça nous a permis de jouer les richards et d'en mettre plein la vue aux copains.

Je ne veux pas te filer le bourdon mais je n'oublierai jamais le regard méprisant des français sur notre tête basanée, notre hygiène basique, sur nos rites religieux ! Et le ramadan, crois-tu que c'est facile d'être un bon musulman ! Quand tu as froid, quand tu travailles des heures et des heures pour nourrir la famille restée au Bled. Non ! Fils ! Tes 20 ans sous le soleil ne te donnent pas le droit de m'insulter. Je t'offre un aller Paris pour que tu puisses goûter aux matins paradisiaques d'un éboueur à Paris, 10 degrés à la météo. Il est 5 heures, Paris s'éveille ! Et quand tu auras gagné assez d'euros, je pourrai vivre comme un pacha avec mes 2 femmes, sous le soleil du Maroc, cher pays de mon enfance !

Marianne

Mon très cher Simo,

C'est en pleurant et en me sentant terriblement coupable que je me suis couché hier soir. Couché est un bien grand mot car en réalité, toute la nuit, tes mots, pareils à des coups de poing frappés avec rage, ont meurtri mon corps et mon cœur. Mon cher fils, te dirais-je la tendresse que j'éprouve pour toi à cet instant. La tendresse et le chagrin de te voir prisonnier d'une toile d'araignée que tu m'accuses d'avoir tissée. Je pleure sur ton enfance volée et le désarroi de ta mère. Crois-tu que cela me soit indifférent ? Je pense souvent à vous et souvent avec honte mais vois-tu, l'homme que tu as connu n'existe plus, ou plus exactement s'il existe encore aujourd'hui, c'est pour lui-même et par lui-même. Enfin il me semble ! Avant de venir en France, mon destin était tracé tout comme le tien l'est déjà sans doute... Respect de la tradition, loyauté, responsabilités... Mon Dieu, quel fardeau pour nous les hommes et les femmes arabes voués à servir Dieu et sa famille sans jamais s'opposer à ce système qui, oui, je l'affirme aujourd'hui, est l'antithèse même de la vie. Tu ne peux pas imaginer l'exaltation qui a été la mienne en me sachant ici, enfin libre ! Libre, mon fils, m'entends-tu ? Libre de m'asseoir à la table d'un café après ma journée de boulot et de siroter ma bière en admirant les passantes légèrement vêtues. Je te choque ? Oui, je sens que je te choque ! Mais, je te le dis en toute sincérité et avec tout mon amour, toute cette liberté m'a métamorphosé. Jamais plus, je ne pourrais retrouver la prison que tu appelles la famille. Pardon si je te blesse, mais à quoi servirait cette réponse si elle était dénuée de vérité. On m'a appris et on t'apprend mon fils, à devenir ce qu'on voudrait que tu deviennes. Je t'en conjure, libère-toi de ce joug. Moi, j'ai choisi ma vie, ma vie ! Même si c'est vrai, c'est au prix d'un abandon qui continue de me hanter. C'est, je le crois, le prix à payer en attendant qu'un jour peut-être, toi et tes frères puissiez enfin vivre comme des hommes libres.

Je t'embrasse très tendrement.

Ton père.

Zohra



Mon fils

La vie en France n'est pas aussi facile comme on le prétend... de l'autre côté. Je ne vous ai pas oubliés, malgré les apparences je ne vous oublie pas. Je ne retrouve plus de travail depuis la fin du chantier... Je ne reviendrais pas au village sans avoir réussi à réaliser mon rêve de départ en quittant ma famille et mon village pour une vie meilleure. Je souffre également (déracinement, solitude, isolement) loin de mon pays et des miens. En ce qui concerne la femme blonde, ce n'est que fabulation et mensonge. Le mariage arrangé, vous êtes, toi et ton frère le fruit de cette union. Vous êtes toujours dans mon cœur. J'espère un jour prochain revenir auprès de vous.

Hadjou

Bonjour Simo, mon fils,

Je réponds à ta lettre qui m'a touchée au plus profond de mon cœur. Tu sais, fils, je me suis exilé en France pour pouvoir gagner de l'argent et envoyer à ta mère la plus grande partie de ce que je gagnais. Tout simplement, pour qu'elle puisse assurer le mieux possible votre scolarité et votre éducation. Tu ne me dis pas dans ta lettre si tu as bien réussi à l'école ? Et tes petits frères ? Je sais, mon fils, que la charge a été lourde pour toi. La place d'aîné n'est jamais facile. J'ai beaucoup travaillé pendant ces douze longues années et la vie n'a pas été facile pour moi, l'étranger, l'arabe qui venait manger le pain des français. J'habite dans un logement modeste, dans un grand immeuble, entouré d'autres grands immeubles, dont les façades se délabrent de plus en plus avec le temps. J'ai très souvent l'impression d'être parqué comme un animal, un voyou, un voleur... L'Atlantique me manque. L'océan... Mon argent, je l'ai gagné à la sueur de mon front. Je travaille dans une usine de métallurgie dans le Nord-Est de la France. Tous les jours, je prends l'autobus pour me rendre à l'usine. Le travail est difficile, très fatigant et je gagne peu. J'ai un jour rencontré une blonde comme tu dis. Je me sentais si seul et j'avais besoin à nouveau, en rentrant à la maison, de la chaleur d'une femme, de la bonne odeur de la cuisine que tu sens en montant l'escalier et en arrivant au pas de la porte. Cette femme est comme ta mère, le pilier de mon nouveau foyer. Tout tourne autour d'elle. Tout lui incombe. Le ménage, les courses, la cuisine et...l'éducation des deux enfants que j'ai eu avec elle. Eh oui, Simo, tu as ici un petit frère et une petite sœur. Tu sais, ma nouvelle femme a du sang arabe. Ses parents sont des immigrés algériens qui ont refait leur vie en France, dans les années soixante : la France était si accueillante à l'époque pour les étrangers qui venaient y travailler pour faire le sale boulot que les français ne voulaient pas faire. Ma femme est donc née en France. Elle est de confession musulmane comme nous. Elles sont voilées comme au pays. Ce n'est pas un mariage arrangé comme tu le penses. Je l'aime et la respecte tout comme j'ai aimé et respecté ta mère.

J'aurais tant aimé tous vous emmener avec moi, il y a douze ans, mais c'était impossible ! Maintenant, revenir au pays pour corriger mes fautes ? Quelles fautes ? Celle de vous avoir tant aimé au point de devoir vous quitter... de vous abandonner comme tu penses. Lis, s'il te plaît pour moi cette lettre à ta mère. Raconte aussi à tes frères ce qu'est ma vie en France.

Je t'embrasse, mon fils.

Anne

Cher fils,

Il fait froid ici en Normandie comme dans mon cœur depuis que j'ai touché ta lettre. Je ressasse sans arrêt dans mes longues nuits d'angoisses la faute que j'ai commise, celle de vous avoir délaissés, ta maman, tes petits frères et toi. Sache, mon fils que tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour vous, je sais que de vous envoyer chaque début de mois 2 500 euros ne supprime pas le fait que je vous manque et que je vous fais du mal à vous tous, ma famille, je sais aussi que tu as de lourdes responsabilités. T'occuper de Malik, lui qui était si petit et si malade, mais ton petit frère a été opéré grâce à l'argent que j'ai envoyé.

Prends conscience fils que ton petit frère ne serait hélas plus de ce monde si je n'avais pas pris cette décision de partir là bas au milieu des vaches et des cochons mais cette blonde, comme tu la surnommes, est aussi la clé de notre survie à tous, elle est, je te le rappelle, la plus riche héritière de la côte Normande et grâce à son aide, ton petit frère est sauvé. Oh, je sais, tu vas me dire et Maman, que fais-tu de Maman ? Mon fils, ta maman est dans mes pensées chaque seconde que Dieu fait de ma vie, chaque chose, chaque mot me la rappelle, son visage hante mes nuits et mon amour pour elle ne cesse de s'accroître au fur et à mesure du temps qui passe. Puisse-t-elle me pardonner un jour de l'avoir trahie...

Ma blonde ou plutôt Diana « la clé de la survie »...

Diana, en échange de ce mariage, m'offrirait l'argent nécessaire à la survie de notre famille et en même temps, je lui sert de couverture pour cacher sa liaison avec la duchesse de Bedford. Ce pacte nous arrange tous les deux. J'ai une chambre au 2^e étage du manoir et tout ce que je désire, en échange de mon silence.

Mon fils, mon très cher fils, ne juge pas ton vieux père. Tout ce que je fais, je le fais pour les miens car comme tu le sais, là-bas, au bled, c'est la misère et la famine et sans cet arrangement, vous n'auriez pas tenu le coup. J'écrirais à ta mère, d'ailleurs, j'ai du lui écrire 10 000 fois mais chaque lettre finissait dans ma corbeille à papier car je n'arrivais pas à coucher sur papier ce pourquoi je l'avais quittée et ce mensonge que je traîne, oui, ce mensonge me ronge. Pourquoi lui ai-je inventé que je partais en déplacement en Normandie. Quel imbécile je fais, j'aurais dû lui expliquer ma rencontre avec Diana et le pacte qu'elle me proposait. Mais non, j'étais trop orgueilleux, je ne voulais pas que ta mère ait honte de moi, qu'elle s'aperçoive que j'allais marcher dans cette combine pour sauver notre famille, elle m'a toujours vu travailler, courber l'échine et là, me rabaisser...

Fils, pardonne moi, j'ai honte, j'ai honte.

Je jure sur l'honneur que je serais de retour dans deux mois et que je ne vous quitterai plus.

Si, mon fils, ma chair, mon sang, ton papa revient vite.

Je ne te l'ai jamais dis mais sache que je t'aime, mon fils.

Je te quitte de la plume de mon stylo mais pas de mon cœur.

Je vous aime très très fort.

Papa

Jessica

Bonjour fils,

Je suis vraiment désolé de t'avoir imposé ça mon fils. Mais quand j'ai vu cette touriste française blonde, c'était elle la femme de ma vie. J'avais toujours rêvé de vivre en France car j'aurais un bon travail avec un bon salaire. Et puis j'ai la forte impression que si je reviens à la maison comme tu le dis, vous ne m'accepterez plus car je sais que c'est impardonnable ce que je vous ai fait. C'est sûr, il y aurait des tensions. Alors mon fils, c'est pour te dire que tu ne me reverras plus jamais.

Au revoir, fils.

Ton père qui t'aime.

Alex



Dialogue entre un ado et un enfant candidats à l'émigration clandestine, à Tanger, sur un port, une plage, en bord de mer...

Rachid âgé de 15 ans et Ahmed 10 ans sont sur cette plage de Méditerranée à Tanger, tout à côté du port. Ils sont assis sur des rochers. Leur regard est dirigé vers l'horizon, suivant des yeux un bateau qui part au loin. Ils sont partis ensemble de leur village natal, il y a deux jours, avec l'idée de gagner l'Europe, leur terre promise.

- Tu n'as pas peur Rachid ? dit Ahmed.

- Non, pourquoi, tu as peur toi ?

- Non. Mais comment on va faire pour monter sur un bateau sans se faire voir ?

- Ecoute, dit Rachid, j'ai un plan, c'est Simo qui m'a donné l'idée. Son grand frère a réussi à partir de Tanger sur un de ces bateaux. Simo, lui, a pris peur et est revenu au village, mais il a tout vu.

- Ah bon ? s'interroge Ahmed, et qu'est-ce qu'il a vu ?

- Et bien, il a vu son frère à la tombée de la nuit se faufiler le long d'un bateau à quai, et il a attendu le bon moment pour grimper dedans et s'y cacher. Le bateau est parti le matin de bonne heure vers l'Italie, il me semble.

- L'Italie ? jubile Ahmed, le pays dont tu m'as tant parlé ?

- Oui, là où on sera mieux qu'ici...

- Tu sais, je crois en ce que tu m'as dit, Rachid, je crois que là-bas, ce sera mieux.

- Oui Ahmed. A nous la liberté, qu'on en finisse de notre passé et de notre enfance pourrie ! Quel espoir on avait ici de toute façon ? Ce soir, on montera dans ce bateau là, tu vois, celui là-bas, le bleu et rouge.

- D'accord, acquiesce Ahmed.

- Demain, tu verras, nous serons loin et à deux, nous serons plus forts. Les autres, on s'en fout ! On se battra tous les deux pour y arriver !

Rachid et Ahmed redeviennent silencieux, tout en mangeant leur pain sec, avec plein de rêves dans leurs têtes.

Anne

- Majid, passe-moi une clope !
- Tiens,...fait chier Malik, y'a les bleus qui rôdent encore, impossible de s'approcher des bateaux !
- T'as bien failli monter pourtant hier...
- Ouais, putain de clebs ! Si y'avait qu'les bleus, je serais déjà à me la couler douce : Paris, le Lido...les blondes, la BM...J'en ai marre de ce pays de merde !
- Ouais, mon pote...Et moi, à Paris, on m'appellerait Monsieur Malik, costard croisé, photographié avec Rachida Dati...La classe mec...
- T'as vendu combien de paquets de clopes aujourd'hui ?
- Que dalle, Majid, ouallou, avec le ramadan, c'est ceinture pour tout le monde !
- Sauf le soir, heureusement. J'suis retourné voir ma vieille hier pour becter, tout juste si elle m'a reconnu au milieu de toute sa marmaille ! J' te jure que si j'me marie, j'aurais que deux mômes et qu'j'les aimerais vraiment...
- Ouais, ben moi, ma vieille, j'peux plus retourner la voir. Chaque fois que j'y vais, elle fond en larmes. Elle a tellement peur que je meurs noyé qu'elle s'agrippe à moi et chiale...
- Tu parles mec, et même si on meurt noyé, qu'est-ce qu'on en a à foutre hein ? Ici, de toute façon, c'est la mort !
- Malik, passe-moi une clope !

Zobra

Tanger, jour de marché.

Sliman 15 ans, Pépito 10 ans

Pépito : Dis, Sliman, c'est quand on mange ? Dis, Sliman, c'est quand on va avec les parents ? Dis, Sliman, on peut emmener le raton laveur ?

Sliman : Dis, espèce de petite tête microbienne, tu vas me lâcher ! On mangera des tortillas à t'en faire péter le ventre à Madrid. En attendant d'embarquer et de manger ta portion de couscous, bois un coup d'eau !

Pépito ! tu m'écoutes quand je te cause ! Raton laveur, mygale ou python, les animaux n'immigrent pas. T'as bien compris ? Les parents s'en occuperont.

- Dis Sliman, c'est quand on voit Madrid ?

- Pépito, t'es vraiment une tête de pioche ! On va bientôt embarquer, tu pourras dormir et quand tu te réveilleras, la cousine Fatma nous fera visiter Madrid et ses lumières.

Marianne

Sur une plage de Tanger Désert, deux jeunes garçons observent. Ils pensent à l'Europe, comment ils pourront la traverser. Le garçon de 15 ans explique leur plan :

- Bon, il faut pas qu'on se loupe si on y arrive, on aura peut-être la chance de survivre et de se faire adopter par une famille d'accueil.

- Ecoute mon ami, je te le redis, monter dans le camion qui nous emmènera en Europe, je te le dis, on fonce droit vers la mort, dit le garçon de 10 ans. Puis le plus âgé s'énerve.

- Oui, je sais, mais t'es énervant, tu ramènes tout à la réalité.

- Bâ, j'y peux rien moi, c'est impossible ton plan. Je dis ce qui est vrai. Il n'y aura pas le lapin d'Alice au pays des merveilles qui nous emmènera en Europe.

Puis les deux garçons regardent la mer agitée.

Le grand : Je vais pas abandonner. A nous deux, nous serons invincibles.

Nous verrons ce que nous réserve l'avenir.

Alex

Sur une plage de Tanger, un petit garçon court comme un fou, on dirait qu'il veut échapper à quelque chose ou à quelqu'un. Il court, il court si vite qu'il percute un jeune garçon.

- Hey ! Tu peux pas regarder où tu vas gamin !

- Oh ! Excuse-moi, mais je suis tellement content et puis j'ai une énorme aventure à vivre alors, bon, bon, j'm'en vais...

- Attends, mais où tu vas comme ça ? Et puis c'est quoi ton énorme aventure ? Raconte, c'est quoi l'délire ?

- Non, j'peux pas te raconter. Puis tu comprendrais pas, t'es trop vieux !

- Trop vieux, comment tu m'parles la, ho ! T'as cru qu' je marchais en déambulateur ou quoi ? Pff, j'ai 15 ans gamin !

- Ah ouais, ben désolé, t'es très grand alors, j'croisais... et pis, moi, j'ai 10 ans et pis j'parle pas aux inconnus ! Il est coupé par le grand :

- Hey, vas-y, attends mais dis moi, c'est toi que j'ai vu dans le groupe des gosses qui partent pour le grand voyage, hein, c'est toi, j'te reconnais, tu m'as d'jà bousculé au moment où Sam le passeur a dit qu'il fallait faire des groupes de deux.

- Oh, ben mince, tu fais partie du voyage aussi, trop cool, dis-moi, raconte-moi, on fait comment pour aller là-bas, toi qu'est grand, tu dois savoir où on va !

Jessica

Port de Tanger.

Il pleut des cordes, tant mieux, les flics voudront pas se faire mouiller.

Oui mais on verra pas le bateau

T'inquiète. Ils savent où on est. Y'aura un signal.

T'as pris de l'argent où ?

Dans les poches de papa, il a gagné beaucoup au marché ce matin.

Oui mais le diram, ca vaut rien en France.

Avant la France, Yacine, y'a l'Espagne, ca nous permettra de tenir un peu. En Espagne, on m'a dit qu'on pouvait travailler sans papiers dans les tomates.

Mais le passeur, tu l'as payé comment Kader ?

Laisse tomber Yacine, moins t'en sais ...

J'me doute... Tu crois qu'maman va s'inquiéter ?

Yacine, si t'es un bébé, t'avais qu'à rester

Ca va être long encore tu crois ?

Y f'ront signe, j't'ai dit, colle-toi plus contre le container.

J'ai hâte d'être sur l'eau Kader, ça voudra dire que ça y est !

Rêve Yacine, c'est la moitié du chemin.

Brigitte

FABIENNE JUHEL



Cherbourg.

D'abord, il y a le nom porté par cette ville de mer : on dirait le début d'une lettre adressée à un ami : « Cher Bourg... », plutôt, une carte postale qu'on écrirait à la terrasse d'un petit café au soleil d'Octeville...

Je n'étais encore jamais allée à Cherbourg. Claudie m'avait dit, quand tu seras là-bas, va voir La Hague. C'est beau, tu verras. La Hague, le décor de ses Déferlantes...

Je n'ai pas vu La Hague, pas eu le temps ; je ne l'ai pas encore dit à Claudie. Parce que Cherbourg m'aura bien occupée.

J'ai arpenté la ville de nuit, de nuit pour commencer. Avec Mohamed, passant d'un bar à l'autre, d'un bar à la gare, de la gare à la rade. Les troquets ferment toujours trop tôt quand on est en bonne compagnie. Alors, on a étiré la nuit jusqu'aux premières heures du petit matin.

C'est beau une ville la nuit, dit le poète. Oui, c'est toujours beau une ville la nuit. Une ville d'eau sous un ciel étoilé, une ville où les bateaux de pêche sont allumés comme des sapins de Noël. Une ville silencieuse que l'on remplit de ses pas qui sonnent sur l'asphalte. Une ville dont on explore la moindre impasse, la petite cour dérobée, où l'on franchit des passerelles interdites, où l'on admire des coques des bateaux en rade dans des chantiers déserts...

Le lendemain, au bout d'une nuit écourtée, j'ai poussé jusqu'au port de Chantereyne dans une lumière blanche qui me donnait mal à la tête, pour voir les ferries passer.

Sur un bout du quai, strié de fientes de mouettes isocèles et bavardes, j'ai réfléchi à la thématique de l'enfance sur laquelle j'allais travailler ces trois jours, avec des hommes et des femmes dont certains avaient dû prendre un ferry pour venir sur cette terre des Droits de la Femme et de la Citoyenne - La Maison Olympe de Gouges a été ma première escale - quand il leur a bien fallu quitter une terre, une patrie, une langue natale, et à ces hommes, ces grands adolescents à la dérive, qui auraient bien voulu, eux, en prendre des ferries pour changer de vie, se faire la belle, la malle, l'échappée belle...

La maison d'arrêt aura été ma dernière escale.

Un de mes exercices en atelier d'écriture, exercice emprunté à Perec, s'inspire de ses « Je me souviens » réveillant un panel de souvenirs communs à une génération; ils sont liés à des odeurs, à des douceurs, à des figures tutélaires, aux anniversaires, aux apprentissages, aux cadeaux... surtout, ce sont des souvenirs liés à des « premières fois »... la première fois qu'on a vu son père pleurer, la première fois qu'on a fait du vélo sans roulettes, la première fois où on a pris un bateau - tiens encore ces ferries... - le premier livre, le premier film, la première grande colère, la première peine, la plus grande joie, le premier vrai baiser d'enfant, et encore la première fois où la famille réunie est partie en vacances dans le Cotentin, avant le divorce, avant la séparation, avant les larmes, avant les déchirures.

Merci à ces femmes, à ces hommes, à ces jeunes lycéens de m'avoir fait partager un peu de leurs premières fois. Et merci à Brigitte d'avoir rendu cela possible.

Fabienne Jubel

Atelier Maison Olympe de Gouges



J'avais vu juste : dans les archives, j'ai découvert un mois de correspondance addictive avec une certaine veuve des îles.

Puis, maman est rentrée de son voyage avec un sourire de vestale, le feu aux joues et les cheveux défaits.

La nuit même, j'ai fait payer à Nadine son sourire figé, ses pommettes en Celluloïd et ses cheveux emmêlés.

La verticale de la lune - Zulma - 2005

*« Je me souviens des jeux à l'élastique dans la cour de l'école.
Je me souviens des lettres de vermicelle que je mangeais méthodiquement
en composant mon prénom.
Je me souviens que mon vélo Peugeot était un cheval indien. »... continuez*

Je me souviens de mon lapin Jeannot
Je me souviens de mon premier vélo
Je me souviens de la corde à sauter dans la cour de l'école
Je me souviens du décès de ma grand-mère
Je me souviens de la naissance de ma première fille
Je me souviens de ma première punition
Je me souviens de mon premier amour
Je me souviens du décès de mon chien Mousse

Christine

Je me souviens des jeux de cartes avec mes frères et sœurs.
Je me souviens d'être tombée dans une bassine d'eau en reculant dans
la cour de l'école.
Je me souviens de l'odeur des feuilles de châtaigner quand on les tissait
pour faire des couronnes.
Je me souviens de l'odeur des draps légèrement humides quand je
dormais chez ma grand-mère paternelle.
Je me souviens des dessins de la tapisserie dans une ferme où nous
allions le dimanche.
Je me souviens de l'odeur des fritons quand on faisait les canards gras.
Je me souviens de l'édredon où je m'enfouissais quand il faisait très froid.
Je me souviens des lectures du Petit Prince que notre institutrice faisait
chaque matin.
Je me souviens d'une treille avec un banc, il y pendait des raisins dorés.
Je me souviens d'un projecteur de film qui enchantait nos samedis soirs.
Je me souviens de mes pleurs quand Crin Blanc disparaît dans les
vagues pour échapper aux gardians.

Line

Je me souviens de la balle au prisonnier dans la cour de l'école.
Je me souviens des journées ensoleillées quand on se trouvait à la plage.
Je me souviens qu'on faisait beaucoup de pique-nique dehors.
Je me souviens du patronage où on faisait de la danse et des jeux.
Je me souviens qu'on se promenait beaucoup avec les copains.
Je me souviens comme tout cela était merveilleux.

Marie-Christine

Je me souviens de ma première école
Je me souviens de mon premier vélo
Je me souviens de mon premier voyage en France

Manyak

Je me souviens quand j'allais à l'hôpital voir ma grand-mère avec des amies
Je me souviens quand je travaillais avec mon frère à la Communauté Urbaine de Cherbourg, je me levais à 3 heures du matin, je le fais encore de temps en temps
Je me souviens quand j'allais avec mes parents à Paris chez ma tante pour Noël, on avait pris le train et on avait du beau temps
Je me souviens quand je travaillais avec mon frère à la CUC, je me sentais bien et c'était un travail que j'aimais bien et que j'aimerai toujours. Quand j'étais plus jeune, je travaillais avec mon frère : on tondait les pelouses chez lui et on pique-niquait et il y avait du poulet, des chips et de l'entrée, des saucisses au barbecue et après on s'amusait ensemble, c'était bien. Je mettais la table et je la débarrassais.

Fabrice

Je me souviens d'avoir visité le Mont Saint Michel en famille
Je me souviens d'être allée avec ma classe primaire au parc Astérix
Je me souviens quand je suis parti en camping en famille

Malik

Je me souviens des saucisses grillées dans la cheminée le dimanche soir.
Je me souviens de l'odeur de vomis de mon livre de lecture à l'école primaire.
Je me souviens que je m'ennuyais pendant des heures dans la voiture
pour partir en vacances en Bretagne.
Je me souviens que je jouais avec la caisse enregistreuse dans la crêperie
de mes grands-parents et que je me faisais disputer.
Je me souviens des glissades en sac poubelle dans la neige avec les copains

Sophie

Je me souviens quand je partais en camping avec mes parents.
Je me souviens de mon dernier jour à l'école primaire.
Je me souviens de mes anniversaires passés.
Je me souviens du premier jour où j'ai su faire du vélo.
Je me souviens de mes étés dans les parcs d'attractions.
Je me souviens de la neige qu'il y a eu l'hiver dernier.
Je me souviens de la mort de mon chien.

Fred

Je me souviens de l'odeur du foin dans les champs.
Je me souviens de mon premier voyage à Paris.
Je me souviens du visage de ma grand-mère.
Je me souviens m'être baigné dans une rivière.
Je me souviens des promenades en tracteur avec mon grand-père,
il était rouge, c'était un D16.
Je me souviens de l'église où j'allais tous les dimanches
avec ma grand-mère.
Je me souviens du bruit du rasoir quand elle se rasait
le dimanche avant l'église.
Je me souviens de l'odeur de son eau de Cologne Saint Michel.
Je me souviens qu'elle ne manquait pas les chiffres
et les lettres et Naggy.

Sandrine

Je me souviens que mon chien s'appelait Tarzan et que je l'aimais vraiment.
Je me souviens que c'était difficile de vivre avec mes parents.

Jora

Je me souviens de ma première colonie...

Je me souviens du jour de la naissance de ma fille, c'était la canicule.

Je me souviens de la route où mon cousin Patrick m'a aidé à faire du vélo pour la première fois.

Je me souviens du jour où j'ai appris le décès de mon papa.

Je me souviens de ma première colonie qui était à Saint-Pair-sur-Mer et où mes parents sont venus nous chercher, moi, mon frère et ma sœur.

On a pris une photo tous ensemble ; nous les enfants, étions maquillés.

Iman



Choisir un souvenir, rajouter deux phrases avec un verbe.

Je me souviens de l'édredon en plumes où je m'enfouissais quand il faisait froid. Le tissu de l'édredon était fait de tous petits motifs entremêlés. Je me souviens que lors de maladie infantine, lorsque j'avais beaucoup de fièvre, je croyais les voir bouger. A partir d'avril, ma mère rangeait les couvertures et les édredons devenus trop chauds. On ne gardait que les draps légers car l'été brûlant s'installait pour cinq ou six mois.

Line

Mon lapin Jeannot

Tous les jours lorsque je rentrais de l'école, j'allais le voir pour lui donner à manger et le caresser. Je l'aimais beaucoup, c'était mon ami.

Christine

C'était après la seconde guerre mondiale, mes parents travaillaient dans différents lieux mais ça ne suffisait pas pour vivre normalement. C'était difficile de nourrir 4 enfants, mais je me souviens de mon enfance avec plaisir.

Jora

Je me souviens de ma première école, je me souviens d'aller à l'école de 10 à 17 ans, je me souviens d'y aller avec ma sœur et mon frère. Je me souviens.....

Manyak

Je me souviens... quand ils entraient par la porte à l'angle de la rue, les clients souriaient en me voyant sur mon haut tabouret de bar. Au moins là, je ne gênais pas le service.

Sophie

Je me souviens des journées ensoleillées quand on se baignait dans la rivière pendant l'été, quand on ramassait des coquillages, des moules et qu'on les cuisait aussitôt et qu'on les mangeait, c'était bon.

Marie Christine

Je me souviens de ma première colonie de vacances à Imbranville en juillet 1998. En arrivant, un goûter nous a été servi par les monos. Il y avait du pain avec à l'intérieur une barre de chocolat, accompagné d'un gobelet de menthe à l'eau.

Malik

Je vois encore l'image de ma grand-mère au goûter où elle épluchait son pamplemousse pour le manger, et du bruit qu'elle faisait.

Sandrine

Je me souviens du premier jour où j'ai su faire du vélo. Le vélo était jaune, j'étais avec mes parents pendant un pique-nique.

Fred

Je me souviens, la semaine dernière, j'ai été chez mon frère bâtir sa maison. Je me souviens quand il faisait beau, j'allais chez ma grand-mère me balader et on jouait au dominos. Je me souviens, la semaine dernière, j'allais chercher ma nièce à l'école. Je me souviens quand j'étais gamin, le directeur me disait d'aller sonner et après, j'allais jouer avec mes camarades aux billes.

Fabrice

Choisir un tiroir de meuble et décrire ce qu'il y a à l'intérieur.

Dans le tiroir du meuble de la cuisine, il y a des bouchons de bouteilles en plastique, des stylos et des briquets qui ne fonctionnent plus, des pointes en vrac, des bouchons de liège, des punaises en vrac, des allumettes cramées, des numéros de téléphone, des piles usagées, des morceaux de téléphone portable, des miettes de pain mais je me demande comment ça arrive là dedans.

Fred

Dans le tiroir de ma cuisine, il y a un « casse pattes » fait maison pour manger les crabes. Le rond de serviette en argent de la communion, des pinces à linge, des feutres et des ziplocs.

Il y a 5 tire-jus pour les oranges, achetés au marché des Vans en Ardèche, des élastiques, des étiquettes de Livarot du poète fromager et des grains de riz perdus.

Sophie

Dans mon tiroir, j'ai mis des cuillères à soupe, des couteaux électriques, des cuillères à café, des papiers, des photos, des ciseaux, des élastiques, un téléphone, des médicaments, du linge, des mouchoirs, des gants de toilette, des chaussettes, un annuaire téléphonique, des tablettes de chocolat au lait, des saucisses de Strasbourg, un calendrier, des gâteaux apéritif et un torchon.

Fabrice

Dans le tiroir du bureau, il y a un livre que j'aime beaucoup et que je veux lire une deuxième fois. C'est une œuvre littéraire d'Alexandre Dumas, Ascanio, où il y a une belle histoire d'amour pour un gros sculpteur, Benvenuto Cellini, qui est auteur de la sculpture « Veneza ». Dans le tiroir du bureau, il y a aussi tous les livres, les papiers et toutes les choses obligatoires pour faire les devoirs de Madame Sophie.

Jora

Dans le tiroir de mon bureau, il y a des photos de famille et d'école qui me rappellent des souvenirs que j'avais oubliés. Il y a aussi des livres que je lis souvent.

Malik

Dans le tiroir du buffet de ma cuisine, il y a mes livres de cuisine, mes manuels d'appareil électroménager, un bouchon de champagne. Il y a aussi des bougies d'anniversaires, des ustensiles de mon robot, des sacs congélations, des sachets détartrants pour cafetière.

Sandrine

Dans le tiroir de mon bureau qui me sert de fourre tout, il y a 2 équerres de tailles différentes que j'utilise pour dessiner, 2 crayons sans mine, un vieux stylo à plume que je n'utilise jamais mais dont j'ai quand même les cartouches, des trombones, une pince à épiler rouillée, un petit porte-monnaie marron que je ne me résous pas à jeter, des étiquettes à fleurs pour les confitures, des petits autocollants pour les cadeaux, du bolduc bleu récupéré (il peut resservir...), des ciseaux pour gaucher (mystère, il n'y a pas de gaucher dans la maison), une vieille pellicule dont je pense toujours qu'il faudrait que je la développe, une boîte à pilules avec des vieilles pièces de monnaie, des punaises à têtes multicolores, un porte-plume pour la calligraphie, un petit pot d'encre de Chine vide, une boîte de mines, trois élastiques, un fusain carré, une boîte à gâteaux en métal avec des cartes postales de Presqu'île en fleurs, un compas, une vieille montre sans aiguilles que j'ai portée longtemps, un dé à coudre, un gros pinceau, un tube de peinture, une petite trousse en cuir tachée d'encre, souvenir de ma vie précédente...quand j'ai transformé ma pièce en bibliothèque, j'ai mis un jour à penser, je jette, je ne jette pas... et finalement après avoir nettoyé la poussière, aspiré les morceaux de fusain, j'ai remis les trois quart des objets rangés autrement. Mes enfants me disent que je suis conservatrice...puis-je continuer à le nier.

Line

Choisir quatre objets de votre enfance et les faire dialoguer.

Une bille, une toupie, un pog, un bout de bâton

Bille : Moi, j'ai été ramassée dans la rue et elle joue plus avec moi qu'avec le pog.

Bâton : Veux-tu arrêter de tourner.

Toupie : Je fais ce que je veux. Toi, on t'a ramassé dans un bois. Tu es un clochard...

Pog : J'ai été échangé contre un autre objet.

Bâton : C'était quoi l'objet ?

Pog : C'est un secret entre moi et Tamara.

Bille : Et elle t'aime bien Tamara ?

Pog : Je suis son chouchou...

Pascaline

Une voiture de course téléguidée, ma console Séga, mon premier vélo rouge, un cube de construction.

Voiture : Le garçon me pilote à l'aide de sa manette.

Console : Bah, moi aussi, il joue avec une manette.

Vélo : Eh bien moi, il me conduit grâce à mon guidon et on va partout, jusqu'au supermarché.

Cube : Moi, je suis bien rangé dans ma boîte et je ne traîne pas partout car il n'oublie pas de me ranger.

Malik

Chaussures, voiture, opinel, vélo, perroquet

J'arrive pas à mettre mes chaussures

Le perroquet, tu vas te taire, on entend que toi

Le vélo pédale plus

L'opinel ne coupe plus, il n'a pas été aiguisé

Le perroquet dit zéro + zéro égal la tête à toto.

Fabrice

La selle de mon premier vélo, des pogs que j'ai piqué à mes camarades de classe, première console vidéo que mon grand frère m'avait achetée avec l'argent de poche qu'il avait, un yoyo clignotant qui ne clignote plus maintenant.

Selle : je m'appelle Rodolphe, je suis une vieille selle de vélo qui vient de loin.

Pog : Moi aussi, je reviens de loin, je suis né dans une console vidéo, pourquoi ? Je n'en sais rien.

Console : C'est normal, je suis ta mère.

Yoyo : Et moi, je suis le yoyo.

Fred

Une petite poupée Barbie, une gourde, une voiture, un oiseau.

Une poupée Barbie, elle vient de se perdre sur une plage, perdue sûrement par une petite fille. La poupée Barbie dit : je suis perdue, j'ai peur, j'ai soif. Elle trouve une gourde. Elle lui dit : gourde, donne-moi un peu de ton eau. Oui mais je suis coincée. Je ne peux pas ouvrir. Barbie voit une voiture et dit à la voiture : emmène moi avec toi. Celle-ci lui dit : je ne peux pas, je suis sur un circuit. Barbie voit un oiseau, elle lui dit : petit oiseau, emmène moi avec toi. Il lui dit : monte sur moi, je t'emmène au pays imaginaire.

Marie-Christine

Je suis un crayon de couleur, je suis très important pour les petits enfants parce que je leur ouvre le monde de couleurs, je leur fais découvrir les beautés de la nature.

Oh non ! Je suis sûr que pour des enfants, c'est très important les stylos. On les aide à connaître les lettres, l'alphabet et enfin la sagesse.

Jora

Boîte à trésors... couvercle fermé :

- Poussez-vous, vous êtes trop lourds pour moi...Je mérite une place plus grande car je viens de loin et c'est Mémé qui m'a achetée car Choupinette est très étourdie, elle perd tout et moi je permets de vous retrouver !

- Tu n'y penses pas ! Moi, je compte plus pour elle car c'est avec moi qu'elle a appris à écrire. D'ailleurs, dans le porte-monnaie, sur le bois sculpté, il y a son nom...

- Eh toi, le morceau de bois ! Tu sers à quoi ?

- Moi c'est sentimental...j'ai été taillé avec une branche de noisetier de sa maison d'enfance, je ne quitte pas sa poche !

- Et moi aussi, je suis riche, je contiens ses trésors, je contiens un osselet, 3 pièces à trois trous...je peux vous contenir tous les trois...

Le porte-monnaie s'ouvre et les avale.

Line

Mon ours en peluche, plus grand que moi, qui ne me quittait que très rarement.

Mes chaussures en plastique blanches pour aller à la plage et marcher sur les cailloux.

- Dis-moi qui es-tu ? Moi, je m'appelle Victor et je suis le meilleur ami de Kiki. Son ours brun préféré, elle ne se sépare jamais ou presque jamais de moi. Ah non, nous sommes désolées, nous sommes Rosalie et Juliette, ses chaussures préférées pour se promener et elle a besoin de nous plus souvent que de toi. Nous n'allons pas nous disputer, dit Victor, en fait Kiki nous aime beaucoup tous les trois.

Christine

Les groseilles rouges, le short, le scoubidou, le chef indien sur son cheval s'adressent à l'enfant.

Les groseilles : ta grand-mère t'avait interdit de nous toucher, souviens-toi. Nous étions dans un angle du jardin, sous le belvédère, et elle te surveillait.

Le short : Oui, si j'étais tâché, je te trahissais...

Le scoubidou : c'est pour ça que tu m'as reçu en cadeau, ça t'occupait bien de tirer des kilomètres sur mes nattes de plastique, mais ça n'a duré qu'un temps.

Chef indien sur son cheval : tu finissais toujours par venir me chercher finalement. Les bagarres que tu me faisais subir contre les cow-boys étaient toujours à mon avantage, tu avais besoin de renverser le cours de l'histoire et de punir les injustes et les envahisseurs.

Brigitte



Atelier Lycée A. de Tocqueville



Mon père, j'ai répété, pour gagner du temps... Il est écrivain, j'ai dit, il écrit des livres pour les enfants. Il est italien, j'ai rajouté, pour l'exotisme... Papa avait déjà été planteur de cacao en Amazonie, Touareg d'adoption dans le désert de Gobi, bras droit du président bolivien, cobaye scientifique tenu au secret défense et sergent instructeur d'Inuits programmés pour devenir des kamikazes à la solde des autorités tchéchènes. Les pays, c'étaient pour expliquer l'absence de papa...

Ca m'amusait, moi. Ca mettait maman en rage.

La verticale de la lune - Zulma - 2005

Qu'y a-t-il dans le tiroir du bureau de votre chambre ?

Dans le tiroir du bureau de ma chambre, il y a mon poney que j'ai eu il y a 3 ans et qui me remémore de beaux souvenirs. J'avais mis aussi une souris que j'avais achetée en cachette à Jardiland, je lui avais fait des meubles et je la nourrissais avant d'aller à l'école et en revenant. Seulement, après 3 jours dans le tiroir, elle avait fait un trou et s'était échappée ; ma mère est tombée dessus et je me suis fais gronder.

Eloïse

Dans le tiroir du bureau de ma chambre, il y a des vieux tickets de cinéma, des bijoux colorés, une bouteille de parfum vide que j'aimais bien, une petite gourmète, quelques cartes d'anniversaires, un micro de Karaoke cassé, ma première montre reçue à mon entrée en CP, et aussi ma première paire de boucle d'oreilles, des lunettes de soleil avec les carreaux en forme de cœur. Une poupée matte avec la tête cassée, un petit clown en porcelaine. Un petit phoque miniature que mon parrain avait ramené de Guadeloupe.

Marie

Dans le tiroir du bureau de ma chambre il y a des vieilles peluches, ma première peluche rouge et blanche qui me servait d'oreiller, ma première petite cuillère avec mon nom gravé dessus, un fer à cheval que j'avais trouvé dans le jardin de ma grand-mère, mon premier cartable bleu dont j'avais été très fière à la rentrée, mes cahiers de 6è et de 5è qui sentent encore l'encre, mon rapport de stage de 3è avec un beau 18/20 écrit dessus, un gobelet en plastique vert avec de l'eau dedans et des paillettes bleues, et surtout, la boîte à musique jaune et rouge qui diffusait « le lettre à Elise » de Beethoven et à côté de laquelle je m'endormais tous les soirs.

Clémence

Dans le tiroir du bureau de ma chambre, il y a deux tamagotchis qui ne marchent plus mais que je garde. Des vieux prospectus sans intérêt, des photos aux couleurs passées. Sur une de ces photos, il y a un champ de blé. Il y a aussi un vieux kit de magie rick et rock qui ne marche pas trop, mais qu'on a tant de fois essayé d'exécuter. Il y a aussi une boule à neige très kitch. J'y trouve aussi les figurines des Kinder surprise qui sont posées à côté d'une figurine guerrière pour garçon que je n'ai gardé que parce que c'est la première chose que ma mère m'ait achetée comme ça, sans raison. J'ai aussi un vieux jeu en bois avec lequel je m'amusais à construire des escaliers pour y faire glisser une petite voiture. Des stylos à paillettes sans encre mais que je n'ai pas voulu jeter. Il y a aussi une petite chaussette de quand j'étais petite qui protège une figurine de Pluto. J'ai aussi une grande peluche de Mickey qui a été mordue et déchiquetée par le chien de ma tante, mais que j'ai gardée parce qu'elle avait tant de fois absorbé mes larmes, et qu'elle m'avait serré fort contre elle pour me transmettre de jolies images qui me faisaient rêver.

Pauline

Dans le tiroir du bureau de ma chambre il y a un simple bout de bois qui me servait de baguette magique lorsque j'allais dans le bois en face de chez moi avec ma meilleure amie et mon voisin, et où nous inventions des histoires de chevaliers, de fées et de dragons.

Un foulard bleu ciel avec une tâche blanche en forme d'étoile au centre. Ce foulard, je l'avais reçu d'une amie lors de mon voyage au Pérou.

Une photo où l'on me voit avec ma meilleure amie et mon voisin dans notre cabane construite dans les arbres et qui nous servait de refuge, de palais lors de nos aventures imaginaires.

Un petit tableau que ma grand-mère m'avait offert trois jours avant sa mort. On y voit une petite fille d'une dizaine d'années dans une clairière ombragée, entourée d'animaux qui paraissent lui sourire.

Un caillou blanc avec une zébrure noire que j'avais trouvé la première fois que j'étais allée à la mer avec ma petite sœur qui venait de naître.

Un lapin rose tout rapiécé que ma mère avait du recoudre une vingtaine de fois, offert par ma marraine à ma naissance.

Un petit dinosaure noir que j'avais acheté pour ma sœur pour son huitième anniversaire mais dont elle avait peur, elle hurlait chaque fois qu'elle le voyait.

Un miroir brisé qui reflétait mon enfance passée.

Elisa

Dans le tiroir du bureau de ma chambre, il y a des cartes Pokemon qu'un copain de CM1 m'avait données. Il y aussi un grand carton de fèves, j'adorais les fèves et j'adorais les galettes des rois. J'ai une peluche qui tient un cœur, une trousse en forme de lapin que j'ai eue à Pâques dans un paquet de Kinder maxi. J'ai un body board Action Man avec de l'eau dans le tiroir. Une balle rebondissante avec un dauphin à l'intérieur. Des petits soldats gagnés à l'anniversaire d'une copine qui, la nuit, me protègent pendant mon sommeil.

Thomas

Dans le tiroir du bureau de ma chambre il y a au fond, deux vieux blocs Diddl, des stylos qui ne marchent plus mais que je trouve jolis. Plaqué sur le côté, il y a un éventail offert par ma prof de flûte au Japon. J'ai aussi toute une série de photos de mes 4 ans vécus là-bas. Je me souviens des automnes que j'ai passé à chasser les libellules et les grenouilles. Au milieu, il y a des morceaux de coraux et une plume de perroquet ramenés d'Australie. Il y a aussi deux pétards, achetés à la foire de Pont-Croix il y a quelques années. Je revois encore le défilé des vieux tracteurs et des chars à banc avec les petits cochons dans des caisses et mon père qui nous portait sur ses épaules pour voir à l'arrière. Il y a encore des tonnes de babioles dans ce tiroir mais il reste aussi de la place pour de futurs souvenirs.

Morgane

Dans le tiroir du bureau de ma chambre, il y a beaucoup de cartes à jouer, comme des cartes Pokemon gagnées à l'école, il y a encore des billes, des calots, des mammouths gagnés sur les plaques d'égouts devant chez moi. Une toupie Bablayde à moitié cassée. Tous les jouets de Mac Donald et Quick. Les Action Man à qui il manquait une jambe ou une tête ou encore un bras. Un jour, je me suis réveillé et il y avait un Action Man qui n'avait plus de tête alors que la veille, il l'avait toujours. Je me suis demandé pourquoi il n'en avait plus mais je m'en fichais un petit peu parce que dans la journée, je jouais au parachutiste avec lui. Les batailles qu'il y a du avoir dans mon tiroir entre les dinosaures et mes Action Man, cela devait être comme la seconde guerre mondiale. Une fois, j'avais gagné un mammoth contre un de mes copains, tellement gros que j'ai du forcer pour qu'il rentre. Tous les soirs, avant de m'endormir, je prenais mon Télétoise qui était dans mon tiroir. Je le prenais sinon je ne pouvais pas dormir.

Julien

Dans le tiroir du bureau de ma chambre il y a des Diddles, ma sœur m'avait offert la première à mon anniversaire, à mes 7 ans. Des billes qui m'ont été offertes ou que j'ai gagnées en primaire. Une sorte de couverture carrée blanche qu'on met sous les bébés à la maternité. Mes parents en avaient ramenée une, car j'aimais bien. La plus vieille car il y en avait plusieurs, a des nœuds car des fois elle cassait, elle n'est plus très blanche et a beaucoup rétréci parce que je tirais sur les fils. Une photo de moi et de Gauthier pendant le spectacle de CE2. Tous les garçons étaient des pingouins. Le pingouin cherchait les couleurs et moi, au début, j'étais le narrateur et je montrais au pingouin où aller. Plusieurs années plus tard, la prof m'a donné cette photo.

Noémie

Dans le tiroir du bureau de ma chambre, il y a la peluche que ma grand-mère m'a offerte à ma naissance. Elle représente un chien beige avec de longues oreilles, elle n'est pas forcément douce mais je l'aime bien quand même, je ne peux pas la quitter car elle est vraiment importante à mes yeux, puisque j'ai perdu ma grand-mère il y a 2 ans. Les photos de vacances avec mon père. Des petits bracelets que ma sœur m'a donnés avant qu'elle parte de la maison. Ils ont tous une forme différente. Il y a aussi les billes que j'avais gagnées à l'école primaire. Elles me rappellent toutes une personne. On peut trouver aussi la photo de ma grand-mère en noir et blanc, qu'elle m'a offerte le jour de mes 14 ans. Sur la photo, elle porte une petite robe noire avec un col blanc qui rappelle ceux des écolières. Ce jour là, elle m'a dit : « Tu vois, là c'est moi quand j'avais ton âge ! ». On peut y trouver un bocal avec mon poisson rouge, Bob, qui est mort le jour où on l'a acheté. Il y a aussi des bibelots comme un pendentif breton que j'avais acheté pour ma mère mais qu'elle n'avait pas voulu, ou un jeton de Poker que j'ai ramassé par terre et qui maintenant me sert de porte-bonheur. Mais aussi des pièces ramenées de voyages comme celle qui vient du Mexique, ramenée par mes grands-parents. On y remarque dans le fond un cahier qui contient des feuilles mortes et qui me rappelle le froid et la tristesse de l'automne.

Ophélie

Dans le tiroir du bureau de ma chambre il y a des peluches, des photos : celles de mon lieu de naissance, là où je me suis promené. Des photos de mes amis que je ne vois plus, de ma famille disparue. Des jeux vidéos : ceux auxquels j'ai joué avec mon père pendant des heures sur sa console. Je me rappelle lorsqu'il m'a acheté ma première console, le joie que j'ai ressentie.

Alexandre

Dans le tiroir du bureau de ma chambre il y a ma peluche préférée, que mon frère m'a offerte. Je ne pouvais pas m'en passer. Je l'avais toujours, je l'emmenais partout, quand j'étais triste ou fatiguée. C'est un petit lapin marron avec une robe vichy bleue et blanche. Beaucoup de photos qui me rappellent mon oncle, mes cousins et mes cousines que je n'avais pas revus depuis 7 ans. La dernière fois que je les avais vus, j'avais 4 ans. Une photo de mon chien qui est mort il y a de ça 4 ans : j'ai grandi avec elle, c'était la chienne de mon grand frère. Que de bons souvenirs avec elle, les fois où mon frère pédalait sur son tracteur et moi et la chienne étions dans la remorque du tracteur. Les bêtises que l'on faisait, mon frère, ma cousine et mon cousin, comme un été où ma tante avait mis l'arrosage automatique sur la pelouse, que l'on avait si chaud, et que ma tante partie, on a changé le tuyau d'eau froide par celui d'eau chaude ; on s'est bien amusé tous les quatre mais d'un seul coup, la température de l'eau a chuté, est revenue froide et on a vu ma tante arriver toute énervée.

Marine

Dans le tiroir du bureau de ma chambre, il y a un grand porte document avec dedans des photos de moi quand je suis né, de mon enfance avec mes sœurs. Il y a mon bracelet de maternité et des réponses aux faire-part de naissance. Il y a le camélia que mon père a planté dans le jardin le jour de ma naissance, il y a la plage du Kenya avec des palmiers et le sable fin, le bruit de la mer et des vagues qui se dégage. Il y a les arbres dans lesquels je construisais des cabanes avec mes copains, les bottes de pailles volées dans le champ du dessus, posées sous notre balançoire, les cordes pour descendre des tôles clouées à 3 mètres de hauteur, il y a ma fierté d'avoir réussi à monter à l'arbre avant les grands. Il y a aussi les barrières qui nous servaient de balcon du haut de l'arbre et la plaque d'immatriculation clouée sur l'arbre qui nommait notre cabane.

Pierre

Dans le tiroir du bureau de ma chambre, il y a des billes, des boulets, des calots, des mammouths que l'on gagnait à la récré contre des amies. Des toupies Bébleyde et la dernière qui tournait devait nous donner un morceau qui se trouvait en haut de la toupie. Des animaux imaginaires, des petits soldats. Les nuits, mon tiroir bougeait, à mon avis, ils faisaient la guerre. J'avais des Action man. Ils avaient des parachutes et je les lançais du haut de mes escaliers, ils volaient. J'avais 4 Télétubbies qui me protégeaient la nuit, je pouvais dormir tranquillement.

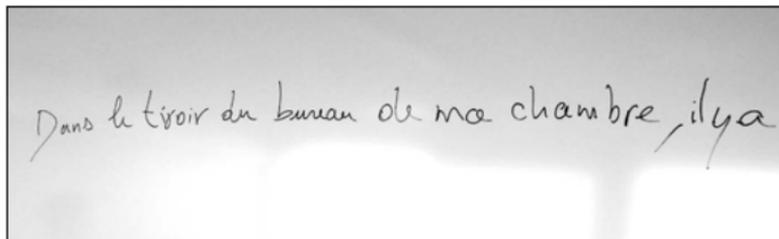
Anthony

Dans le tiroir du bureau de ma chambre, il y a des scoubidoues que mon père m'avait donnés en primaire. Des photos de chevaux et de mon chien.

Une forêt, un soir avec les nicoux (des copains) : on faisait croire à des gamins que la dame blanche habitait dans la forêt et un des nicoux s'était déguisé en dame blanche pour faire peur aux petits.

Une voiture aux carreaux cassés : quand j'étais plus petite, je n'avais pas le droit de m'approcher des voitures car je lançais des cailloux dans les carreaux et les cassait (je me faisais du coup souvent disputer).

Aurore



Quatre objets issus du tiroir se parlent

Lunette de soleil : Et ben moi, je trouve que c'est moi qu'il aime le plus, parce que moi, il m'emmenait partout où il allait.

Tétine : Non, c'est moi parce que c'est moi qui l'ai bercé jusqu'à ses 12 ans.

LS : Oui mais il ne se sert plus de toi !!!

T : Toi non plus, il en a acheté des nouvelles.

Couverture jaune : Mais arrêtez de vous disputer.

C'est moi qu'il aime le plus ici parce que je lui ai servi longtemps.

Même quand il était malade !!!

T : Moi, tous les microbes qu'il avait dans la bouche, je les ai eu aussi.

LS : Moi, il m'a fait tomber et j'avais un carreau de cassé.

Mais bien sûr, vu qu'il m'aimait, il a demandé à son papa de me réparer.

CJ : Une fois, quand il était malade et bien il m'a vomi dessus.

J'étais toute sale et sa maman m'a lavée.

Après ça, il était tout content de me retrouver.

T : Parfois, il me faisait mal mais ce n'étais pas grave parce qu'il devait faire ses dents.

LS : Mais, en fait, lui, il nous aime tous pareil parce qu'il nous a gardé pendant son enfance et maintenant encore.

T : Oui, tu as raison.

CJ : Moi aussi, je pense la même chose. Et les copains, il faudrait peut-être retourner dormir parce que le petit va bientôt revenir de l'école. Bonne nuit. A la prochaine.

T : Bonne nuit à toi aussi !

LS : Oui, Ciao !

Julien

Cheval : le bruit désagréable de cette moto m'a réveillé

Moto : Oui, peut-être que mon bruit te dérange mais l'enfant a toujours aimé mon moteur !

Cheval : Ah, sûrement mais quand je le monte sur mon dos, je lui donne toute liberté.

Moto : Mais je peux l'emmener où je veux, quand je veux , au plus loin, en un rien de temps.

Pompier : Oh, jeune homme ! Vous, à part le rendre heureux, vous ne le protégez pas.

Moto : Arrêtez de vous mêlez de nos activités avec votre dialogue de protecteur.

Eloïse

Un mouchoir en tissu : Peut-être penseriez-vous que vous êtes les plus importants aux yeux de cette fille mais je sais que l'essentiel pour elle c'est moi. Dès qu'elle était toute petite, je l'accompagnais dans sa poche, il n'y avait pas un jour sans que je sois là, collé contre ses hanches, c'est moi qui, quand elle pleurait, essuyais ses larmes avec mon tissu tout doux. J'ai essuyé ses plus gros chagrins, ses plus grandes peines et pleurs. Elle m'aime plus que vous, j'en suis persuadé.

Un Parfum d'homme : Je l'accompagnais aussi tous les jours. Elle me déposait délicatement au creux de son poignet et dès que l'envie la prenait, elle respirait mon odeur en fermant les yeux. Mon odeur la faisait voyager, elle ouvrait les portes d'un autre monde sans limites. Pas un jour se passait sans qu'elle ne m'oublie, sans qu'elle inspire ce parfum que je suis. Je suis alors celui qu'elle aime et qu'elle a le plus aimé.

Une musique : Je lui ai procuré toutes les émotions possibles. Lorsqu'elle était heureuse, elle m'écoutait et dansait en riant. Lorsqu'elle était fatiguée, elle s'endormait avec ma mélodie à ses côtés. Et puis, quand rien n'allait plus, elle pleurait sur ma musique qui la rendait mélancolique. Je l'ai accompagnée dans chaque état, chaque sentiment. Je suis l'essentiel.

Léa

Bout de bois : Où est-elle ?

Tissu : Nous aurait-elle oublié ?

Caillou : Impossible, je compte bien trop pour elle !

B : C'est impossible, c'est moi qu'elle préfère, c'est moi qui lui ai rempli ses journées d'enfant, lui servant d'arme contre les gobelins, les gnomes et les dragons. Je la protégeais et en retour elle m'aimait.

TI : Franchement, que croyez-vous, vous n'êtes que de simples jouets alors que moi, je lui rappelle Maya dont elle a fait la connaissance au pérou. D'ailleurs, c'est Maya que je réconfortais avant qu'elle ne m'offre. Elle n'a pas pu m'oublier, je suis trop important à ses yeux.

C : C'est absurde ce que vous dites. C'est moi le plus important à ses yeux. Je lui remémore la mer, la brise marine, la première fois qu'elle l'a ressentie lorsque sa sœur est née. C'est un moment extrêmement important dans sa vie.

Tableau : Cessez de vous chamailler ! Que croyez-vous ? Le plus important à ses yeux ne peut-être que moi. La grand-mère est plus importante que ses jeux, Maya ou la mer. C'est moi qu'elle aime car je suis la seule chose qui la rattache à sa grand-mère. Alors, cessez de vous chamailler !

Soudain, le tiroir s'ouvrit, la jeune fille prit le tableau, le bout de bois, le tissu et le caillou, les serra dans ses bras, s'allongea sur son lit et se mit à pleurer.

Elisa

Une balle rebondissante : Aujourd'hui, l'enfant a joué avec moi, dit la balle aux soldats et à la trousse.

Des petits soldats : Tu insinues quoi ? Que tu es sa préférée ?

B : Mais évidemment, avec moi, il joue, il rigole, il s'amuse qu'avec vous ben...

Trousse en forme de lapin : Moi, je suis pas là pour l'amuser mais pour l'aider à ranger ses beaux crayons.

S : Et nous, on le protège pendant son sommeil.

B : Laisse moi rire, tu le protégeais quand il avait 5 ans et qu'il avait peur du noir mais maintenant, il n'a peur de rien, et toi, la trousse, ses crayons, ils ne marchent plus et ils sont cassés, donc tu ne sers à rien à part prendre la poussière.

T : Oui, mais il joue avec toi et puis quand il en a marre, il te ramasse, alors que moi je le vois dormir, je le vois ranger sa chambre et quand il range sa chambre, il me nettoie avec son petit chiffon blanc tout doux et il m'observe pendant un long moment.

S : Pourquoi tu dis qu'il n'a peur de rien ? Même étant grand, on a peur. Je suis sûr qu'il est rassuré de nous voir sur son étagère avant de dormir et ce qu'on adore c'est quand une fois par semaine, il nous nettoie, il prend soin de nous comme avec la trousse alors que toi tu es toute sale. Il en a rien à faire de toi.

B. Arrêtez avec vos explications fausses, j'ai raison, il me préfère.

Et là, l'enfant arrive et range la balle rebondissante dans un vieux carton.

Thomas

Une peluche, un baigneur, une poupée Barbie

P : De toute façon, ce soir je serai le premier avec qui il va jouer

B : N'importe quoi, c'est moi le plus important, c'est avec moi qu'elle joue à la maman

PB : Il faut que tu arrêtes de te faire des idées

B : C'es moi le préféré, car elle joue à la maman, au docteur, avec vous elle ne joue pas à ça !

P : Peut-être mais c'est à moi qu'elle fait des câlins, qu'elle prend dans ses bras quand elle est triste.

PB : Avec moi, elle partage le nom de son amoureux, ses joies, ses peines, elle les met en scène. Bref elle rigole.

B : Tu crois vraiment qu'elle ne rigole pas avec moi, je lui fais travailler son imagination, lui fait réfléchir à ce qu'elle veut faire de sa vie...

PB : Tu crois vraiment qu'elle peut se mettre dans la peau d'un baigneur, c'est un bébé, alors que moi, c'est quand elle sera un peu plus vieille.

P : Toute façon, vous avez tous les deux torts ; avec un baigneur, on ne peut rien faire, à part faire areu, areu et avec une Barbie, je ne sais même pas ce que l'on peut faire.

B. Avec moi, elle peut se fabriquer des souvenirs

PB : Je peux l'aider à se fixer un objectif dans la vie, moi, alors que vous non !

P : Elle peut faire tout ce que vous avez dit avec moi, la preuve : beaucoup d'adultes gardent leur peluche de quand ils étaient petits.

B : Attention, elle rentre, taisez-vous, bougez plus !

P : Regarde la, je rêve, elle ne nous prend même pas, nous ses 3 indispensables.

PB : C'est vraiment écoeurant !

Marine

Plume de perroquet, Vieux radeau en écorce, bracelet en ficelle, photo fête de bruyères.

Plume : Je m'ennuie seule dans cette boîte. J'étais pourtant son objet préféré avant... Si j'avais été une plume de stylo, je lui servais encore. Mais je ne suis qu'une simple plume de perroquet.

Vieux radeau : Qu'est-ce que tu dis ? Tu n'as jamais été son objet préféré, j'ai toujours occupé la plus grande place dans son cœur.

Plume : Ah oui ? Et tu peux me dire ce que tu as fait toi, à part flotter comme un simple bout de bois ? Moi je l'ai fait voyager et j'ai rempli ses rêves de milliers de couleurs, j'ai allégé ses tourments.

Radeau : Rien de concret... Avec moi, elle a joué dans la forêt avec ses cousins, elle a passé les meilleures vacances de sa vie.

Plume : Mais tu ne sers plus à rien, tu es tout troué, je ne suis même pas sûre que tu flottes ! C'est moi qu'elle préfère.

Bracelet : Arrêtez de dire des bêtises vous deux, c'est moi qu'elle préfère ! Elle m'a porté des années en symbole d'une amitié très forte.

Photo : Mais elle t'a mis dans une boîte ! Alors que moi, je lui sers encore, je lui rappelle la fête des bruyères où elle a participé avec toute sa famille. Regardez comme ils étaient beaux en costume breton, les uns à pieds, les autres en char à banc. Les adultes jouaient de la musique, les enfants défilaient... C'est l'un de ses plus beaux souvenirs.

D'autres objets : Arrêtez de vous disputer ! Nous sommes très importants à ses yeux, autant les uns que les autres mais de manière différente.

Morgane

Un carnet, une montre, une couverture blanche.

M : C'est chouette, elle me regarde tout le temps !

C : Toi, elle te regarde peut-être mais moi, elle écrit tout le temps sur moi.

CB : Pfff... C'est moi qu'elle préfère, je la connais depuis qu'elle est née.

M : Et alors ? Qu'est-ce que tu fais pour elle ? Tu ne sers à rien.

CB : Si, je l'aide.

C : Et tu l'aides en quoi ?

CB : Je la réconforte, je reste près d'elle et je sèche ses larmes.

M : Je suis plus importante ! Toi, tu n'es rien, juste un tissu.

C : Euh... Je dirais que c'est moi le plus important.

M : Ah oui ? Moi, je lui apprends les chiffres et à lire l'heure car le temps est précieux.

C : Tu es naïve. Moi, elle se confie, elle met ses pensées en moi. Ses peines et ses joies. Je suis son meilleur confident.

CB : Je suis sûre qu'elle me dit plus de choses !

C : Impossible !

M : Pour faire toutes ces choses, il faut du temps.

C : Et s'il n'y avait rien à faire, tu ne servirais à rien !

CB : Nous sommes tous les trois importants ! Nous servions tous.

Noémie D.

Un camélia planté le jour de ma naissance, une figurine Oui-Oui qui chante une berceuse, un bracelet de maternité.

Camélia : Franchement, je suis persuadé que c'est moi le plus aimé, le plus apprécié.

Bracelet de maternité : Non, le plus important, c'est moi. A ses yeux, c'est moi le principal souvenir de son enfance, j'étais la première chose qui lui a appartenu.

Figurine : Vous êtes inutiles, simplement sentimentaux. Moi, j'ai servi à l'endormir pendant toute sa jeune enfance.

Camélia : Mais toi, la figurine, on sait tous très bien que son père t'a brisé en deux pendant que tu chantais.

Figurine : Oui, mais l'enfant m'a gardée dans sa chambre et a versé des larmes en repensant à la douceur que je lui apportais, tellement opposée à la violence avec laquelle son père m'a cassée.

Bracelet : De toute façon, je sais très bien que c'est moi que le garçon regarde avec le plus d'émotion, je sais très bien que c'est moi qui lui donne l'espoir de se souvenir un jour d'un peu de bonheur dans la maison avant le divorce de ses parents.

Camélia : Moi, je l'ai accompagné dès ses premières heures à aujourd'hui et je me souviens encore de tous ses anniversaires, tous ses premiers avril ou j'ai déployé mes fleurs pour le bonheur et le sourire du petit. Tous les matins, il sortait, courait dans le jardin jusqu'à moi et comparait sa taille à la mienne, toujours pour savoir qui serait le plus grand. Et puis toi, le bracelet, tu es oublié dans la pochette.

Bracelet : N'importe quoi, il me regarde régulièrement ainsi que les photos qui m'accompagnent.

Figurine : L'acharnement qu'il a mis pour me réparer est très démonstratif de toute l'affection qu'il me porte. Il en est de même pour nous trois, nous avons tous été conservés et nous lui apportons tous un souvenir important de telle sorte qu'il ne nous oubliera jamais. Arrêtons de nous contredire car au fond, nous représentons tous une part de sa vie aussi importante que les autres.

Pierre

La peluche, le cahier de dessin, le stylo.

P : Je pense être importante pour sa vie puisqu'elle m'a serré contre elle avant. J'ai été la première à être là pour elle. Je suis là depuis le début, je l'ai vu verser ses premières larmes, faire ses premiers pas. J'ai été la seule à vraiment pouvoir la consoler, normalement c'est à moi que doit revenir toute son affection.

CD : Je ne suis pas d'accord avec toi

S : Moi non plus !

CD : Moi, je lui permets d'exercer son inspiration au moment qu'elle choisit, je lui offre le plaisir de découvrir ses talents et de les améliorer. Et aussi de...

S : Mais, dis-moi à quoi cela va lui servir ? Grâce à moi, elle peut écrire, elle apprend à dessiner chaque lettre et chaque forme avec élégance, ce n'est point pour te vexer, mais sans moi, tu ne serais pas là.

CD : Moi je peux l'aider à se forger pour son métier ou sa passion, je développe son imagination.

S : Baliverne !

P : Maintenant vous savez qui est la plus importante : c'est moi

S : Excuse-moi mais cela fait combien de temps qu'elle ne t'a pas pris dans ses bras ou qu'elle se sert de toi ? Elle t'a oublié maintenant et aujourd'hui, c'est à toi de la laisser.

P : Tu vas trop loin ! Elle ne m'a pas oubliée, je te le prouverais.

S : Et comment ?

CD : Oui, vas-y, prouve le nous !

D'un coup, le tiroir s'ouvre, la jeune fille prend le cahier et le stylo (qui se moquèrent de la peluche). Elle feuillète le cahier, écrit quelques mots et repose les deux objets. Referme le tiroir. Les deux objets continuent de se moquer. Soudain, le tiroir se rouvre, une main douce saisit la peluche. La jeune fille la serre tendrement contre elle et la pose sur son lit, puis repart. La peluche entonne : Alors, c'est qui la plus aimée maintenant ?

Le stylo et le cahier ne répondirent pas.

Ophélie

Une photo, le collier de ma grand-mère, un porte-clés, un galet en forme de doigt.

Photo : Ca fait tellement longtemps qu'on ne m'a pas regardé... Avant elle me regardait tellement, elle souriait, je savais qu'elle se remémorait ce moment et qu'elle avait plein de belles images dans la tête !

Collier : Ne te plains pas, je sais qu'elle se souvient de tout ça, mais elle a grandi et elle y pense moins ! Regarde-moi, elle ne me porte plus tous les jours.

Galet : Ah non ! Vous ne savez pas ce que c'est de ne plus être touché ! Je ne peux plus lui indiquer le chemin à suivre.

Photo : Oui, c'est vrai, tu ne peux pas le faire, en même temps tu ne sers pas à grand-chose, c'est moi qui lui montre de belles choses.

Collier : Attends, c'est moi qui suis auprès d'elle. Je lui rappelle que je serais toujours auprès d'elle.

Porte-clé : Et moi, dès qu'elle sort ses clés, elle me voit.

Photo : Qui lui rendait le sourire, qui la consolait ?

Collier : Je lui ouvre le cœur, je suis auprès de lui !

Galet : Nous lui ouvrons la vie, nous lui permettons de vivre.

Pauline



Console, CD, photo.

C : Je suis sûr que c'est moi qu'il préfère, cet enfant. Je lui fais voir une autre dimension, un autre monde, un monde sans limites qui cultive l'imaginaire.

CD : Non, ça doit être moi, je le fais aussi, je le fais voyager dans le monde de la musique, dans un monde rempli d'harmonie, qui lui fait découvrir des choses nouvelles, le monde musical.

P : Mais non voyons, c'est moi qu'il préfère, c'est moi qui lui remémore des moments joyeux, qui lui permet de se souvenir des choses qu'il oubliera, mais aussi des personnes qui lui sont chères, lorsqu'elles sont loin de lui. Mais, je peux rappeler aussi des moments tristes qui se sont passés.

Alexandre

Une boîte à musique, un oreiller, un cahier de brouillon.

B : Vous ne trouvez pas que c'est moi la plus utile à l'enfant ? Je lui fais écouter des musiques qui le font s'épanouir. Plus tard, grâce à moi, il aura l'oreille musicale.

O : Tu es sûre ? Moi, je pense que c'est plutôt moi le plus utile. Tous les soirs, je lui tiens chaud et il s'endort en rêvant. Rien de tel qu'un enfant rêveur !

C : Vous avez tort tous les deux : Je l'aide à réfléchir, moi. Il pose des hypothèses et ouvre son esprit quand il écrit sur mes pages. Il écrit ses rêves, aussi...

B : Vous dites tous la même chose, je vous le dis, c'est moi le plus utile et avec moi aussi il s'endort !

O : Je vais vous dire quelque chose : nous sommes tous les trois utiles à l'enfant. Il s'épanouit toujours grâce à nous.

C : Oui, tu as raison ! Il ne nous reste plus qu'à rester comme nous sommes : solidaires envers l'enfant.

Clémence

Une peluche, une voiture de police, un dinosaure, un trèfle à 4 feuilles.

P : Moi, monsieur peluche, je suis le meilleur ami de l'enfant, je suis doux, je fais des petits câlins quand je sens qu'il en a besoin.

VP : Non, c'est moi le meilleur, il aime jouer avec moi, nous arrêtons les bandits. Nous formons une équipe géniale.

D : Oh non les amis, moi mister dino, je veille sur lui nuit et jour, je le défends des attaques ennemies.

T : Je lui apporte de la chance, grâce à moi, il a des bonnes notes et sûrement plus tard, avec toute la chance que je lui donne, il vivra encore plein de choses extraordinaires.

P : De toute façon, j'ai raison et vous avez tous faux.

Je suis sa peluche préférée et il me gardera longtemps. Vous, il vous mettra dans une boîte ou il vous mettra à la poubelle. Et Toc !

Anthony

Une barrette, une montre, une plume.

Montre : Moi, je lui permets d'être à l'heure avec mes aiguilles qui font tic-tac.

Barrette : Grâce à moi, elle n'est pas gênée pour ses cheveux quand elle me porte, alors que toi, tu lui encombres le poignet.

Plume : Et bien moi, je lui permets de rêver, de voler et si elle le veut, elle peut même me mettre à la façon des indiens. Alors qu'est-ce qui peut-être mieux que le rêve ?

Montre : Etre à l'heure !

Barrette : Garder les cheveux attachés et bien coiffés !

Plume : Na ! Moi-même, je ne porte pas de montre et je suis toujours à l'heure, grâce à une bonne organisation. Et toi, la barrette, tu ne sers à rien, si elle se préoccupe tant que ça de ses cheveux, elle n'a qu'à se couper les cheveux, ou mieux encore, se raser la tête. Alors je le redis, il n'y a rien de mieux que le rêve.

Marie

Atelier Maison d'Arrêt



Viens, il m'a dit. Non, j'ai répondu. Le géant s'est dirigé vers moi. J'ai baissé la tête et me suis recroquevillée en souhaitant très fort devenir une huître pour lui offrir ma carapace vieille de toutes les sédimentations haineuses que j'avais fomentées, couche après couche, à l'encontre de mes ennemis. Il a porté sa main sur moi. Une caresse dans mes cheveux... Je me suis laissé faire, le corps tout mou. J'avais faim et j'avais froid. Et j'en ai voulu à maman de ne pas être venue elle-même me chercher ici.

La verticale de la lune - Zulma - 2005

Pour commencer, voici un petit exercice simple sur le thème du contenu d'un tiroir. Vous avez le choix entre : le tiroir d'un buffet de cuisine (plus général), le tiroir d'une table de chevet (plus intime). Et l'exercice se formule comme suit : « Dans le tiroir du buffet de la cuisine il y a..., il y a..., il y a..., etc. »

Dans le tiroir de l'armoire de mon grand-père, il y a sa carte de transport de la SNCF qui est périmée depuis plusieurs années, sa médaille du travail et ses médailles militaires qu'il n'a jamais portées car, comme il disait, on ne fait pas la guerre pour ça. Il y a un vieux portefeuille qui sent le renfermé, à force de ne pas avoir vu trop le jour. Il y a un album photo de mes parents, arrières grands-parents, oncles et tantes, et surtout, il y a l'empreinte de ma main faite dans l'argile, quand j'avais 5 ans et qu'il a toujours gardée. Il y a surtout beaucoup de souvenirs impalpables mais qui sont bien présents.

Fred

Dans le tiroir de ma table de chevet, il y a le livre qu'une amie m'a prêté, une photo de Thomas et moi prise pendant nos vacances, des stylos, il y a aussi une montre qui ne fonctionne plus depuis longtemps, un jeu de dés, une tablette de chocolat blanc à la noix de coco entamée, le bracelet que Thomas m'a offert pour mon anniversaire et des bonbons aux fruits.

Dimitri

Il y a un bouquet de fleurs du Maroc séchées, un lézard empaillé, un manège enchanté, un cahier intime rouge et jaune à petits pois, des pièces de monnaie grecques, finlandaises et polonaises, des brochures pour les îles lointaines, de vieilles dentelles, des cartes postales de Berlin, d'Afrique Australe, une mini bouteille contenant du sable des pyramides d'Égypte, une larve de coléoptère, les clés du paradis.

Marianne

Je me souviens... à la Georges Perec

Je me souviens de mon enfance séparé et arraché de mes parents
Je me souviens jouer dans le jardin de mes grands-parents avec mon tracteur, transportant mon chien dans la remorque
Je me souviens de ma crise à 2 heures du matin, mes parents ainsi que mes grands-parents cherchaient mon Kiki dans tout le jardin
Je me souviens vouloir tout le temps aller me promener dans la 2 CV de mon grand-père
Je me souviens des journées de fou rire passées aux dunes avec ma famille
Je me souviens de différentes musiques que j'écoutais dans mon enfance
Je me souviens du premier volant en bois que mon grand-père a confectionné
Je me souviens du mérite que j'ai eu vis-à-vis de mon grand-père qui était un très bon cycliste
Je me souviens et garde un très mauvais souvenir d'avoir été opéré
Je me souviens des maladies très graves de mes parents.

Sébastien

Je me souviens quand j'étais pompier, ambulancier ou encore soldat mais quand la réalité du réveil m'a rattrapé, je n'étais plus qu'un simple écolier
Je me souviens de l'oseille que l'on mangeait avec mes frères dans le jardin du grand-père
Je me souviens des samedis entre copains et copines allant à la piscine ou la patinoire
Je me souviens quand je harcelais mes parents pour « trois francs six sous » pour pouvoir aller en ville le mercredi après-midi
Je me souviens de tous ces Noël qui étaient plus magiques chaque année
Je me souviens, les mercredis matin, des batailles de marrons avec les copains à la place d'aller au catéchisme

Je me souviens de mon oncle Philippe qui était plein de vie, mais qui du jour au lendemain nous quitta pour toujours, mais pas dans nos souvenirs
Je me souviens de Marco n'osant jamais me dire quand il avait des problèmes, de peur que je l'aide, mais malheureusement pas avec des paroles, merci Marco

Je me souviens quand je me suis perdu sur la plage de Dives-Sur-Mer, qu'est-ce que le monde des grands est immense !

Je me souviens de ces réunions familiales où il y avait beaucoup de monde à table, pour manger, discuter, rire en toute convivialité.

Fred

Je me souviens du marchand de glace ambulant qui passait en musique en bas de chez moi.

Je me souviens des sachets de bonbons qui crépitaient dans ma bouche.

Je me souviens, avec mon frère, des châteaux de sable qu'on construisait.

Je me souviens de ma cousine qui voulait toujours jouer à la dinette avec moi.

Je me souviens de ma mère qui m'apportait un morceau de gâteau et un verre de lait quand je n'arrivais pas à dormir.

Je me souviens de ma grand-mère qui me tendait une pièce de 5 francs chaque dimanche.

Je me souviens des guirlandes de Noël qu'on accrochait au plafond avec ma sœur.

Je me souviens des roulades que je faisais dans les pentes d'herbe vague.

Je me souviens de ma maîtresse de CP qui me donnait des images à chaque bonne note.

Je me souviens de mon père qui nous emmenait choisir un chien pour Noël.

Dimitri

Je me souviens des menhirs de Quiberon, dans la voiture avec ma mamie et mon père le conducteur. Rendez-vous compte ! Il devait tenir le volant et répondre toutes les cinq minutes à la question de sa chère petite fille de 6 ans. (La mer, elle arrive quand ?)

Je me souviens des soirs de Noël. Mon impatience était tempérée par la préparation de la collation avec café pour Monsieur le père Noël.

Je me souviens du voyage en train Paris-Dijon à 10 ans, pour fuir la nouvelle femme de mon père. Pour qui se prenait-elle ? : « N'oublie pas tes dents, n'oublie pas de courir, n'oublie pas ton ouistiti, oublie de manger, oublie de m'embrasser... »

Je me souviens que je me prenais pour un chien tellement j'en avais envie, un tout petit chien avec sa clochette. Ce mini chien, j'étais dans sa petite tête. Je chipais du poulet, du canari, du hibou. Je tirais les chaussettes des messieurs. Mais ce qui m'apportait la plus grande jouissance canine c'était de filer les collants des dames.

Je me souviens de la mare aux canards dans la ferme de Mamie, de l'oie pire qu'un essaim d'abeilles. Mamie, quand elle allait au marché vendre ses canards, elle mettait toujours son pull Jacquard. Sur le stand de son copain Féfé le toquart, des bêtes terrifiantes et délirantes tournoyaient dans des cages en verre.

Marianne

Je me souviens de mon premier amour, elle s'appelait Prudence, elle était charmante, ça passe bien et ça dure 3 ans.

Je me souviens de mon père et de ma mère. Ça ne s'est pas bien passé avec ma mère et mon père a trouvé une deuxième femme. De mon côté, je suis resté triste et ma mère a quitté mon père.

Je me souviens de ma première fille. Elle est venue au monde, j'avais 20 ans et c'était dur de supporter ses pleurs.

Je me souviens...

J.B.B.

Après le concret, passons à l'abstrait : vous avez le choix entre le ventre ou le cœur, celui d'un homme, d'une femme, d'un enfant ou des « petits vieux »...

Dans le cœur des parents, il y a des envies d'avoir un enfant.
Dans ce cœur d'enfant, il y a des pleurs liés à ses malheurs. Il y a ses larmes chaudes et coulantes le long de son visage et finissant sur son oreiller. Il y a ses petites risettes.
Dans le cœur d'un enfant, il y a ses découvertes, ses changements, cette sagesse.
Il y a cette crainte, cette réussite et surtout ses bonheur et savoir vivre.
Il y a le fait de s'en sortir.

Sébastien

Dans mon cœur il y a la femme que j'ai rencontrée.
Dans son ventre il va y avoir le bébé que je vais lui faire.
Dans mon cœur il y a mon cœur qui bat au même rythme que le sien.

Gwendal

Dans le ventre des petits vieux, il y a l'amour et les chants enchantés.
Il y a des regards autour de la table et une petite bouteille de vin avec de beaux regards très doux.

F.J.

Dans le ventre d'un homme, il y a cette bouteille à la mer qui navigue au gré des flots, en attente d'un rivage et d'une main tendue.
Dans le ventre d'un homme, il y a cette envie de cueillir cette fleur inaccessible dont le parfum l'enivra jusqu'au moment de faner. Dans le ventre d'un homme, il y a surtout la question : et comment devenir un homme ?

Fred

Dans le cœur d'une femme, il y a des larmes de tristesse et de rire qu'elle a versées pour celui qu'elle aime, il y a des confettis de toutes les couleurs mais aussi des noirs.

Dans le cœur d'une femme, il y a aussi des films de son passé, une belle robe blanche qu'elle n'a mise qu'une fois, la chemise à carreaux grise qui sent encore le parfum de son amoureux qu'elle met quand elle s'endort.

Dimitri

Dans le cœur d'un homme, on se croirait dans un congélateur, aucune fraternité, aucun intérêt pour le migrant qui débarque. Dans le cœur de l'homme il y a un broyeur de couleur pour que l'humanité vive en rouge et noir comme le sang des poètes.

Dans le cœur de l'homme flambe un grand feu Salvateur !

Marianne

LES MERCURIELLES

DU 26 SEPTEMBRE AU 1^{ER} OCTOBRE 2011

LE RÉSEAU DES ATELIERS D'ÉCRITURE DE L'AGGLOMÉRATION CHERBOURGEOISE



DE L'ENFANCE EN LITTÉRATURE
CHERBOURG-OCTEVILLE

RENSEIGNEMENTS 02 33 44 73 73

WWW.VILLE-CHERBOURG.FR



Image : Photo.com / Corbis / Photo.com

Rencontre-débat avec Abdelkader Djemaï, Fabienne Juhel et Michelle Coulomb



Lecture-spectacle des Mercurielles 2011



REMERCIEMENTS

A tous les animateurs d'ateliers et médiateurs

Martin Hervé - *MEL*
Brigitte Jauoult - *Le fil de l'eau*
Benoit Curial - *ASO*
Souad Belkacem - *FJT Espoir*
Annie Guillerm - Myriam - *CPS*
Martine Luillery - *AFB FJT*
Florence Lecomte- Sandrine Lemarignier - *Bibliothèque de La Glacerie*
Agathe James - *Lycée Alexis de Tocqueville*
Virginie - *INFREP Elan*
Fatima Taouji - Arno Servant - *Maison pour Tous*
Sophie Vautier - *Maison Olympe de Gouges*
Isabelle Charpentier - Marianne Cobigo - *SPIP*
Anne Ruello - *Bibliothèque Raymond Queneau*
Michelle Coulomb - *Le Café littéraire*

Visuel

Pierre Szczepski

Librairie Ryst

Joëlle Lesauvage

Les comédiens de [C.L'E.B.]A.R.T.S Cie L'Elan Bleu
Juliette Croizat - Olivier Pujol - Gilles Zsafirko
et la participation de
Zohra Saget, Pierre Szczepski et David K'Dual
Accompagnement musical - Arnaud Léger
Administratrice - Sabrina Hotman
Régie - Wolfgang Godefroy

SOMMAIRE

Marie Frering..... 9

Atelier Le fil de l'eau

Atelier ASO

Atelier Espoir Foyer des Jeunes Travailleurs

Abdelkader Djemai..... 29

Atelier CPS Bois

Atelier Foyer des Jeunes Travailleurs

Atelier Bibliothèque de La Glacerie

Atelier Lycée A. de Tocqueville

Atelier INFREP

Mohamed Hmoudane..... 89

Atelier Bibliothèque Jacques Prévert

Atelier Maison pour Tous

Fabienne Jubel..... 123

Atelier Maison Olympes de Gouges

Atelier Lycée A. de Tocqueville

Atelier Maison d'Arrêt

Conception : Brigitte Poulain

*Crédit photo : Ateliers ASO, Espoir FJT, Lycée de Tocqueville : Juliette Croizat, Gilles Szafirko,
Olivier Poujol - P. 29 : Philippe Colignon - P. 165 : Annie Jeanne, Presse de la Manche*

Les autres : Brigitte Poulain

Achévé d'imprimé sur les presses de l'Imprimerie Le Révérend en Décembre 2011



***Cherbourg
Octeville***